

SAINT-MEURTRE SUR-LOUE

roman

L'auteur :

Thierry PONCET

Les Forges

25 440 Chenecey-Buillon

03 81 60 38 02

06 04 41 80 54

ecritures.poncet@gmail.com

Titre : SAINT-MEURTRE-SUR-LOUE

Genre : roman noir

50 000 mots / 284 000 caractères

L'histoire : "Braco", le narrateur, ancien soldat d'élite hanté par de terribles souvenirs, s'est aménagé une existence paisible et discrète dans une friche industrielle, hameau du village de Saint-Mesmin, au bord de la rivière la Loue. L'arrivée d'une jeune routarde fantasque et indépendante, Luna, coïncide avec le déclenchement d'une série d'assassinats.

À Guy et Ginou Boley

Prologue

Du fatras qui règne en mon âme émerge cette certitude : la série des meurtres a eu pour élément déclencheur l'apparition de Luna à Saint-Mesmin-sur-Loue.

Luna.

Ma folle.

Mon enchantement.

Oh, Luna, tes yeux emplis de joie ou d'absence !

Ta tignasse de sauvageonne, crinière de rouille et d'ébène.

Le désordre de tes tatouages.

Oh, ta bouche de poupée de brocante.

Ton cul ample, tes seins ronds, lourds comme toute l'opulence du monde.

Tes cuisses qu'ouvrait la merveille de ton offrande.

Oh, toute cette surface de douceur de peau dont tu lingeas mon vieux cuir !

Luna.

Mon amour.

Avant de crever, je tiens à rapporter les faits avec l'ordre, la rigueur, la précision qui me furent jadis inculquées.

Ça n'ira pas sans mal car, depuis le temps que je ressasse mes horreurs intimes, tapi derrière la duplicité de mon rôle, mes pensées sont devenues confuses.

Tordues.

Tortueuses.

Tunnels aussi complexes que ceux que creuse parfois une taupe au travers des entrailles de mon potager : d'aveugles corridors qui s'en vont de droite et autant de gauche, suivant que la bête a flairé telle racine ou telle autre. Elle a bifurqué soudain, est revenue dans l'autre sens, repartie avant d'opérer une nouvelle volte-face, soûle qu'elle était de cette abondance de tubercules et de rhizomes, vouée dès lors à s'enfoncer dans des ténèbres de plus en plus effroyables.

Comme ça jusqu'à ce que je la repère, avec toute la malice et la patience que ça demande, la déterre et vlan, lui brise la nuque du tranchant de ma bêche, pauvre petite bête soyeuse.

Vlan ! Vlan et vlan !

Je lui en remets encore quatre ou cinq coups en hurlant des "prends ça, crevure !" de paysan, exalté par la colère d'avoir vu mes rangs de légumes dépérir.

C'est ainsi : à peine nées, mes idées ont désormais tendance à se nouer avec celle d'avant ou bien celle d'encore avant. Ou même celles d'après, bien que je ne les ai pas encore eues. À la vérité de la minute précédente s'articule l'erreur qui suit. Et inversement. Comprenne qui voudra.

Le tout s'emmêle comme lorsque, au premier jour de pêche, on lance sa ligne sans remarquer la branche qui surplombe la rivière. Le fil s'y prend, s'y enroule, s'y entortille, s'y emberlificote si serré qu'on ne pourra jamais le démêler. Et on reste là, au pied de l'arbre, navré, Ô combien navré, si absolument navré, la gaule au poing, à regarder le leurre perdu, jaune, orange et bleu, fruit bizarre en forme de vairon.

Navré.

Un homme comme moi se devait de garder le contrôle sur la meute hurlante qui galope en mon âme. Mon art de cheminer masqué, ma fourberie et ma vigilance furent sans faille. Me sachant damné, j'adoptai une défroque de benêt un peu inquiétant, assez innocent pour inspirer la commisération, assez agressif pour décourager la sympathie et assez emmerdant pour décourager la plus généreuse des patiences.

Pour comprendre la stratégie que j'avais adoptée dans le fol espoir de survivre (et pourquoi, me demandé-je aujourd'hui, pourquoi bordel !), le

mieux est de choisir un exemple. Ce sera mon premier échange avec Jean-Michel Porquet, le restaurateur.

C'était au printemps 2018, alors qu'il avait racheté et venait tout juste de ré-ouvrir Chez Grandmain, le grand hôtel-restaurant en face du pont. J'avais coutume, du temps du précédent propriétaire, de passer régulièrement boire un canon, en bon gars du coin, et d'exécuter mon numéro de "cet abruti de Braco" que Porquet ne connaissait pas encore.

Alors voilà : j'entre.

La salle de bar est plus pimpante que naguère, avec ses couleurs neuves, dans les tons pastel. Y flotte encore des relents de peinture fraîche. Sur le mur du fond, la fresque des années trente représentant la Vouivre, créature mi-femme mi-truite, a été conservée en l'état.

Le nouveau patron des lieux, la jeune quarantaine, vêtu d'une tenue noire élégante de cuistot chasseur d'étoiles, s'affaire derrière le comptoir. Une serveuse blonde est occupée à dresser les tables. Le soleil qui, ayant ricoché sur la rivière, s'engouffre par les hautes fenêtres ouvertes, joue à transformer ses cheveux en or. Accoudé au bar devant un verre de Pontarlier se tient un habitué des cafés de la région, Noël Gonthier, neveu de la Mémé Gonthier, future assassinée à la hache, que le village surnomme "Gradube", en raison de son considérable embonpoint.

À mon apparition, il retient de justesse une moue contrariée, m'adresse un bref hochement de tête en guise de salut et plonge son regard dans l'anis trouble de son verre, visiblement désireux d'échapper à ma conversation.

Son mauvais vouloir ne m'arrête pas. D'une voix forte et joviale comme il faut, je lui lance :

- Salut, l'Gradube ! Ça va bien, au moins ?

- Mmm...

Sur sa bonne grosse face de campagnard sans malice, même un observateur moins calé que moi pourrait lire ses pensées : "tiens, v'là l'autre con qui va encore nous bassiner avec ses platitudes qu'on s'en fout et cet air qu'il a d'être à moitié dingue dans sa tête".

J'insiste :

- Avec ce soleil qu'on a, hein, dis voir ?

- ...

- Remarque que c'est normal qu'il y ait un soleil de printemps, vu qu'on est au printemps, pas vrai ? Quoique, remarque, y z'ont dit à la météo que ça

n'allait point durer. Qu'y aurait d'la pluie demain. Quoique, hein, remarque, ce serait bon pour le jardin, hein, dis voir...

Il avale une lente rasade, essayant en vain de cacher la vague crainte que je lui inspire, plus pour se donner une contenance que pour étancher sa soif, quand Porquet vient à sa rescousse.

- Bonjour !

- Y a moyen de boire un coup ?

Il acquiesce. Je connaissais la réponse : les patrons de ce genre de grands établissements, nombreux dans la région, ont souvent des ambitions gastronomiques mais, de par leur position "au cœur de la ruralité", comme on dit, se doivent de conserver en sus leur activité de bistrot de village.

- Bien sûr monsieur ! Monsieur, euh... ?

- Braco. C'est moi qu'ai le Moulin-Buisson, au bout du Bord-d'Eau.

Le froncement fugace de ses sourcils indique que ma réputation d'emmerdeur et de brute des bois m'a précédé.

- Ah oui, euh, d'accord. Ben... qu'est-ce que je vous sers ?

- Un blanc.

- Jura ?

- Pour sûr.

- Savagnin ?

- Oui.

- Petit ou grand ?

- J'ai t'y une tête à boire petit ?

Il rit complaisamment, verse le vin d'un jaune épais de châtaignier d'automne dans un verre à pied et fait glisser celui-ci devant moi. Moi qui ai posé mes deux mains sur le comptoir, doigts écartés, exhibant mes ongles à la fois terreux et rougeâtres.

- Ben j'suis bien content !

- Ah oui ?

- J'ai planté mes pivoines.

- Ah bon ?

Je bois à petites gorgées en renversant la tête par à-coups, produisant un agaçant bruit de succion, accompagnant chaque déglutition d'un soupir de satisfaction qui ponctue mon propos.

- Je les place toujours à trois mètres vingt-sept... Ssss... Trois mètres vingt-sept du mur du poulailler vu que le bâtiment fait un "u", ce qui fait que.. glp... ça limite l'ensoleillement mais point de trop parce que la pivoine ça

aime le soleil du matin mais... Aaaa... moins celui l'après-midi quand ça cogne trop fort... Sssss... C'est vrai, ce que j'explique ou dites voir ?

Porquet se contraint à un sourire.

- Si vous le dites...

- Trois mètres vingt-sept, c'est la bonne distance. Pile.

- Hon hon...

- Je le sais, depuis le temps que j'y mets des pivoines, non mais, ce serait quand même malheureux que je sache pas où qu'il faut, vous croyez pas ?

Mon homme, qui tenait encore en main la bouteille de Savagnin, en bon commerçant, espérant m'inciter à lui en commander un second, renonce et la glisse sous le comptoir, hors de ma vue.

Il ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil d'appel au secours vers Gradube, mais celui-ci s'est détourné et abîmé dans la contemplation de la Vouivre et de sa longue chevelure emmêlée de branchages comme si c'était la première fois qu'il la voyait.

La serveuse, concentrée sur sa tâche, continue d'aller et venir, distribuant sur les tables des salières, des poivrières et des petites corbeilles à pain en vannerie.

Je pose mon verre encore à demi plein sur le comptoir. Y étale de nouveau mes doigts sanglants.

- Pis je m'ai tué un lapin !

- Ah ?..

- Oui, pour moi manger d'ici trois jours.

- Ah oui, c'est bien, gémit-il, la voix un rien étranglée.

- La viande de lapin, il lui faut au moins trois jours à mûrir pour être bien comme y faut délectable.

Je le regarde, les yeux dans les yeux, mes sourcils levés. Il se sent obligé de me répondre.

- Euh... oui. La viande, dans certains cas, c'est mieux de la faire maturer.

"Maturer", dit-il.

C'est le terme professionnel.

S'il compte m'en imposer ...

Un gorgeon, Ssss, glp, aaaa, un revers de poignet pour m'essuyer les lèvres et je reprends :

- On vous y apprend t'y le civet, à vos écoles de restaurant ?

- Oh, vous savez, du lapin, on n'en sert plus beaucoup de nos j...

Je le coupe, la voix forte :

- J'l'ai pendu à ma cuisine, près du fourneau, qu'y soit au tiède !

- Ah ?... Euh... Bien. C'est bien.

- PRÈS DU FOURNEAU, QU'Y SOYE BIEN AU TIÈDE À POURRIR !

Ayant tapé du poing sur le comptoir, pas fort, tout de même, pour éviter de trop l'effrayer, j'ajoute :

- Pourrir. Mourir. Puer. Faisander. MATURER. C'est bien vingt dieux pareil au même, ou non ?

Cette fois, il ne répond pas.

Je recommence à siroter, une goutte après l'autre, avec des clapotis de langue et des pauses de gourmet, puis j'entreprends de décrire comment j'ai étourdi la bête d'un coup sur la nuque au moyen d'un vieux manche de merlin cassé que je ne garde que pour cet usage.

- De l'acacia, que y a rien de plus costaud. Quarante-trois centimètres. Pis qui tient bien en main, espère, vu la courbure...

Je détaille ensuite la manière dont j'ai vidé le léporidé (je précise : "*léporidé*") de son sang en lui arrachant l'œil d'un quart de tour d'une pointe de couteau autour du nerf optique avant de le maintenir tête en bas, malgré ses soubresauts, tout en le tenant assez éloigné de moi pour éviter que le flot tachât mon pantalon.

Je prends soin d'en estimer la quantité : deux cent quarante cinq centilitres pour une bête de quatre kilos et trois cent grammes.

- Pis après, j'lui appuie sur le bide pour le faire pisser. Là aussi, faut faire attention à ne pas en recevoir sur les habits parce que la pisse de lapin, vingt dieux, ça pue encore pire que d'urine de chat ! C'est vrai, c'que j'dis, ou pas ?...

À ce stade, mon interlocuteur arbore une expression franchement exaspérée, s'occupant les mains à essuyer des verres tout en concédant des petits signes approuvateurs du menton dans le vide, histoire d'éviter de faire preuve d'impolitesse.

J'avale les dernières gouttelettes de Savagnin, paye mon verre en me fendant d'un sonore :

- C'est pas l'tout, dites voir...

Je sors et je m'éloigne, sachant que derrière moi Porquet lance une œillade à la fois furieuse et ébahie à Gradube qui lui répond d'un haussement d'épaules en agitant la main à côté de sa tempe :

- Oh tu sais, le Braco, hein...

C'est comme ça que je m'en tirais.

- I -

**Il était une fois
Dans la ville de Foix...**

La mise à mort du gros Bugne, c'est comme si j'y avais été.
Je la reconstitue à partir de ce que Luna m'a raconté pendant notre Grande Discussion Sérieuse sur la Vérité des Choses. Et aussi en fonction de comment j'imagine la scène.
Mes imaginations, j'en ai à revendre. Plus qu'il n'en faut à un homme, tant parfois ça peut causer des souffrances.

Les faits : le 14 avril, Andrée Collez, la voisine du gros Bugne, qui lui portait son pain tous les matins en brave femme toujours prête à rendre service, l'a trouvé mort.

Il était répandu de toute sa masse au pied de l'escalier. Sa jambe traînait sur les marches, reliée au reste du corps suivant un angle impossible. Un bras partait de même, le coude brisé comme une branche par un genou. Un trou en étoile perçait le côté droit du crâne.

Le cadavre baignait dans un étang de sang parsemé de bouts de cervelle qui semblaient des morceaux de mie dans une soupe au vin.

Les débris d'une statuette de chien-loup s'épalaient tout autour, constellation d'éclats répandue sur le carrelage.

Personne n'a regretté l'homme, alcoolique à l'ivresse méchante des désespérés qui, en cinquante-cinq ans d'existence, s'était engueulé et battu avec à peu près tout le monde à des kilomètres à la ronde. Mais sa mort a quand même troublé la placidité habituelle du village de Saint-Mesmin-sur-Loue.

Ce fut le début de l'inquiétude. Laquelle devait grossir comme une crue de fonte des neiges par la suite, au deuxième crime, quand la commandante de gendarmerie Pascaline Berthelet, cette grande mauvaise, la mutée de l'Oise, a affirmé qu'il ne s'agissait pas d'accidents mais de meurtres.

De crimes en série, ajoutait-t-elle.

Et que, comme elle l'affirmait, péremptoire, avec son accent rapporté des brumes picardes :

- Le plus probable, c'est qu'eul coupable ça soye un habitant d'ici.

La maison - le décor du drame, comme ce fut écrit dans l'Est Républicain - je la connaissais pour y être allé souvent boire avec le Bugne jusque tard dans la nuit.

- Bon j'y vais... annonçais-je.

- Pars pas, on boit le dernier ! gueulait-il.

- Non, j'ai mon compte.

- Braco, t'es mon copain ou dis voir ?

- J'y vais, j'te dis.

- Attends donc, que j'sors le ouisky.

- Bon, mais un seul, alors...

Contrairement à bien d'autres, j'éprouvais un bout de sympathie pour l'homme, passé comme moi par l'armée, bien que lui ce ne fut que pour trois ans et pas dans une unité combattante.

On s'était relativement peu disputés, seulement en quatre ou cinq occasions où j'avais frappé du poing dans sa large face d'idiot, l'étendant raide. C'est vrai qu'il me dépassait de vingt bons centimètres, de la tête et des épaules, bien qu'il fût de taille moyenne, tant il est facile d'être plus grand que moi. Mais ce pauvre Bugne n'était jamais qu'un gros plein de soupe, un amas de mou, un tas de gras. En combat, il était forcément perdant contre moi qui, malgré ma petite taille, suis un réseau de cordes et de nerfs avec deux poings de fer au bout des avant-bras.

Et puis il y a eu aussi la fois où j'ai appuyé la pointe d'un couteau de cuisine contre sa jugulaire, tant il m'avait mis hors de moi, l'âme bouleversée de rage, beuglant à travers la bave du danger qui m'emplissait la bouche :

- S'CUSE-TOI, COGNARD !

À ma connaissance des lieux, il faut ajouter les informations que je n'ai eu aucune peine à glaner de ci de là, l'oreille traînante et l'air benêt, tant elles ont circulé.

Car la commandante Berthelet, par la suite, quand elle fut sur place, est vite devenue copine comme cochonne avec Garance Losserain, notre maire. Et en dépit des règles de secret sur les progrès des enquêtes qui

s'imposent aux officiers de gendarmerie, elle lui rapportait tout de ses investigations et autres supputations, chaque soir, devant un verre de Macvin à une table de chez Grandmain.

Je ne formulerai aucun reproche à propos de Garance dans sa fonction de maire, elle qui a sorti la commune de l'endettement, maintenu le bureau de la poste ouvert et réussi à décrocher une subvention du Conseil Général pour restaurer le vieux pont. Je dirai, par contre, que, sur le plan personnel, c'est une vraie pipelette au point que, la rencontrant, on sait être bon pour une demi-heure de blablis et de blablas.

Même moi, devenu expert dans l'art de faire fuir l'interlocuteur à coups de regards vacants, de balourdises et d'insupportables banalités, j'ai souvent du mal à m'en débarrasser.

Alors, étant donné la facilité qu'ont les boniments à se propager dans un village comme le nôtre, les citoyens de Saint-Mesmin-sur-Loue ont su au jour le jour tout, absolument tout, des opinions de la grande Berthelet au sujet de nos assassinats.

Nous sommes le soir du treize avril.

Vingt-trois heures trente, à peu près : le Bugne sort de l'ancienne chambre de sa mère où il a installé sa télé. Il s'y est masturbé en reluquant la dame météo du dernier bulletin, observée de bas en haut et de haut en bas, des cheveux laqués aux talons des escarpins en passant par l'ourlet de la jupe de grand couturier et le rien de trop de cuisse que celle-ci dévoilait.

Ce pauvre idiot en a encore les yeux brillants à la fois de la convoitise sexuelle mal assouvie, des larmes des amours impossibles et du désarroi de la solitude.

Je le vois.

Il porte un de ses pulls marronnasses avec des trous et des effilochures et des pantalons de jogging sales dont l'élastique est coincé sous sa bedaine. Il ne marche pas mais il glisse, un pied après l'autre, dans des charentaises crevées. Il y va avec précaution, mais ça ne suffit pas, il titube quand même, se rattrape in extremis, se heurte des épaules aux murs d'un côté ou de l'autre à quasiment chaque pas.

Le matin, comme tous les matins de sa pauvre destinée d'ivrogne, il s'est réveillé en vomissant par spasmes des giclées de liquide épais et jaunâtre. Des larmes lui jaillissaient des yeux. Des ruisseaux de morve coulaient de son nez. Tous les cauchemars du monde hululaient dans sa tête.

La seule chose qu'il a pu faire pour libérer son être de cet enfer, c'est de se planter le goulot d'une bouteille de vin blanc sur la bouche, la tête en arrière comme un clairon de caserne, et d'en vider un tiers à grandes déglutitions, à la façon d'un veau sous sa mère, en s'arrêtant seulement pour grogner des "Aaaaah!" et des "putain de Dieu !".

Résultat : quinze heures et quelque plus tard, il en est à son six ou septième litron, plus une dizaine de boîtes de bière, la forte, celle qui dépasse les huit degrés, sans compter la demi-bouteille de Pontarlier de l'apéritif de midi.

Donc, il vient de sortir de la chambre de sa mère, Violette Gobey, décédée il y a six ou sept ans de mauvaise santé, de la fatigue de l'usine des moulins à poivre Peugeot et surtout du trop plein de chagrin qu'elle devait à son fils unique, bon-à-rien qui n'avait jamais rien accompli, à part réparer des moteurs de véhicules blindés en Allemagne pendant trois ans, vers 1975, et en revenir avec la soif éternelle.

La chambre de sa maman défunte, Bugne en a fait son "onanismodrome". Il a poussé tout contre le mur, en dessous de la fenêtre aux volets de fer désormais toujours clos, le lit de ferme à rouleaux en bois de noyer (qui aurait valu une bonne somme chez l'antiquaire à Crangey mais Bugne disait qu'il allait téléphoner et oubliait la minute d'après). La télé est installée sur une commode. Se trouve placé devant un vieux fauteuil en simili cuir couvert de coussins qui ont été un jour de couleurs vives, avec des rayures et des fleurs, mais ont pris la teinte livide du reste de la maison.

Assis là, entouré de magazines de programmes ouverts sur des photos de speakerines et d'héroïnes de feuilletons qui rient à dents que veux-tu, il a soulagé sa sexualité à la main.

Je le mentionne ici sans pudeur car le Bugne ne faisait pas mystère de ses pratiques.

Oh que non !

Il n'arrêtait pas de bavasser à propos de ses fiancées (c'est ce qu'il disait : "Je m'en fous, j'ai mes p'tites fiancées à la maison") au comptoir de l'un des deux cafés-restaurants du village, suivant que c'était le Jean-Michel Grandmain ou bien Florette, la patronne de La Grenouille Gourmande, qui avait consenti à le supporter cette semaine-là.

Le type pouvait en parler à l'envi, de la bouche salace de la blondinette qui présentait "le jeu, là, avec l'autre con !". Et aussi du cul en amphore (il disait comme ça : "en amphore") de la métisse du treize heures quand elle changeait de plateau pour aller rejoindre l'invité du "Questions à...". Ou bien encore des seins qu'il aurait volontiers "bouffés, tiens, miam, miam, miam !" de celle à l'air d'Italienne qui "disait des sketches à l'émission marrante d'avant les informations" !

Auprès de ceux que ces tristes pratiques et ces pitoyables propos offusquent, je prie de lui accorder un peu de compréhension.

À Besançon, ville citadelle, les militaires en nombre depuis des siècles en raison des différentes menaces couvant à l'Est sont partis depuis la chute du Mur de Berlin. Et avec eux, faute d'ouvrage, les prostituées aux prix abordables qui officiaient autour de la rue Bersot.

Riche de seulement sa pension d'invalidité qu'il avait décroché on ne sait comment, Bugne n'avait pas de quoi se payer un gueuleton au Roi Fleuri, l'auberge du côté de Myans réputée pour ses poules de luxe. En outre il était trop timide, empêtré de complexes de vieux garçon, de plus homme de petit pays, redoutant le qu'en-dira-t-on, pour aller s'acheter des revues cochonnes au tabac-presse de Crangey. Quant à Internet avec tous les sites de pornographie qui s'y étalent... il n'avait même pas d'ordinateur.

Comme moi. Seulement moi, c'est parce que ça ne m'intéresse pas. Lui, il n'aurait pas su s'en servir.

Je me demande si toutes ces dames qui ont l'air on ne peut plus contentes de s'exhiber à la télévision savent avec quels yeux tous les misérables Bugne de France les regardent ?

En ont-elles conscience, de ces milliers de types, qui la peau blême, qui le teint rougeaud, assis qui sur un fauteuil, qui sur un divan, le souffle haché et la langue un peu sortie, agitent leurs bistouquettes pendant que leurs regards de chiens se repaissent de leur chair supposée ?

(Ça y est, je m'égare comme la taupe en terre...)

Le Bugne, j'y reviens.

Donc : il titube.

Il n'a pas actionné le commutateur. Ça ne servirait à rien. L'ampoule a claqué il y a longtemps et il n'a pas pris la peine d'aller en acheter une autre.

Il le connaît par cœur, son couloir, alors pourquoi dépenser ?

Sans compter que s'y coule, suffisante, au travers une lucarne fendillée, la lumière orange d'un réverbère planté à une vingtaine de mètres dans la rue de l'Église.

C'est un corridor assez étroit, avec les portes de sa chambre, de celle de sa mère et de la salle de bains. Les cloisons sont recouvertes de papier peint dont le motif représente un bateau de corsaires de l'ancien temps sur un remous de vagues tarabiscotées, répété des dizaines et des dizaines de fois, et dont les bords se gondolent en haut, au niveau du plafond. Au bout de ce couloir, il y a une rampe de bois qui surplombe l'escalier sur environ deux mètres.

Là, le Bugne s'arrête.

Sa main poisseuse (il ne s'est pas essuyé après son affaire devant la grande rousse du dernier bulletin météo) est fermée sur la rampe. Sa bouche est restée ouverte bien qu'il ait arrêté de respirer, et dans les tréfonds de sa poitrine son cœur cogne la chamade parce que, en dépit de toute la fumée vineuse qui emplit sa tête, il a remarqué quelque chose qui n'est pas du tout normal.

Contre le mur, entre les portes de sa chambre et de celle à masturbation, en dessous de la photo encadrée dans un ovale d'un grand oncle à moustaches, il y a un buffet pourvu de tiroirs aux poignées de laiton. Dessus repose un napperon au crochet de laine blanche devenue verdâtre. Sur celui-ci devrait se trouver un chien-loup en céramique imitation bronze, lot d'un tir à pipes de fête foraine qui, couché de tout son long sur du vert qu'on imagine être de l'herbe, la gueule levée et la langue tirée, halète dans ce bout de couloir depuis les années soixante.

Sauf que ce soir, à la place du chien, il ne reste plus au milieu du napperon qu'un rectangle étonnamment clair que fait luire la lumière qui sourd de la lucarne.

Immobile, le souffle suspendu, le Bugne comprend quelque chose qu'il n'aurait jamais cru avoir à comprendre un jour.

Il le comprend confusément mais immédiatement : l'absence du chien sur le buffet révèle que sont en route des événements néfastes pour sa personne.

Alors, une latte du plancher grince derrière lui.

Le Bugne, du coup, lâche tout l'air qu'il retenait dans un gémissement de chiot perdu.

Il sait que ce n'est pas un chat comme il s'en glisse parfois par la lucarne...

Non plus un rat venu du grenier d'au-dessus, dont il connaît bien le galop furtif...

Mais une personne, oui, une personne humaine tapie dans le noir !

Le couinement du vieux bois est suivi d'un crissement étrange de plastique froissé. Puis c'est le léger bruit de baiser mouillé, double, encore plus angoissant, de semelles de caoutchouc sur le sol.

Le son se répète, visqueux.

Dans la toute petite partie de conscience qui lui reste, la miette d'esprit que l'alcool et la terreur lui laissent, le Bugne comprend qu'un pas s'approche de lui. Un pas chaussé de bottes de caoutchouc, telles qu'on en porte pour la pêche, la marche dans la boue et les travaux de ferme.

Il se précipite en avant, perdant une de ses pantoufles (c'est la Berthelet qui l'a dit à notre maire, les gendarmes ont trouvé sa charentaise gauche abandonnée sur le palier et l'ont enfermée dans un de leurs sachets, sentant horrible, et pourtant j'en ai reniflé des puanteurs dans mes enquêtes, Garance, j'te prie eud'me croire : pes-ti-len-tielle !).

Au moment où le gros s'élance dans son escalier, l'angle du support du chien-loup lui frappe la tempe droite, brise l'os comme un brodequin de paysan les crânes d'une portée de chatons indésirables.

La pointe de céramique s'enfonce dans le cerveau.

Le Bugne dévale les marches.

Il est mort mais sa gorge l'ignore encore qui exhale des cris de cochon sacrifié.

Mais sa cervelle ne le sait pas non plus, qui lui dit combien son existence a été vaine et à quel point il n'a rien fait qui vaille.

Lui résume, cruelle, tout ce temps gâché à boire des litres et des litres de boissons qui ne le rendaient même pas joyeux.

Lui souffle, amère, qu'il a laissé sa maman mourir dans la détresse !

Qu'il n'a même pas connu l'amour, sauf au cours d'une nuit de 1976, du temps de son armée, avec cette grosse femme mariée qui était malheureuse et ivre de bière à la foire de Karlsruhe...

En bas, le corps s'écrase sur le carrelage, produisant un bruit de sac de grains jeté du haut d'une grange.

La forme sombre de l'assassin se penche sur la rampe pour contempler son ouvrage. Elle lève le bras et jette la statue du chien-loup. Il y a une déflagration suivie de cliquetis quand l'œuvre de foire rencontre le sol et s'y éparpille en miettes.

La lumière qui vient de la lune ou bien du réverbère plus loin dans la rue et qui s'insinue comme une vapeur par la lucarne fendillée se pose sur la silhouette, éclairant le visage d'une jeune fille.

Elle paraît un fantôme d'ombre dans cette obscurité, revêtue qu'elle est d'un imperméable de plastique. À la surface de celui-ci dansent des reflets qui soulignent les plis de la matière noire et brillent sur les petits boutons qui le scellent sur le devant comme ceux d'une soutane de prêtre.

Ce spectre de grand-guignol a posé sur la rampe deux mains qui ressemblent à des serres de rapaces, glissées qu'elles sont dans des gants de latex noir très épais, du genre de ceux que portent les manutentionnaires d'industrie.

Son visage est un rond parfait qui paraît surgir de la cagoule, elle aussi de matière plastique, elle aussi couleur d'ébène, couleur de nuit, qui lui enserre la tête, de la racine des cheveux au menton.

Elle rit, comme ravie d'une bonne blague qu'elle viendrait de faire.

Ses yeux sont terribles. Ils ont la brillance de ceux qu'animent la cruauté et le plaisir de faire souffrir.

La fixité malade de ceux qui sont persuadés de rendre la justice.

Et aussi cette espèce d'égarement pitoyable, Ô combien pitoyable, de ceux qui, au fond d'eux-mêmes, se savent aventurés loin des chemins de l'humanité.

C'est Luna.

Ma Luna.

Mon amour.

Ma vie était simple au Moulin-Buisson, entre rivière et bois, à deux kilomètres cent quarante-sept mètres du village de Saint-Mesmin-sur-Loue.

Avant.

Une existence aussi dure que douce, rustique, terrienne, régulière, paisible...

Un peu ennuyeuse, aussi. Juste comme il faut.

Moi qui ai arpenté maints endroits du monde, fusil mitrailleur à la main, la frousse aux boyaux et le meurtre au dents, je l'affirme : plus apaisant à l'âme que ce petit coin de vallée de Franche-Comté, ça ne se rencontre guère.

Le Moulin-Buisson, mon refuge.

Ma grotte.

Mon humble palais si commode à ma détresse.

L'ancre délicieux de solitude qu'hélas je ne reverrai jamais plus !

J'ai pu racheter en 2002 cette ancienne minoterie désaffectée, alors quasiment en ruines, avec la prime que m'a valu à ma démobilisation une sanglante affaire en République Centrafricaine, gratification suspendue à l'obligation de garder le secret sur ladite affaire.

C'est un imposant bâtiment à trois branches en U, d'épaisses pierres d'un blanc crémeux que coiffent des toits de tuiles rouge sang-d'homme tavelées de rouelles de mousse du genre *Bryophyta*.

Je m'y étais aménagé un appartement qui, bien que vaste, n'occupait qu'une petite partie de l'aile principale, celle où vivaient jadis huit à dix familles d'ouvriers sur deux étages de logements surmontés d'immenses combles aux charpentes de couvent gothique.

On accède à ce presque immeuble par un large escalier de pierre à deux rampes courbes qui, bien qu'il soit de facture grossière, donne un petit air de manoir à l'ensemble.

La base du U, plus basse, sans étage, et aussi plus courte, sept mètres soixante-trois d'un bout à l'autre, abrite une modeste salle de classe à l'ancienne avec deux rangées de pupitres, un tableau noir, la chaire du maître sur une estrade, des patères à boules et même un vieux poêle à charbon.

Je n'ai rien touché.

Si on compte pour rien que tout ce qui est de bois est rongé par les termites, et que le haut du tableau est couvert d'une fameuse couche de toiles d'araignées, on pourrait y voir débouler dans la minute les gamins des ouvriers minotiers, avec leurs crânes ras et leurs blouses grises, prêts à chahuter, se défier aux osselets et transpirer sur les tables de multiplications, les conjonctions de coordination, mais-ou-et-donc-or-ni-car, et les emphases de Lamartine, "*Voici le banc rustique où s'asseyait mon père...*".

À côté de la salle de classe, on trouve un petit logement destiné à l'instituteur dont j'avais fait mon poulailler avec en plus, au fond, un rang de clapiers pour mes lapins. J'y enfermais mes poules la nuit pour les protéger des fouines (*Martes foina*), renards (*Vulpes vulpes*) et blaireaux (*Meles meles*) qui hantent les bois alentours, toujours partants pour un banquet de volailles.

La troisième branche de la maison consiste en une écurie de huit stalles que scelle un long portail sur glissière. Je m'en servais comme hangar à outils, cave pour le vin, les réserves de conserves, deux grands congélateurs, et comme abri pour mon bois de chauffage. J'y entreposais aussi mon camion, dont je me servais peu, à côté d'une vieille Simca "Aronde" qui s'y trouvait déjà à pourrir à mon arrivée.

Dans le terre-plein qu'encadrent les branches du U, j'avais planté deux jardins, l'un de fleurs pour me réjouir l'œil aux beaux jours, l'autre maraîcher, que séparait une allée de larges pierres plates glanées aux alentours. J'y laissais picorer mes poules pendant la journée, plus un couple de canards qui me débarrassaient des limaces, mieux et plus proprement que les saletés empoisonnées qu'on trouve en magasin.

Le mur extérieur de l'aile d'habitation plonge directement dans la Loue. Ainsi, depuis la plupart des pièces de mon logis, je jouissais d'une vue merveilleuse sur le méandre qui la courbe à cet endroit.

Oh, la splendeur combien apaisante de son vaste dos vert bleuté !
La majesté de la falaise qui en borde l'autre rive, festonnée de verdure, couverte jusqu'à sa cime de forêt moutonneuse !
Et aussi le spectacle toujours renouvelé de l'ancien barrage de prise d'eau de la minoterie, une sorte de cascade d'environ deux mètres de haut qui, traversant le courant d'une rive à l'autre, glougloute, chuchote, grogne, gronde ou bien rugit, en fonction de la sécheresse, des pluies ou des crues de la fonte des neiges.
L'école et le poulailler donnent, eux, sur l'ancien bassin de retenue du moulin, un étang rectangulaire d'une eau sombre immobile qui s'ensile lentement mais sûrement de vase boueuse, résultat des feuilles mortes qui, charriées par le courant de la rivière, viennent à l'automne y finir leur course.
De l'autre côté de cette morte mare qui, aux brûlantes heures d'août, exhale un souffle aigre de végétation faisandée, se trouve une petite île qu'on pouvait rejoindre jadis par deux ponceaux aujourd'hui effondrés. S'y élèvent les ruines de la minoterie elle-même. Là ne sont plus que murs, carreaux cassés et toitures crevées dont émergent de ci de là un moignon de poutre verdi par les mousses. Toute la mécanique des intérieurs ayant été démantelée et vendue, ce n'est plus qu'une carcasse vide que la végétation engloutit peu à peu et où ne remuent désormais que les oiseaux qui y nichent, les mulots qui s'y terrent et les serpents qui s'y lovent, les uns dévorant des autres.
Du côté du bâtiment opposé à la rivière part un chemin filant droit sous une voûte de tilleuls, *tilia petiolaris*, qui rejoint la route du village. C'est un des deux accès à mon royaume, l'autre étant un sentier qui court le long de la Loue et qu'on appelle chemin du Bord-d'eau.
S'élève là un hêtre pleureur, *fagus sylvatica pendula*, qu'on appelle communément « foyard », arbre d'une telle majesté que c'est un honneur de vivre à sa proximité.
Et puis il y a encore, à une cinquantaine de mètres, visibles seulement en hiver, à travers les branchages, quand la végétation est nue, les ruines d'une maisonnette.
Quand j'ai visité les lieux pour la première fois avec le Mile, l'ancien maire, il m'a dit que c'était là que vivait autrefois une femme qu'on surnommait « La Veuve » ou bien « La Souille ». Vu le clin d'œil grassement mâle dont il avait accompagné son propos, appuyé de trois

vigoureux coups de reins dans le vide, j'avais compris quelles étaient les fonctions de la dame.

Aujourd'hui, la tortille d'accès est envahie de mûriers et d'églantiers (*moraceae, rosa canina*) hérissés d'épines aussi menaçantes que des griffes de chat haret, au point que, même s'il se trouvait dans la mesure une fille de roi endormie pour cent ans, je ne m'y hasarderais pas.

Les entrelacs de ronces, c'est connu, ne s'écartent que pour laisser passer les princes charmants. Et je ne suis pas de ceux-là, c'est connu aussi.

J'avais dans ma bibliothèque un livre sur l'histoire du canton écrit par un instituteur à la retraite qui consacrait quelques pages au Moulin-Buisson.

(Un monsieur Bertrand Gelinot, qui devait recevoir une subvention du Conseil Général, ne l'a pas obtenu, a été obligé de publier son ouvrage à compte d'auteur, et en fut tant scandalisé, ai-je appris, qu'il en est décédé l'année d'après).

Il raconte comment un dénommé Willem Buisson, héritier des horlogeries de précision Buisson, ayant découvert en ce creux de méandre les restes d'un ancien moulin datant du Moyen-Âge, s'appropriä le lieu. Il fit consolider le barrage de prise d'eau creusé par les anciens et élargir le bief ainsi que le bassin de retenue, eux aussi œuvres des médiévaux. Puis il rasa les dernières reliques du moulin des temps révolus et éleva à la place une minoterie moderne pourvue en ses intérieurs de tout un tas de poulies, trémies, augets, axes et engrenages destinés à démultiplier la force motrice du courant jusqu'à des puissances jamais atteintes, de quoi dévorer de ses meules broyeuses le blé, le sarrasin, l'orge, le seigle, le millet, l'avoine et l'orge. Et que l'auteur, ce monsieur Gelinot, visiblement passionné par la question, décrit longuement.

Il y a des anciennes photos qui montrent le bâtiment à l'état neuf. Aussi le portrait d'un directeur à Iorgnons, gorgé de sérieux, d'importance et de messe du dimanche, le ventre serré dans un gilet boutonné de corne et barré d'une chaîne de montre. Deux mécaniciens tout fiers devant la machinerie de la minoterie. Et un groupe d'ouvriers, une douzaine d'hommes barbus en tabliers de grosse toile, aux faces dures de la peine à vivre, qui regardent devant eux avec cet air effaré des petites gens de ce temps-là, pour qui un appareil de photo était encore un objet mystérieux.

Dans ce groupe, il est possible que figure mon arrière grand-père, un certain Sigismondo Braconni. Ce n'est pas sûr. Sur la reproduction, le grain de la photo est trop épais, et puis les pilosités des gars leurs mangent

la figure et ce serait s'avancer d'affirmer que celui-là, celui-ci ou l'autre d'à côté présente une ressemblance notable avec moi.

Je ne mentionne le fait que pour dire que c'est un peu pour voir l'endroit où mon aïeul avait travaillé, après qu'il eût émigré de sa Sardaigne natale, que je suis venu dans le coin en 2002 et que j'ai trouvé le domaine à vendre.

On a donné à Gelinot, l'instituteur, les palmes académiques à titre posthume.

Mon cul.

Moi qui me suis laisséagrafer sur la poitrine tant de breloques pour avoir tué, blessé, brûlé, torturé et même emmurés vivants des ennemis de la patrie, je le dis, je le crie, je le gueule : mon cul !

Je m'égare, je sais.

J'ai prévenu : ma pensée, c'est un écheveau d'idées qui se croisent et s'emmêlent, pire que le dédale où Thésée s'en est allé saigner le Minotaure. Ça s'enfuit de droite et de gauche, d'un côté, de l'autre, tant et si bien que c'est facile de se perdre sans espoir de retour, vu que tout le monde n'a pas la chance d'être aimé d'une Ariane prête à lui prêter son fil.

Bref, le Moulin-Buisson.

Voilà où mon existence s'écoulait, soigneusement régulière, soumise aux marées des saisons.

Printemps de parfums, de couleurs retrouvées, de chants d'oiseaux affolés de bonheur...

Étés engourdis par les feux du puissant soleil de l'orient de France, continental, que ne vient rafraîchir aucune brise de mer...

Novembres scandés de lourdes pluies qui parfois faisaient déborder la Loue, me cernant de crue boueuse, naufragé sur son îlot...

Et puis ce temps hébété, clair et dur, ce temps que scande sonore le tic-tac de la pendule, ce temps de ciel en goudron et tourmentes, ce temps qui semble durer plus que la nuit des temps, qu'on appelle par ces rudes contrées l'hiver.

Oui, l'existence était bonne, somme toute.

Avant.

Douce, gentiment gourmande, rustique, un peu chiante et un peu con.

Avant qu'elle déboule, elle.

Elle, comme la tigresse folle d'un vieux cirque déchire le papier tendu sur un cerceau.

Elle, comme la buse en rage qui, ayant tournoyé longtemps en cercles de plus en plus petits, faisant résonner dans la vallée son pialement de famine, s'abat sur le coin de prairie où se terre un mulot paniqué.

Elle, comme la chevrotine tirée par un enfant qui, du fusil piqué au père, s'en vient frapper un carreau de cuisine, l'oiseau en cage du voisin ou la poitrine d'un second garnement...

Luna.

"Il est crevé cette nuit."

Ce furent les premières paroles qu'elle m'adressa, de sa voix bizarrement cassée, presque masculine, rendue encore plus rauque par la flaque de larmes qui en encombraient le fond.

J'étais descendu tôt au jardin.

M'y attendait une aurore printanière, peut-être bien la première de l'année. À l'Est, une tranche de soleil pourpre émergeait des branchages. Le ciel était encore blanchâtre à cause du brouillard exhalé par la rivière, mais sa légèreté de gaze promettait du bleu pour la journée. La rosée chantait en étincelles sur les bourgeons, les boutons de fusain et les fleurettes naissantes aux pieds des buissons.

Ensuqué du sommeil chimique des calmants, je n'ai prêté qu'une attention distraite à toute cette joliesse. Après avoir ouvert la grille aux poules et aux canards, je suis entré à l'écurie pour y prendre ma houe et mon râteau.

Le cauchemar de la nuit avait été un des plus redoutables, de ceux qui me viennent du Cambodge, du jour où les diables nains me tenaient agenouillé devant Sa-Poeng, son ventre ouvert et ses yeux éperdus.

Réveillé par mes propres hurlements, dégouttant de sueur épaisse, muscles tendus comme des cordages de marine par gros temps, j'avais avalé une pleine poignée de cachets pour me rendormir. J'en ressentais encore l'effet. Raison pour laquelle, sans doute, ce n'est qu'au sortir de l'écurie que j'ai réalisé qu'il y avait une fourgonnette bleue arrêtée contre les églantiers du chemin de la Souille.

- Eh ben ?...

Les traces d'anciens chocs dans la tôle, la carrosserie ternie de poussière et la boue collée aux ailes indiquaient une voiture à la vie dure. Les vitres étaient embuées, signe qu'un être vivant respirait à l'intérieur.

Je me suis approché, ai tourné autour, me suis penché aux carreaux...

Le hayon arrière était aménagé comme une minuscule caravane. Sur une couchette, il y avait une personne emmitouflée dans un duvet, dont je n'apercevais qu'un toupet de cheveux noirs hachuré de mèches rouges.

- Voilà donc...

Une petite cuisinière de camping reposait sur une tablette. Au sol, une forme recouverte d'une bâche grise qui occupait quasiment toute la surface m'intrigua.

Impossible de déterminer ce que c'était, surtout avec cette buée des vitres qui faisait rideau.

- Bon...

Au bas d'une des portes arrière était écrit au pochoir, de travers, en lettres dorées « Luna's spoutnik », avec autour des petites étoiles baveuses.

Les plaques de la voiture étaient de l'ancien modèle, celui avec le numéro du département à la fin.

09.

L'Ariège.

C'est alors que s'est élevée dans ma tête la vieille comptine : "Il était une fois une marchande de foie dans la ville de Foix...".

Quand un homme passe le plus clair de son temps tout seul, les mains occupées à l'une ou l'autre des tâches qu'exige un domaine comme le mien, travail d'électricien, de plombier, de plâtrier ou, comme ce matin-là, de jardinier, de ces ouvrages qui laissent l'esprit en jachère, il est fréquent qu'y naissent des litanies, des ritournelles et autres bouts rimés.

Au pire, c'est une chanson de variété facile, l'amour c'est toujours, reviens j'suis pas bien, danser ce soir dans le noir... Au mieux une poésie plaisante, comme du Prévert, ou au contraire une sombre affaire de Baudelaire.

"Vous souvenez-vous mon âme de cette charogne infâme"...

À ce moment-là (cette fois, ah, ah !), ça a été, comme de juste, la marchande de foie dans la ville de Foix.

Propriétaire des lieux sourcilleux quant à sa tranquillité, conscient de l'importance qu'avait pour moi la préservation de la routine, du calme fil des jours, des semaines, des mois et des saisons, j'aurais dû dès ce moment frapper au carreau, réveiller l'intrus et exiger qu'il fiche le camp.

Mais c'est mon personnage de rustre des bois, la brute indifférente aux gens et aux choses qui, en moi, a pris le pas sur le châtelain.

J'ignore toujours pourquoi.

La pesanteur grasse des somnifères qui continuait d'agir ?

Un mystérieux pressentiment ?

Une attirance instinctive à l'égard de l'occupant de la voiture, dont je n'avais aperçu que les cheveux dépassant de la doudoune ?

Ce 09 qui semblait un chiffre magique ? Cette marchande de foie si brusquement survenue pour vendre du foie dans la ville de Foix ?...

Toujours est-il que je me suis contenté de hausser les épaules et de grogner quelque chose comme :

- Bon ben v'là, non mais! D'où c'est donc, c'te affaire?

C'est qu'à vivre en solitaire et à force de jouer le lourdaud, j'ai pris l'habitude de soliloquer en usant d'un vocabulaire surtout composé d'onomatopées et de jurons ruraux, enrobés du gras un peu traînant de l'accent franc-comtois.

J'y suis sûrement allé en plus de deux ou trois grossièretés. Après tout, aucune convenance n'oblige, que je sache, à être poli avec soi-même.

- Bon, si c'est comme ça...

J'ai haussé les épaules, me suis éloigné.

Ai repris ma houe que j'avais posée contre le mur.

Chassé du pied Grisette.

- Non mais putain d'vingt dieux !

Une poule qui ne me pondait plus d'œufs, devenue trop vieille pour ça, et que je ne tuais pas, pensant qu'elle serait trop coriace à manger, comme ces volailles hautes sur pattes d'Asie qu'on appelle des poulets-bambous.

Je me suis remis au travail, tout bonnement, en pensant que la personne qui sommeillait à bord de cette guimbarde fatiguée - la "Luna's Spoutnik" ! - se réveillerait bien à un moment et qu'il serait toujours temps, alors, d'en savoir plus et d'aviser...

Vu la surface de jardin que j'ai à retourner, tant côté fleurs que côté légumes, j'aurais l'usage d'un de ces petits motoculteurs vrombissants comme des abeilles qui se font maintenant, mais je préférerais ma houe rudimentaire.

Des milliers d'années auparavant, aux premiers balbutiements de l'agriculture, peut-être à cet endroit même, vu la fertilité de cette terre nourrie à la fois de limons de rivière et de terreaux de forêt, un homme

s'échinait exactement comme moi. Comme moi, il avait l'arrière des cuisses tendues. Le bas de son dos était transpercé peu à peu d'une barre de douleur rougeoyante semblable à celle qui pesait sur mes reins. Ses paumes pareilles aux miennes s'étaient faites de plus en plus glissantes le long du manche de noisetier...

C'étaient des pensées qu'il me plaisait d'avoir, même si je suis bien en peine d'expliquer pourquoi, et auxquelles je sentais bon de m'accrocher.

M'accrocher.

Je m'appliquais à piocher dans les règles, levant haut la houe, tranchant la terre à coups nets et profonds, pas après pas, un rang après l'autre, concentré sur ma tâche, contenant dans les lointains de ma cervelle la voix qui scandait qu'il était une fois dans la ville de Foix une marchande de foie qui vendait du foie.

Appréciais la bonne fatigue de ce labeur primitif, utile, sans fioritures, simple, que je sentais envahir mes muscles.

Admirais la texture de la terre presque noire, prometteuse, qui cédait sous la lame de la pioche, s'éparpillait en mottes et puis en miettes, crachant parfois un insecte affolé ou bien un ver de terre rougeâtre - même si, oh misère, il y en a chaque année moins que celle d'avant.

Savourais l'air frais, encore chargé des parfums aqueux de l'aurore que sentais descendre jusqu'en bas de mes poumons.

Sentais sur ma nuque les effleurements tendres du soleil maintenant bien accroché à son ciel, jaune et luisant comme une vieille pièce de monnaie.

- Qui se disait ma foi c'est bien la première fois...

J'écoutais le chant des oiseaux, encore timide en cette saison, qui s'interpellaient d'un arbre à l'autre, m'efforçais de traduire les mille questions qu'ils se posaient :

- Dis voir, voisin, as-tu remarqué toi aussi, tireli-tireli, comme ce monde est accueillant ?

- Witt, witt, frais tout plein, witt, witt !

- Joli cui-cui comme pas deux !

- ... du foie dans la ville de Foix.

J'arrivais en bout de lai, faisait demi-tour d'un bloc, en bon soldat, reprenais: et un, et deux...

Outil levé haut, outil abattu.

Lame tranchant la terre, lame soulevant la terre.

Un pas en avant.

Outil levé haut...

Alors, quand je me suis redressé pour une pause, portant la main à mes reins, exhalant un « han » de satisfaction douloureuse, je me suis trouvé tout surpris de trouver une fille devant moi.

- Qui vendait du f...

Avec, à ses pieds, un de mes canards qui tentait de becquer sa grosse chaussure délacée.

- Dans la ville de...

Et, plus loin, portes arrières ouvertes, l'Express bleue dont j'avais oublié l'existence.

Cet instant-là, quand elle est apparue pour la première fois devant moi, plantée dans la lumière dorée du soleil de la mi-avril, il faut que je m'applique à le décrire au mieux.

Parce que cet instant-là, il a bouleversé mon existence. Et, d'une certaine manière, il y a mis fin.

Ce n'est pas rien.

Elle.

Luna.

Petite, pour la moyenne des femmes. C'est-à-dire qu'elle est juste à ma hauteur, moi qui suis tout sauf grand.

Ronde.

Pas grosse, non, juste ronde de partout : les joues bien pleines, les seins abondants, en deux boules vacillantes qui distendent le tissu du tee shirt, les hanches en arcs de cercles, les cuisses épaisses mais fermes et parcourues de muscles.

Elle a les cheveux en pétard, une crinière ébouriffée d'un noir trop noir qu'on devine artificiel, avec, parsemées au hasard, des mèches de ce roux pâle que donne le henné.

Le tee shirt est noir, lui aussi, décoré d'une face de démon cornu, emblème délavé d'un groupe de rock hurlant. Elle porte aussi une jupe rouge quadrillée de noir, à l'écossaise, si courte qu'elle en serait presque une ceinture. Un homme, la voyant, ne pourrait pas s'empêcher de se dire que, si elle se penchait, il pourrait voler un regard sur ses fesses. Avec ça des collants noirs déchirés à un des genoux et, aux pieds, ces énormes godasses qui plaisent à mes canards, des "docs" usées et couvertes d'éraflures dont elle n'a pas pris la peine de nouer les lacets.

Son visage est percé d'anneaux et de clous : aux deux oreilles, à une arcade et une des narines. Ses bras sont tatoués de motifs polynésiens et de caractères chinois. À la base de cou, un fil qui semble une signature, d'un bleuté très clair, dit : Luna.

Son visage évoque celui d'une poupée avec des sourcils qui semblent deux arches dessinées au crayon, un nez court un peu retroussé et une bouche petite, plissée en avant, couverte d'un rouge vif qui a débordé des lèvres pendant la nuit, comme essuyé par un pouce.

Elle a surtout deux immenses yeux sombres qu'assombrissent encore d'épais traits de khôl que le chagrin a répandu en bavures sur les pommettes.

Deux immenses yeux sombres qui me regardent fixement, sans ciller, étrangement vides de toute expression.

Longtemps.

Longtemps.

Deux immenses yeux sombres, prunelles brunes cernées de noir dont finissent par s'échapper, jumelles, deux larmes.

Deux larmes lentes, comme lâchées à regret.

Deux larmes épaisses, pareilles à ces gorgées de vodka gelée qu'on faisait tourner longuement autour de la langue, avec les conseillers militaires russes pendant ma campagne de Serbie. (Ce n'est pas la peine d'en parler ici, il n'y a rien à en dire, sinon que ce fut une affaire aussi dégueulasse que les autres, si ce n'est plus !)

Deux larmes semblables à des gouttes de métal en fusion qui tombent directement sur mon cœur et le percent de deux trous nets, brûlants, comme la double morsure des crocs d'un cobra.

Elle exhale un long soupir, inspire, ce qui fait se soulever ses deux superbes seins sous la face démoniaque du monstre rock, et dit :

- Il est crevé cette nuit.

- C'est triste.

- Oh oui !

Elle baisse la tête, couvre son visage de ses deux mains potelées, aux ongles vernis de noir écaillé et éclate en sanglots de petite fille éperdue. Alors...

Alors moi, je laisse tomber ma houe, je vais à elle, je pose mes mains sur ses épaules, puis j'enroule un bras autour, mon bras à moi qui n'a pas tenu de si près un être humain depuis des temps lointains, et je marmonne un

tas de bêtises, comme quoi il ne faut pas se mettre dans des états pareils, allons, mademoiselle...

Et j'ai dans les narines son odeur chaude d'enfant endormie, de sueur et d'eau de Cologne bon marché et ça ne doit pas être si grave, allons, allons, et je sens sur ma poitrine la chair tendre et tiède de ses seins et tu vas voir, petite, que tout va s'arranger, et dis-le moi, dis, hein ? Tu veux bien me le dire : qui c'est qui est mort ?

On est allés à la voiture. Elle a tiré la bâche qui m'avait intriguée, découvrant la forme qu'elle recouvrait. C'était le cadavre d'un chien grand et fort. Une sorte de labrador à la robe du même gris que certains dogues danois.

Une pauvre bête aux longues pattes toutes quatre déjà tendues par la raideur cadavérique, la poitrine puissante comme un soufflet de forge, à jamais assoupie. Il avait la gueule sur le côté. S'en échappait sa langue inerte, couleur de cendre.

Un tronçon qui manquait à l'une de ses oreilles, une fente qui courait sur le museau épais comme un groin de porc et des éraflures au poitrail, sur les flancs, indiquaient que sa vie n'avait pas été exempte de combats qu'il n'avait pas fui.

J'ai remarqué :

- Il était vieux.

- Oui. Quatorze ans.

- Et brave.

- Ah ça ! s'est-elle écriée avec fierté, avec le dernier écho du "a" qui se brisait sur du chagrin.

- Il était avec toi depuis longtemps ?

- Je l'ai eu tout petit.

Je me suis tu pendant un moment pour me donner le temps de réfléchir, conscient que j'étais arrivé à un de ces moments de la vie où il ne faut pas dire de bêtises.

Surtout pas.

Surtout, surtout pas...

La demoiselle avait dépassé les vingt ans, peut-être, mais pas de longtemps. Ce qui voulait dire qu'elle était toute gamine quand elle avait adopté le chiot qui était devenu ce grand fauve à la fourrure grise.

C'était un compagnon de longue date, donc, qui plus est pendant des années d'enfance qui comptent double ou triple des autres années d'une

existence. Or, ce sont des histoires d'amour épouvantablement sérieuses, celles qui se nouent entre un grand mâle animal et une petite fille.

C'est tissé de tas de choses toutes plus importantes les unes que les autres.

Des promenades au travers de prairies gorgées du premier soleil, quand le chien galope jusqu'à elle, fou de joie, le poitrail trempé de rosée, se dresse, lui pose les pattes sur les épaules et lui halète à la figure pendant qu'elle jubile "oh mon chien mon beau chien...".

Des nuits d'hiver où elle s'est blottie contre lui qui occupe quasiment toute la place de son lit d'enfant, collée contre sa chaleur. Peut-être même qu'elle l'a entouré des ses cuisses comme elle le fera plus tard avec un homme aimé, et que le chien a grogné d'aise comme un amant quand elle a murmuré à son oreille "Bonne nuit mon chien...".

Des chagrins qu'elle a pleurés dans son pelage le jour où elle s'est disputée avec sa copine ou bien son amoureux ou bien ses parents qui sont si cons qu'ils ne comprennent rien, en reniflant "Oh mon chien y a que toi qui m'aime !"...

Alors les prochains mots que j'allais prononcer, il fallait qu'ils soient choisis avec soin.

- Qu'est-ce qu'il est beau !

- Oh oui !

Il y avait de nouveau du sanglot dans le "i", alors j'ai vite demandé :

- Comment il s'appelle ?

- Gandalf.

- Comme Gandalf le Gris, celui du Seigneur des Anneaux ?

- Voui.

- Ça lui va bien...

- Oh oui !

J'ai pris un peu de temps, encore une fois.

C'est comme à la pêche : on voit la truite qui ondule dans son coin de courant, ayant repéré la mouche qu'on a lancée à sa portée. Elle s'y intéresse, elle est tentée, déjà l'envie de jaillir la croquer lui emplit sa petite tête de truite, mais si à ce moment-là on retire trop brusquement la mouche ou la fait frétiller trop fort, la maligne comprend tout et file d'un coup de queue musarder ailleurs. Et bien content si on la retrouve avant la fin de la journée.

Alors j'ai proposé de ma voix la plus tranquille :

- Ma foi, je connais un coin magnifique où on pourrait l'enterrer, un beau chien comme ça, où il serait en paix et entouré de beauté pour toujours.

Elle a hoché la tête plusieurs fois en inspirant par saccades.

- C'est où ?

J'ai montré le foyard, le grand hêtre pleureur, à l'entrée du chemin.

- Là, sous l'arbre géant.

Alors elle a reniflé encore un coup avant de dire que ce serait très bien et qu'elle était d'accord. Puis elle m'a demandé si on pouvait le faire tout de suite et j'ai répondu oui.

Je ne peux pas me relire (je n'ai guère de temps avant de me tuer et il me reste encore pas mal à raconter de cette histoire), mais je crois avoir évité de m'égarer dans les dédales de ma cervelle.

Bravo à moi, Braco !

Je l'ai écrit au mieux, le premier, dernier, merveilleux et unique coup de foudre de ma vie.

La caractéristique la plus spectaculaire de sa majesté *flavus sylavatica pendula* - "foyard", pour les amis - outre son tronc quasi millénaire que deux hommes aux bras étendus n'enlaceraient pas tout à fait, est son feuillage dit "à port retombant" comme celui des saules pleureurs. Cascadant jusqu'à terre, il forme une gigantesque coupole qui isole le dessous de l'arbre du reste du monde.

- Ah ouais, putain, waoh...

Quand, à bout de souffle, on a laissé tomber à terre la lourde carcasse de Gandalf, la fille a paru à la fois contente et impressionnée.

- C'est super ouf...

Elle a contemplé en tournant sur elle-même le vaste parapluie végétal qui nous encerclait, dont les branches étaient couvertes de petits bourgeons comme autant de perles vertes enfilées sur des cordons.

- Ouais, putain, t'as raison. Il sera vachement bien, ici !

- Bon, ben allons-y, alors. Au boulot !

Je suis allé chercher la houe que j'avais laissée au jardin, plus une bêche à l'écurie et on a enterré le chien à deux pas du tronc, à un endroit où il y avait juste assez d'espace entre deux racines pour cette grande carcasse.

C'est moi qui ai creusé la fosse dans l'humus tendre en me chantant tout au long qu'il était une fois, qu'il était une fois, sur un air de bal d'été.

Elle a demandé à reboucher le trou elle-même, m'expliquant qu'elle avait encore des choses à penser et à dire à Gandalf, alors je l'ai laissée seule avec mes outils et son chagrin.

À la maison, j'ai relancé le feu qui se mourrait dans le fourneau. J'ai rapporté de la première marche du porche une marmite avec un reste de lapin aux patates et aux pruneaux que j'avais mis là, les nuits étant encore

assez fraîches pour éviter d'encombrer le frigo, et je l'ai posé sur la plaque à réchauffer.

Je suis allé me débarbouiller, ai caressé mon crâne ras d'un rien d'eau de toilette, pensé un instant à égaliser ma barbe que, même si je la tiens courte, j'ai tendance à laisser pousser à la comme-ça-vient et y ai renoncé.

J'ai vite lavé un peu de vaisselle qui restait dans l'évier, ai passé un coup d'éponge sur la toile cirée de la table et y ai disposé deux assiettes, deux verres et deux paires de couverts. Enfin, j'ai débouché une bouteille de Poulsard et j'ai attendue mon invitée en fredonnant entre mes dents que la marchande de foie vendait du foie pour la première fois dans la ville de Foix.

Une petite heure après, elle a frappé à la porte que j'avais laissée entrouverte.

- Je peux entrer ?

- Bien sûr. Viens, je nous ai préparé à manger.

Remaquillée à neuf, les yeux entourés de noir à la mode des sorcières et la bouche en cerise rouge comme ces vieilles poupées de porcelaine qu'on voit parfois dans les brocantes, elle portait par une bretelle un sac à dos en nylon si gonflé d'affaires qu'il paraissait plus gros qu'elle.

Elle jouait la timide à la porte, toc-toc, mais elle avait emporté son barda, en fille rusée. Je me suis dit qu'elle était plus maligne qu'elle en avait l'air. Et que ça ne me dérangeait pas. Que, même, c'était dans l'ordre des choses. Une jeunesse lancée sur les routes, à l'aventure, toute seule avec son chien, il était normal qu'elle montrât de l'audace.

- Voilà. Ici, c'est chez moi. On m'appelle Braco.

- Moi, on dit : Luna.

- Je m'en doute bien.

Elle a souri en passant un doigt sur le mince tatouage à la base de son cou.

- Oui, ai-je dit. Ça et puis le genre de dessin à l'arrière de l'Express : Luna je ne sais plus quoi.

- Luna's spoutnik.

- Oui.

Elle a ri tête jetée en arrière, comme si je venais de prononcer la meilleure plaisanterie du moment, en montrant ses dents. J'ai remarqué qu'elles étaient un peu jaunies par le tabac, avec une des canines du haut, la droite, qui, plantée un rien de travers, chevauchait l'incisive voisine. Ça non plus, ça ne me dérangeait pas.

- C'est le copain qui m'a donné la voiture...

Elle avait une voix surprenante, double : enfantine et pourtant rauque. Cristalline la plupart du temps, elle partait soudain en déraillements graves, comme un adolescent quand il mue. Ou comme ces chanteuses de jazz qui ont dans la gorge à la fois les gospels de leur jeunesse d'église et les fumées des centaines de petits clubs où elles se sont produites. Elle poursuivait :

- C'est un mécano là-bas, chez ma mère, à Saint-Girons. Rodolphe, il s'appelle. Il est sympa. Il est un peu cinglé, aussi. Délire, quoi. Il a peint ça et il m'a dit que comme ça, la bagnole elle m'emmènerait jusqu'aux étoiles.

- Rouais...

Je voulais approuver, mais c'est sorti comme ça : gggrrrrrouais.

Une sorte de râle.

Un grognement.

Presque une menace.

L'idée qu'il y avait à Saint-Girons (et pas dans la ville de Foix) un Rodolphe sympa, qui donnait à Luna des voitures et lui promettait les étoiles éveillait un début de rage dans les tréfonds de ma poitrine. Les hommes sont stupides sur ce plan-là.

- Seulement, Gandalf, il pouvait pas le sentir. Mais grave ! Il lui aboyait tout le temps dessus, je ne sais pas pourquoi...

Moi, je savais : la bêtise mâle, ce n'est pas réservé aux humains.

Pendant qu'on devisait, elle avait laissé tomber son gros sac et s'était approchée de la fenêtre.

- Waoh c'est beau !

Et Dieu que ça l'était, beau !

Tout le temps où nous avons été voisins, la Loue et moi, elle s'est montrée plutôt bonne amie.

Mais là, on aurait juré qu'elle avait fait exprès de revêtir ses plus somptueux atours, se disant, de sa joyeuse voix de rivière de printemps :

- Gougrou gougrou ! Voilà mon camarade le Braco qui reçoit de la visite ! Glougrou, il s'agit de faire bonne impression !

Tout au long de la courbe, l'eau avait pris une teinte bleutée un peu grise qui ressemblait à de la matière précieuse. On aurait dit une soie de robe de princesse avec, l'irisant au gré des caresses de la lumière, des soupirs de lapis-lazuli.

Elle coulait sans en avoir l'air, apparemment immobile, sage, lisse comme une dalle, avant de se plier soudain au barrage de retenue, cassée net, brisée en une tempête de bouillonnements sauvages, soufflant en surface des éruptions de gouttelettes et de mousse crémeuse dont le soleil tirait des diamants.

Arrivée au pied du barrage, elle reprenait sa course, endiablée maintenant, fouettée par sa chute, courant parmi les rochers, désormais d'un bleu franc de Méditerranée que striaient de fins sillages d'écume parfaitement blanche.

Perchés sur un pointillé de rochers qui se trouve en contrebas de la cascade, des canards paressaient au soleil, les mâles dans leur bel habit turquoise et noir, les femelles beiges et grises. Plus loin, planté dans l'onde, sagaie de plumes, un héron mince et blanc guettait les vairons, bec à l'affût, avec un air de vieillard réprobateur que lui donnait sa tête enfoncée entre les épaules.

Enfin, surplombant toute cette splendeur et aussi majestueuse qu'elle, la haute rive : une crête si abrupte qu'elle se prenait pour une montagne, enveloppée dans sa couverture de frênes et de chênes qu'habillait, vert tendre, son premier pelage d'avril.

Et aussi, hélas, en guise de couronne, tout là-haut, la crêpelure confuse et livide des buis morts, tués par une invasion de chenilles de papillons pyrales deux étés auparavant.

Luna regardait le tableau avec un émerveillement de petite fille. Le grand sourire qui étirait ses lèvres découvrait sa canine de travers. Mon cœur fondait comme une glace à la vanille au poing d'un gamin dans une fête de fin d'été.

- Waoh !... Tous les matins quand tu te lèves, tu vois ça !

- Le matin. Le midi. Le soir.

- Y a plein de poissons, je parie.

- Plus guère, ai-je soupiré. Y'avait des truites. À foison. Les anciens racontent qu'ils les prenaient à la main quand ils étaient gosses. Mais maintenant il y a trop de pollution. Celles qui ne crèvent pas sont imbouffables.

- Que c'est con !

- Ouais. Moi, ça fait quatre années de suite que je ne pêche plus. Il m'en reste une demi douzaine attrapées d'avant, au congélateur. On en mangera une, si tu veux...

- Hmmm, d'accord.

Elle s'est retournée et j'ai vu ses yeux détailler le décor d'un regard qui en prenait déjà possession.

Le fourneau qui ronronnait, son murmure ponctué des craquements de la bûche embrasée dans son ventre. La comtoise avec son balancier qui allait et venait derrière son œil de vitre. La grande table au plateau épais, le buffet à crédence, le confiturier, la maie où je tiens enfourné tout un barda que je ne trouve pas à ranger ailleurs. Du mobilier en bon chêne d'au moins deux cents ans, costaud, de plus luisant de propreté maniaque, ciré, briqué et lustré qu'il était par mes soins.

- J'ai eu de la chance, expliquai-je. Un fermier est mort un peu après que j'arrive. Son fils a arrêté l'exploitation. Il a transformé le bâtiment en trois logements pour louer à des gens de Besançon. Il m'a vendu tous les meubles pas cher. Ceux-là et aussi ceux des autres pièces.

Elle a mordu sa lèvre de dessous.

- C'est grand, hein ?

Son regard brillait de convoitise mais je n'en ai pas eu cure, occupé que j'étais à empêcher mon cœur de se liquéfier tout à fait. J'ai été obligé de me racler la gorge avant de parler.

- Ahum... Tu veux visiter ?

- Tu m'étonnes !

- Ben viens...

Au passage, comme je l'entendais bouillonner, j'ai tiré la cocotte du lapin au coin du fourneau, là où c'est le moins chaud. Les pruneaux, il ne faut pas que ça cuise trop fort, sinon ça devient une gadoue de caramel et, pour peu qu'elle attache, c'est la croix et la bannière, après, pour récupérer la gamelle.

Je lui ai montré le salon et la salle à manger où je n'entrais guère. C'étaient des pièces de cérémonies et des cérémonies, je n'en faisais jamais. Quand par hasard quelqu'un du village passait, on buvait le coup plutôt à la cuisine.

Après, ça a été la bibliothèque, ses deux fenêtres surplombant le barrage, son poêle Godin ventru comme un tonneau et, à côté, le fauteuil club en cuir marron usé. Et, bien sûr, tout autour, les étagères qui montaient jusqu'au plafond, bourrées des livres que j'avais récupérés chez les deux bouquinistes de Besançon, aux Emmaüs de Crangey et dans les brocantes de la région. Les premières années, je veux dire, du temps où je pouvais encore souffrir les foules et la promiscuité sans devoir me retenir de hurler. Manuels de sciences, mathématiques, physique, chimie...

Architecture. Archéologies grecque, romaine, égyptienne, aztèque, parthe, khmère...

Le rayon consacré à la botanique, mon péché mignon.

Les livres d'histoire. La "grande", comme on dit : Michelet, Tocqueville, l'École des Annales, Duby, Bloch... La "petite", aussi, de ces bouquins d'histoire locale écrits par de vieux messieurs-dames à la retraite, comme le Gélinot aux palmes académiques posthumes, et qui n'intéressent qu'eux.

Géographie mondiale et régionale. Une vingtaine d'Atlas.

Art. Photographie. Peinture et sculpture. Bosch, Vermeer, les Bruegel, Courbet. Rodin. Brancusi. Giacometti. Les cubistes et surréalistes...

Sans oublier la trentaine de dictionnaires, Larousse, Robert, simple, de poche, illustrés ou encyclopédiques, tous regroupés sur une planche de noyer épaisse de cinq bons centimètres qu'ils ont quand même réussi à courber sous leur poids.

Luna laissait aller son regard le long des rayons, surprise, les demi-cercles de ses sourcils haussés au milieu du front, sa bouche de poupée plus ronde que jamais.

- Puuuutain !... C't à toi tous ces livres ?

- Oui.

- Combien y en a ?

- Je ne sais pas. Pas loin de dix mille, peut-être...

- J'y crois pas. Tu lis pas tout, quand même, merde !

J'ai souri.

- À quoi ils serviraient si je ne les lisais pas ?

- Waoh !...

- Tu vois, je me mets là, dans ce fauteuil, avec le poêle à côté. Il marche très bien. Une seule bûche de chêne me chauffe pour des heures. Je m'ouvre un bouquin et si jamais la guerre mondiale se déclenchait, je ne suis pas sûr que je m'en rendrais compte.

- Hon hon...

Elle passait un doigt sur les tranches des manuels d'anatomie et de chirurgie qui occupaient toute une étagère. L'Atlas d'Anatomie Humaine de Netter. Les trois Kamina. L'Atlas Of Human Anatomy And Surgery de Bourgerie, avec les lithographies de Nicolas-Henri Jacob. Des éditions plus modernes...

- T'es toubib ?

- Non. Seulement, ça m'intéresse. L'anatomie, je veux dire.

Elle a eu un petit rire qui m'a fait au cœur l'effet d'un gazouillis d'oiseau par un beau matin d'été.

- Décidément, t'es bizarre, comme mec.

J'ai haussé les épaules.

- Si on veut...

- En tous cas, tu dois être vachement instruit !

- Il n'y a rien de mal à savoir des choses.

Elle a haussé les épaules avec une petite moue un peu gênée, en se mordillant la lèvre du bas, le regard soudain vague et fuyant. Une attitude qui me fit comprendre que des choses, elle n'en savait pas tellement, elle. Ses yeux ont continué à faire le tour de la pièce.

- Eh, mais t'as pas d'ordi !

- Non, je n'aime pas.

- Et l'internet ?

- Je n'aime pas.

Elle a haussé les épaules en faisant danser ses tatouages, manière de montrer qu'elle s'en fichait, avec un froncement des sourcils qui disait que, tout de même, elle trouvait ça bizarre. Du coup j'ai frappé dans mes mains, annonçant la fin de cette partie de la visite. Je suis sorti de la pièce en l'invitant à me suivre et j'ai refermé la porte.

Je lui ai montré la salle de bains et les toilettes, les trois pièces vides que j'ai laissées en l'état, ne sachant quoi en faire et puis, en dernier, ça a été la chambre, nue à part le lit en ferraille et une armoire, d'une austérité de caserne.

Je me suis appuyé à une des deux fenêtres qui donnent sur le jardin, les bras croisés.

- Voilà.

- C'est pas grand, chez toi, c'est immense !

J'ai désigné le plafond d'un coup de menton.

- Au-dessus, il y en a autant. C'est découpé en petits appartements où logeaient les ouvriers, dans le temps. Mais c'est encore désaffecté. Je fais les travaux petit à petit, quand ça me chante. Et puis il y a encore un grenier. J'y entasse des trucs que je ne sais pas où mettre ailleurs.

- Y a vachement de place, a-t-elle insisté.

Elle s'était approchée tout près et s'était cambrée de manière à faire gonfler ses seins, avec leurs pointes toutes rondes, bien visibles sous le tissu du tee-shirt. Les mains croisées dans le dos, elle se dandinait légèrement de droite à gauche pour les faire danser. C'est-à-dire qu'elle se donnait bien du mal qu'elle aurait pu économiser. Je lui ai proposé tout de suite, pour qu'elle ne se trouve pas forcée de demander :

- Il y a plus de place qu'il n'en faut. Tu peux rester là, si tu veux. Un moment, ou plus, ou comme tu veux. Je veux dire : si tu as envie de rester un moment près de ton chien, ça peut se comprendre...

Ma suggestion a allumé de la joie dans ses yeux sombres et découvert sa quenotte pointue de travers, luisante de salive. Elle a ri et fait valser plus fort sa poitrine.

- T'es gentil, toi.

Elle a attrapé le bord de son tee-shirt des deux côtés, l'a soulevé et l'a fait passer par-dessus sa tête avant de le jeter par terre. Résultat : je les ai eus sous les yeux, ses deux magnifiques seins, tout à fait tels que je les avais imaginés une bonne douzaine de fois au cours de la matinée.

Lourds.

Un rien tombants.

Avec leurs larges aréoles d'un beige un peu rosé et leur enveloppe de peau tendre qui laissaient deviner le tracé bleu des veines en dessous.

En dépit du désir qui avait empli tout mon être d'un délicieux tremblement et malgré l'alourdissement soudain de mon entrejambe, là où ma verge se pressait contre la toile du pantalon, je n'ai pas aimé son geste.

Non.

Une bonne partie de ma vie a été celle d'un soldat en opération à travers des pays de misère, avec maintes soirées et même des nuits entières dans des bordels. J'en ai connu des milliers, au fond de cabanes juchées sur des ordures ou plantées au bord de ruisseaux aux relents d'égouts, des filles prêtes à se mettre nues sur un geste, à s'allonger pour un billet, à s'agenouiller, bouche ouverte et langue soumise au prix d'un supplément, d'accord pour laisser les clients leur fourrer ce qu'ils voulaient partout où ça leur chantaient pour peu qu'ils y mettent le prix.

Avec cette fille-là, cette Luna qui me tombait des étoiles, ça peut paraître idiot mais je n'avais pas envie, pas envie du tout, que ça se passe comme ça, donnant-donnant, la chair en échange d'une chose convoitée.

- Tu n'es pas... Ahum !... T'es pas obligée, ai-je grincé.

Elle a ri de nouveau.

- Non, j'suis pas obligée.

Elle s'est collée à moi, a posé sa bouche sur la mienne et sa langue est venue se fourrer dans ma bouche, ma bouche qui n'avait pas connu de sensation pareille depuis ce qui me semblait être la nuit des temps, et j'ai eu ce petit animal vivace et chaud et tendre qui se promenait partout sur ma langue à moi, mon palais, le long de mes dents, et je me suis entendu gronder comme une bête contente.

Elle s'est écartée de moi, a jeté un regard circulaire sur la chambre et dit :

- T'as pas de capote, je parie ?

J'ai secoué la tête.

- Attends une seconde !

Elle est sortie de la chambre. Je l'ai entendue qui courait dans le couloir jusqu'à la cuisine où elle avait laissé son sac, puis elle a couru de nouveau dans l'autre sens, est réapparue, sa poitrine dansante à m'en faire gémir, m'a jeté au passage un petit sachet d'aluminium qu'elle venait d'ouvrir d'un coup de dent et a gagné le lit.

Pendant que je me dégrafais, froc aux chevilles, et glissais le préservatif sur ma verge, elle s'est déshabillée avec entrain, comme un enfant joue. Ses chaussures, sa jupe, son collant... tout ça a volé d'un côté et de l'autre. Elle s'est jetée sur le lit qui a grincé.

A relevé les genoux, les maintenant des deux mains.

Offert à ma vue sa toison noire et bouclée sous laquelle je devinais la fente claire de son sexe. Et aussi, un peu plus haut, la tête ronde d'un clou qui perçait son nombril, étincelante dans la lumière que les fenêtres versaient dans la chambre.

Je me suis approché, le pas maladroit, empêtré de mon pantalon, les jambes raides, un pied après l'autre, tandis que le gourdin qu'était devenu mon sexe se balançait devant moi, tout de raideur, de délicieuse douleur et de feu.

Une petite portion de ma conscience me trouvait ridicule mais la majeure partie savait qu'il n'existait pas de force au monde capable de m'empêcher d'aller à elle.

Je me suis allongé sur Luna.

Je ne sais pas si c'est moi qui ai trouvé tout de suite le chemin ou si c'est elle qui a su se placer comme il fallait, mais mon sexe est entré du premier coup. Il s'est glissé au-dedans d'elle comme un poignard dans une plaie déjà ouverte...

Et ça a été fini.

Avachi sur elle, pesant et mou comme un sac de ciment, la peau en sueur, deux filets de bave coulant des coins de ma bouche, il m'a fallu cinq bonnes minutes pour surmonter la honte qui me paralysait.

La honte.

Le chagrin.

Quelque chose de très profond et de très noir qui me donnait envie de mourir. Qui faisait hurler dans ma tête en une ronde de diables les mots sans cesse répétés.

Il était une fois ! Il était une fois ! Il était une fois !

Et puis enfin...

Enfin...

Enfin...

Enfin j'ai pu m'appuyer sur mes coudes et me soulever.

La regarder.

Elle souriait.

- C'est pas grave, a-t-elle chuchoté.

Sa main est venue glisser sur ma joue, ma joue, ma joue qui n'avait jamais, au grand jamais connu une telle caresse, tandis qu'elle murmurait de nouveau que ce n'était pas grave et qu'on recommencerait tout à l'heure.

- T'en fais pas, c'est pas grave, tu verras...

On a fait comme elle a dit : on a recommencé plus tard.

Toute joyeuse, elle s'est exclamée qu'elle avait super trop faim, a remis son tee-shirt, rien d'autre, et saisi mon bras.

- Hmmm, qu'est-ce que ça sent bon !

- C'est du lapin.

- Cool !

On a mangé.

Bu des verres et des verres de Poulsard d'un vermillon si clair qu'on pourrait le confondre avec du vin rosé, mais bel et bien âpre comme un bon rouge qu'il est.

Le cafard noir qui s'était emparé de moi s'est fendillé, séparé, morcelé avant de tomber en plaques, comme un vieux revêtement de muraille qui cède, au fur et à mesure que je remplissais les verres et qu'elle se resservait du lapin.

La tristesse qui s'était abattue sur mon âme a relâché sa prise. Tout ce qui l'alimentait s'est éloigné : ma jouissance ratée de puceau trop pressé ; le triste claquement du préservatif ôté de ma verge déjà mollie ; les ablutions debout devant le lavabo tandis qu'elle s'éclaboussait l'entrejambe avec le jet de la douche, assise sur le rebord de la baignoire...

- Waoh, qu'est-ce que c'est bon ! Putain, les pruneaux, j'adore ! J'y crois pas que c'est toi qui l'a fait !

Mon invitée a fini par remarquer la nouvelle expression qu'avaient mes yeux posés sur elle. Elle a souri et, tout en continuant à mastiquer, a tendu la jambe sous la table et posé son pied nu entre mes cuisses. A remarqué, malicieuse :

- Ooooh. Ben dis donc...

Elle a claqué la langue sur une dernière gorgée de vin, s'est levée, a fouillé dans son sac et en a sorti une capote.

Elle a déchiré l'emballage comme la première fois, d'un coup de dents, m'a poussé d'un gentil coup de pied sur le tibia pour que je m'écarte de la table.

Baissé ma braguette et m'a enfilé le caoutchouc sur la queue d'une façon si légère que je n'ai rien senti.

Relevé son tee-shirt, roulé au-dessus de ses seins.

S'est assise sur moi.

Et puis elle est montée et elle est descendue, par instants lentement, parfois vite et durement, elle s'est tortillée d'un côté de l'autre, elle a dansé et tournoyé du bassin comme une danseuse arabe pendant un temps infini.

- Oh je me baise, oui je me baise, oh tu est bon, tu es dur, oh oui je me baise...

Un temps infini.

Infini.

Des jets de braise liquide sont montés du tréfonds de mes reins, d'endroits que j'ignorais exister en moi, ont jailli comme des arrachements de lave, une fois, deux fois, dix fois je crois, tandis qu'un homme au milieu de sa cuisine débordante de soleil hurlait son bonheur sans retenue.

Et cet homme-là c'était moi.

Un peu plus tard, quand elle s'est roulée une cigarette de son tabac, du Fleur-de-Pays, quand elle nous a resservi d'autorité un coup de Poulsard, quand elle s'en est envoyée la moitié dans le gosier et qu'elle a rôlé de plaisir comme un matelot en taverne, quand elle m'a adressé un clin d'œil heureux et canaille en souriant de la bouche et des yeux, j'ai compris qui elle était.

Mon amour.

Ma Luna que je ne sais quels dieux, je ne sais quels cieux, avaient envoyé ce jour-là devant ma porte.

Mon printemps, mon étoile, mon trésor, toutes ces sottises qu'on emploie à ce propos-là, ma colombe, ma tourterelle au doux plumage, ma perle, mon diamant.

Mon amour à jamais, Luna.

Quoique tu aies fait, quoique tu fasses. Sur cette terre ou au ciel, au paradis des diables, à l'enfer des anges, au purgatoire des jolies filles... où que tu te trouves désormais, tu m'entends : à jamais.

- II -

**Qui vendait du foie
Dans la ville de Foix**

Saint-Mesmin.

Sur Loue.

Saint-Mesmin le trou.

- Saint-Mesmin sur ta gueule, vé ! comme le balance souvent Florette, la patronne de la Grenouille Gourmande, de sa voix sonore de soudard femelle, en faisant claquer son verre d'absinthe de Pontarlier sur le comptoir, accompagnant sa blague d'un rire sonore comme un tuba de fanfare. Une plaisanterie de bistrot qui, je ne sais pourquoi, me tire toujours un sourire, moi qui depuis longtemps, pourtant, n'ai plus l'amusement aisé.

Saint-Mesmin le bled perdu, dans les cinq cents habitants, en comptant ceux des hameaux alentours.

La nationale de Besançon à Lons-le-Saulnier passe à trois kilomètres au sud-ouest du village. L'en sépare un tortillon de route qui creuse à travers la forêt, s'échappant de la grande voie au beau milieu d'une ligne droite. Une petite départementale de rien, si mince, si étroite, si discrète que la plupart des conducteurs des voitures, des semi-remorques et, en été, des camping-cars, lancés alors à plein régime, profitant de la ligne droite, passent devant la bifurcation sans même la remarquer.

Le village lui-même est enserré dans une boucle que forme la Loue, niché, lové, caché au fond d'un presque cercle de falaises de craie couvertes d'une dense fourrure de bois : hêtres, charmes, chênes, frênes en faisceaux infranchissables - plus les désolantes carcasses enchevêtrées des innombrables buis que la chenille de cette fichue *cydalima perspectalis* a tués en trois semaines, un funeste été d'il y a peu.

Cette configuration héritée du Jurassique, cette crête presque continue, ce quasi cirque qui nous enferme, explique pourquoi les habitants se trouvent

de fait plus éloignés du reste du monde que ne le justifie la distance - sachant que Besançon, la grande ville, se trouve en vérité à moins de vingt kilomètres.

Quand une personne s'arrête au village, c'est qu'elle a voulu y venir et non qu'elle s'y retrouve par hasard, ayant trouvé le coin sur sa route. Ni qu'elle a été obligée d'y passer sur son trajet d'un point à un autre, car, au-delà, il n'y a plus que des kilomètres et des kilomètres de profondeurs de hêtraies et de chênaies ponctuées de clairières moussues qu'on nomme les bois de Champ-Reugney, du nom du petit bourg qui se trouve à une dizaine de kilomètres de l'autre côté.

Autant dire : l'autre bout de l'univers.

Saint-Mesmin-sur-Loue, ça n'est sur le chemin de rien.

Conséquence : le plus souvent, ceux qui vivent là y sont nés, comme avant eux leurs pères et leurs mères et avant ceux-là leurs pères et leurs mères à eux, et on pourrait remonter comme ça jusqu'à des temps immémoriaux. On le constate facilement en ouvrant un annuaire des téléphones : à la page de Saint-Mesmin (trois-quarts de page, en fait) s'alignent une douzaine de noms de famille qui reviennent sans cesse, accolés à des prénoms différents, depuis les Robert et les Suzanne des temps anciens jusqu'aux Kevin et Samantha d'aujourd'hui.

Tous les habitants du patelin sont frère aîné ou sœur cadette de l'un ou d'une autre, cousin, neveu, bru, gendre, tant et si bien que, prenant au hasard deux individus aussi éloignés que, mettons, un gars de la rue de la Fontaine et, disons, une dame de la Grand-rue (ce qui fait cinq cents bons mètres !), c'est bien le diable s'ils ne sont pas liés familialement d'une manière ou d'une autre, sinon à cette génération, celle d'avant.

Au cas où un féru d'ethnologie rurale se prenait la fantaisie d'établir l'arbre généalogique du village, il se retrouverait vite devant un embrouillaminis de branches, branchettes, ramilles et brindilles aussi complexe qu'un de ces vastes bosquets de buis morts laissés par le maudit papillon d'Asie que j'ai déjà mentionné.

Finalement, au village même, on ne trouve guère d'étrangers que trois ou quatre vauriens de Besançon qui se la coulent douce pour moins cher qu'en ville, ou qui se planquent plus ou moins de l'autorité policière.

Aussi la grosse Florette, de La Grenouille Gourmande, originaire du Vaucluse, où ses parents avaient une auberge, et qui a racheté le café-restaurant suite au décès du vieux Gaston Colleze, le patron d'avant, aucun héritier n'ayant voulu reprendre l'établissement.

Puis aussi un écrivain, venu d'on ne sait où, une sorte de barbu qu'on croise souvent au comptoir de La Grenouille, où, à la manière des poètes des anciens temps, il commande son vin rouge par pichets. Deux, trois... Même des cinq ou six les samedis soirs.

Se sont installés en outre depuis une quinzaine d'années autour du village, dans une ribambelle de hameaux de cinq, dix ou vingt maisons, appelés les Combes (La Combe-Renard, La Combe-Nouri, La Combe-Matthieu, La Combe-Bidal...), mélanges de lotissements de pavillons modernes et de vieilles bâtisses comtoises retapées à la bourgeoise, des gens qui habitent à Saint-Mesmin mais continuent à travailler à Besançon.

Des ruraux de la ville, si on peut dire.

Ceux-là ne fréquentent le centre du village qu'à l'occasion de rares festivités, vœux de la mairie, vide-grenier et quatorze juillet, pour y chercher parfois un pain de dépannage à la boulangerie, se taper un gueuleton chez Grandmain, une table réputée de la région, où une "petite bouffe sympa" à La Grenouille Gourmande.

C'est grâce aux votes de ces gens-là, en passe de devenir plus nombreux que les autochtones cent pour cent, que Garance Losserain, petite dame blonde aux cheveux ras, arborant toujours d'énormes boucles d'oreilles fantaisie, le plus souvent vêtue d'ensembles tailleurs griffés de dame des villes, native d'ici mais qui a vécu longtemps au loin avec son chirurgien de mari, a pu succéder sur le fauteuil de maire à son grand oncle, Émile Losserain, vieil agriculteur qu'on appelait "Le Mile" - celui qui m'a vendu le Moulin.

Et il y avait encore moi, Braco.

Caché.

Secret.

Planqué, nidifié, recroquevillé là en retour de mes guerres, enchâssé en ce lieu tel un voilier hauturier qui aurait renoncé aux grands larges pour s'enfermer dans une bouteille au verre épais.

Moi, Abel Braconni, qui m'étais confié à la douce routine des jours recommencés, impuissant volontaire, abandonné du temps comme il va, un peu comme les suppliciés libériens amputés des bras et des jambes par les enfants soldats de Charles Taylor qu'avec les commandos américains on observait dériver entre deux eaux, bouches béantes de terreur, livrés vifs au cours tumultueux de la rivière Mafissa.

Braco, propriétaire de cette ruine nommée le Moulin-Buisson, qui avais trouvé à y soigner à grandes goulées de calme et d'ennui les blessures de

ma pauvre âme et y abriter les cauchemars qui me jetaient hurlant comme cent loups quasiment chaque nuit au bas de mon lit.

Dans les premiers temps, avant qu'elle s'entiche des soirées à la Grenouille, des caresses de Florette et des soumissions de sa jolie serveuse, Luna refusait d'une moue dédaigneuse, presque colérique, mes propositions d'aller à Saint-Mesmin (sur ta gueule, ah ! ah !).

Je m'en étonnais, surpris qu'une fille aussi jeune préférât refuser la compagnie et s'isoler avec ce qui était pour elle une sorte de vieillard, bien que nos activités de l'époque eussent un caractère hautement délectable.

Ce n'est qu'un peu plus tard, lors d'une discussion, que j'ai pigé les raisons de sa misanthropie.

Pas la Grande Discussion Sérieuse sur la Vérité des Choses qu'on a fini par avoir. Non. Une autre.

Mais, vu qu'elle était relative (et comment !) aux morts sauvages qui sont advenues, avec tout le cortège de visages révoltés, de sang, d'excréments échappés des corps suppliciés et autres désagréments, je me dois de la rapporter.

L'écriture de ce récit est la dernière chose que j'accomplis sur cette terre. C'est en somme une sorte de testament, c'est à dire un document qui se doit être sérieux et précis. J'entends qu'il rassemble tous les éléments nécessaires à une compréhension satisfaisante de la tragédie.

La conversation dont je parle, elle s'est tenue à un moment pendant ce temps béni de mon existence que j'appelle ma lune de miel.

Ma lune avec Luna. Lune, lune, Luna. C'est marrant, ça...

Bref.

Oui, bref, c'est le cas de le dire !

Parce qu'elle n'a pas duré longtemps, la jolie lune de ma vie, juste une pincée de jours, chiche comme le peu de sel que saupoudre sur ses légumes à l'eau un vieillard au régime.

Seulement cette lune-là, elle était de la plus belle matière !

Elle avait le goût d'un de ces précieux premiers miels de printemps, quand les abeilles ont butiné dans la tiédeur revenue le pollen des mauves, des pâquerettes, des coquelicots, des chicorées qui enchantent les prairies à ce moment-là (*malva sylvestris*, *bellis perennis*, *papaver rhoas*, *cichorium intybus*), juste avant que les paysans s'en viennent avec leurs faucheuses

attelées et transforment tout l'arc-en-ciel en foutu fourrage pour leurs bêtes.

Le jour en question, on avait fait l'amour devant la rivière, à un endroit proche de chez moi où l'eau est lisse et calme, d'un vert de bouteille, et bordée d'un pré aux herbes grasses et douces sous les pieds nus. En face, sur l'autre rive, s'élèvent les "Rochers du Haut-Bas", une rangée de courtes falaises grises, trapues, compactes, rayées de fines crevasses et hachurées de lichens (*Rhizocarpon geographicum*).

Un escadron d'une douzaine de colverts qui remontait le cours de l'eau avait soudain bifurqué en apercevant nos silhouettes humaines enlacées, quatre mains caressant tout ce qu'il y avait à peloter et quatre pieds dans l'eau. Ils avaient tourné serré en cancanant d'indignation devant cette intrusion, et avaient disparu à grands coups d'ailes quelque part dans l'immensité du bleu tendu au-dessus de nos têtes.

Luna avait éclaté de rire.

Moi, je me suis demandé à ce moment-là comment il se pouvait que j'aie droit à tant de joie, moi qui n'ai inscrit sur la facture de ma vie que des moments effroyables.

Moi, l'homme de guerre rescapé de toutes les saloperies qu'un homme peut infliger à d'autres hommes.

Moi ce jour-là couché au milieu d'un des plus jolis décors du monde, si tendre, candide et inoffensif qu'il aurait pu illustrer un calendrier des postes.

Moi, avec la chair douce de cette fille aimante le long de mon flanc et dans mes oreilles le chant joyeux de son rire d'enfant.

Je me suis écrié :

- Je n'arrive pas à y croire ! C'est comme un rêve ! Comment ça a pu se faire que tu sois venue jusqu'à moi ?

- Bof, j'sais pas. C'est comme ça pis c'est tout, non ?

Elle remué un peu, ce qui a fait danser sa peau contre la mienne, et elle m'a collé un baiser au creux du cou, car c'était le genre de choses qu'elle faisait sans arrêt, pendant ce peu de jours-là.

- Moi je sais, ai-je lancé, joyeux et faraud : tu es tombée des étoiles dans ta Luna's spoutnik et tu as atterri juste devant chez moi, dans les églantiers de la Souille !

Elle a ri, a recommencé tout son numéro de peau et de lèvres avec en prime un léger coup de dents à mon lobe d'oreille, puis elle s'est redressée et elle a saisi son paquet de tabac et son Riz La Croix.

- Attends... Hmmm...

Elle a tassé le tabac de la feuille en le tapotant des deux index, celui de droite étant marqué du jaune de la nicotine, tout en poursuivant, soudain sérieuse :

- J'étais sur la route... J'avais passé Besançon... Y avait Gandalf qui râlait derrière très fort, avec comme des quintes de toux à chaque souffle... Même que je ne savais plus quoi faire... En plus c'était le soir, il allait faire nuit et le phare gauche de la voiture, il marche quand y veut, un coup oui, un coup non...

Elle a froncé les sourcils pendant qu'elle passait sa langue sur le bord collant du papier à cigarettes et je m'en suis voulu d'avoir rapporté sur le tapis ces mauvais souvenirs alors qu'on était si bien. Puis j'ai réalisé que cela faisait partie des règles de l'amour : il y a des moments plus graves que d'autres.

Ça ne peut pas être la farandole à chaque instant, non plus.

Elle a poursuivi en allumant sa cigarette :

- Et pis d'un coup il s'est arrêté de grogner et de tousser. J'ai pigé, hein, alors... J'ai tout de suite compris que c'était fini... Juste à ce moment-là, j'ai vu la petite route qui partait sur le côté, alors j'ai tourné sans réfléchir et je me suis arrêté sur un genre de parking tout dégueulasse.

- Je connais.

C'est une vieille aire de stationnement au bord d'un bosquet où les gens viennent sans arrêt déposer des ordures bien qu'un panneau planté de guingois l'interdise. En plus, c'est un endroit bien connu dans la région parce que les homosexuels s'y rencontrent avant d'aller, si accord, jouer la bagatelle dans les épais buissons qui se trouvent derrière.

Luna a continué de parler en ponctuant ses phrases de bouffées de cigarette, expliquant comment elle avait vérifié que son chien était bel et bien mort, comment elle avait pleuré longtemps, longtemps, longtemps, puis comment, au moment de repartir, sans savoir pourquoi, elle avait continué sur la petite route au lieu de regagner la Nationale.

Arrivée à Saint-Mesmin, elle avait garée son Express sur la place goudronnée qu'il y a derrière l'église. C'est Garance Losserain, notre maire, qui l'a faite construire pour servir de parking au moment du vide-grenier de printemps devenu au fil des ans la fête la plus fréquentée du village.

Étourdie de chagrin, Luna avait marché sans but, d'abord le long de la rivière, sur le joli chemin qu'il y a là, planté de tilleuls argentés séculaires (*tilia tomentosa*), puis elle était revenue sur ses pas, en direction du vieux pont et de l'auberge de Chez Grandmain qui se trouve juste en face.

C'est là, à hauteur d'une des maisons de la rue de l'Église, qu'elle s'était faite aborder par un gars à l'air ivre qui prenait l'air à sa porte.

- Une sorte de gros type tout dégoûtant.

- Je crois que je vois qui c'est...

- Il m'a demandé : "pourquoi vous pleurez, mademoiselle ?" J'y ai dit que j'avais un copain qu'était mort. Lui il a répondu que c'était bien malheureux. Il est descendu de son porche pour s'approcher et j'ai remarqué comment il était grave beurré parce qu'il a manqué la deuxième marche et il a failli s'étaler.

- C'est ça, c'est ça...

- Quand il a été tout près, il m'a regardée de haut en bas, putain, partout, comme s'il matait une photo porno, mais trop, quoi ! Il ne se léchait pas les lèvres, mais genre presque...

- C'est ça...

- Il m'a dit, genre : "faut pas pleurer, mademoiselle, quand on est jolie comme vous". Il m'énervait à me mater comme ça alors je lui ai dit : "je t'ai rien demandé, connard !". Ça l'a fait rire. Il a continué de me regarder comme ça, à m'imaginer à poils. Et puis il m'a dit : "Z'êtes si belle, vous devriez passer à la télévision !"

- C'est bien à lui que je pense. On dit : le Bugne.

Alors elle avait brandi son majeur dressé, rebroussé chemin, regagné sa voiture et avait démarré en pensant que si tous les habitants étaient aussi tarés que celui qu'elle venait de croiser, ce n'était vraiment pas la peine de rester dans le coin.

De plus en plus indécise à propos de ce qu'elle devait faire avec le cadavre de son chien à l'arrière et de plus en plus inquiète aussi, devant la nuit qui s'amenait à grandes foulées, pensant à son phare capricieux, elle s'était engagée dans la première route qui s'ouvrait devant elle. C'était celle dite de Champ-Reugney, qui passe au-dessus de chez moi et traverse un lotissement de villas neuves autour d'un groupe de cinq ou six vieilles baraques avant de s'enfoncer dans les bois.

- J'ai vu une bonne femme à la clôture de son jardin, avec un gros chat dans les bras et puis d'autres chats autour...

- Elle aussi, je sais qui c'est. Mémé, elle s'appelle.

- Oui ben elle s'appelle Connasse, surtout.

- Faut pas parler comme ça...

- Connasse. Connasse double ! Connasse au carré !... Moi, je vois tous ces chats, d'accord ? Je me dis, cette bonne femme là elle aime les animaux, d'accord ? Je me dis qu'elle va sûrement avoir pitié et pouvoir m'aider avec Gandalf. Macache wallou, oui ! C'est à peine si elle m'a répondu...

Luna a battu des pieds, soulevant des gerbes d'eau fraîche.

C'était joli comme une gravure des temps de Versailles, avec une bergère attifée comme Marie-Antoinette au bord d'un ruisseau, jupons retroussés sur des petons blancs.

- "Il faut aller à la S.P.A" qu'elle m'a dit. À la S.P.A je ne sais pas où, ou bien à la gendarmerie, tout ça en ne me regardant même pas, les yeux qui passaient au-dessus de moi, comme si je n'étais pas là... Connasse !

- Faut comprendre. Les gens d'ici, c'est des gens de village. Ils n'ont pas l'habitude des gens qu'ils ne connaissent pas.

- Parce qu'habiter un village, c'est forcément être con ?

- Non, mais...

- Et méchant ? Et pas serviable ? Et égoïste ?

Là, j'ai cessé de répondre, vu que la voix rauque de nature de Luna commençait à se charger de grognements en fins de syllabe, prémices d'énervement.

Un pan de soleil avait décidé de s'adosser aux rochers du Haut-Bas, repeignant la grisaille de la pierre en toison d'ambre.

Une gentille brise s'était mise à faire chuchoter les jeunes feuillages.

Les canards repassaient au-dessus de nous en ayant choisi de nous ignorer ce coup-ci et poursuivaient leur vol vers l'amont filant en formation à moins de dix mètres au-dessus de l'onde émeraude...

Tout cela faisait que je n'avais pas envie qu'une parole maladroite, mal venue ou mal comprise vienne renverser comme d'un coup de pied tout ce panier de petits bonheurs que j'avais là.

« Lune de miel avec Luna ».

L'expression est on ne peut plus juste car, comme pour les jeunes mariés, ce temps-là fut une vraie foire au sexe.

Au cul, comme elle disait.

Au cul grave, waoh !

Au fil de cette maigre coulée de jours, nous n'arrêtâmes pas de nous empoigner.

Nous frotter de toute la surface de nos peaux luisantes de transpiration.

Nous introduire l'un l'autre, nous enfoncer doigts et langues partout où on peut les glisser.

Nous haletâmes, couinâmes, gueulâmes.

Nous gémissions, râ lions, grognions.

Nous nous abreuvâmes de concert en mots d'amour et de grossièretés, de celles qui font jubiler les sens.

On s'attrapait dans tous les lieux, là où ça nous prenait. Et Dieu que ça nous prenait souvent !

On s'est aimés dans toutes les pièces de l'appartement.

Sur tous les meubles susceptibles de recevoir nos deux corps endiablés sans s'écrouler sous notre double poids.

Dans ce que j'appelais la « salle de couture », au premier étage, parmi les bandes et les chutes d'un drôle de tissu noir dont les gens du moulin tiraient des sacs pour transporter je ne sais quelles graines. Puis contre l'énorme machine à coudre industrielle qui s'y trouvait - à un angle de laquelle, soit dit en passant, Luna se heurta une hanche si fort qu'elle en conservât un bleu pendant plusieurs jours.

Au grenier, accrochés à quatre mains à une poutre, si sale de poussière accumulée au cours de siècles qu'il fallût après quantité de savon, pour, riant à pleine gorge, nous dégraisser.

Appuyés contre les clapiers de mes lapins.

Et puis aussi dans le hangar, sur la banquette à l'odeur de moisi de la Simca Aronde.

Et encore dans les bois, contre des troncs d'arbres, une fois en équilibre périlleux sur la branche d'un chêne que je savais facile d'accès, comme le baron Côme du Rondeau avec sa Violette, une autre fois au fond d'une ornière laissée par un de ces gros bulldozers forestiers que les bûcherons emploient maintenant, sur des lits de mousses vert absinthe tendres comme des gaietés d'enfants, et j'en oublie et j'en passe, ne rédigeant pas un ouvrage érotique mais mon ultime confession à moi, Braco, qui en ai tant à confesser et plus beaucoup de temps pour ça !

Conséquence notable : la nuit venue, après une dernière étreinte quasiment sage d'épousés, drelin drelin chérie sous la couette, je m'endormais aussi facilement qu'on se coule dans un bain tiède. Même sans avaler un de ces cachets que le colonel psychiatre du quartier Joffre à Besançon me prescrit à profusion, vu mes antécédents, je n'ai pas fait un seul cauchemar pendant toute cette période bénie.

Pas un de mes spectres n'est venu gâcher mon bonheur.

Ni les décapités de Kaga-Bandoro.

Ni ceux surgis de la caverne des emmurés du Tibesti.

Ni même l'acte épouvantable auquel les Khmers Rouges m'ont contraint sous les yeux de mon guide éventré, ni aucun des autres souvenirs de mes campagnes qui viennent d'ordinaire hurler tempête en travers de mon âme au mitan des nuits.

Au soleil levant, frais et joyeux comme un angelot du paradis, mon premier soin était d'aller ouvrir la grille à mes poules et de moissonner les œufs avant d'aller les faire cuire à la coque.

Luna disait et répétait qu'il n'y en avait pas de meilleurs au monde tout en y trempant ses mouillettes, les suçant en gémissant des « Hmmm ! » et des « Putain c'est carrément pas possible trop bon ! », quand ça n'était pas :

- Pourquoi qu'y z'en vendent plus des œufs comme ça dans les magasins, c'est pourtant pas compliqué, merde !

Et il n'y avait rien de mieux pour me mettre dans le train de la joie, via la félicité et la paix de l'âme, pour la journée qui s'annonçait.

C'est ainsi qu'un de ces matins, dans l'entrée, en enfilant mes sabots de plastique (car, entre l'humidité qui monte en volutes brumeuses de la rivière plus celle qu'exhale la forêt, les rosées ruissellent à l'envi, tôt matin, sur le Moulin-Buisson) j'ai remarqué que les chaussures de Luna étaient boueuses.

Étonnamment boueuses.

Les docs de Luna, ce poème !

Noires à l'origine mais tant portées et si peu entretenues qu'elles étaient maintenant d'une sorte de gris pâle, le cuir strié de ces fines traces de sel de transpiration qui marquent les godillots portés pieds nus.

Et puis grandes avec ça ! Des godasses de clown d'une ou deux pointures de trop qu'à coup sûr elle avait piquées à un copain ou à un autre.

Même moi, le nabot, qui chausse si petit que mes frères d'armes s'en moquaient, j'aurais pu les mettre et m'y trouver à l'aise.

Elles étaient crottées, ce matin-là.

Deux épaisses couches de terre séchée incrustée de petits brins d'herbes leur faisaient à chacune un coussin marron en dessous et sur le pourtour des semelles, avec en plus des points d'impact partout où la boue avait giclé.

En y regardant de plus près, je me suis rendu compte qu'en plus de la terre et des brins d'herbe, il y avait des grains de sable.

Plein.

D'une variété jaune beige parsemée de minuscules graviers noirs que je connais bien : celle qu'on ne trouve que sur le chemin qui mène au village en longeant la Loue - celui qu'on appelle "Chemin du Bord-d'Eau".

Du sable de fond de rivière que la Loue apporte avec elle pendant les crues d'automne et de printemps, avalant en premier chef le Bord-d'Eau, le rendant impraticable, et m'obligeant à emprunter la route d'en haut pour me rendre à Saint-Mesmin, faute de posséder un canot.

Reposant les chaussures, j'ai murmuré :

- Une marchande de foie qui vendait du foie...

Il était normal qu'il y ait de la boue sur le chemin du Bord-d'Eau, car la veille, le ciel s'était couvert en fin d'après-midi et une ondée avait accompagné le crépuscule. On ne l'avait pas remarquée sur le coup, occupés que nous étions dans la baignoire à accomplir des actes hautement délectables.

On ne s'était rendu compte que tout était mouillé dehors que plus tard, alors qu'on sirotait un café arrosé de gnôle de prunelle devant la maison et

qu'on observait, avant d'aller nous coucher, le vol rompu des chauves-souris (*Pipistrellus pipistrellus*) qui nichent le jour dans mon écurie et qui striaient à cette heure-là de leurs voltes le halo de la lanterne du porche.

Le glas a sonné à l'intérieur de mon être.

Je suis allé ouvrir aux poules. Les mains tremblantes, j'ai récolté les œufs et donné à manger aux lapins des pissenlits et des épluchures tout en récitant, dents serrées :

- C'est bien la première fois.. ; et la dernière fois... que je vends du foie... dans la ville de Foix...

La nuit suivante, je me suis retrouvé dans la clairière au-dessus d'Anlong Veng, avec ce diable nabot de Vouch qui ricanait, m'ordonnait de manger (*niam bai !*) et répétait que c'était délicieux (*chniagn ! chniagn !*) avec une garniture de haricots de soja.

Vouch qui riait tandis que Sa-Poeng gémissait attaché à son arbre le ventre ouvert.

Je me suis réveillé alors que Luna me secouait par les deux épaules en me suppliant :

- Arrête, arrête, s'il te plaît arrête, qu'est-ce que t'as, putain, arrête !...

Mes hurlements rebondissaient en échos dans toute la bâtisse. Même réveillé, conscient, les yeux ouverts, je ne parvenais pas à les empêcher de jaillir de ma poitrine.

- Arrête, putain, tu m'fais peur !

Je suis quand même parvenu à lui obéir. Mes hurlements se sont tus. J'ai réussi à parler malgré mon essoufflement :

- T'inq... T'inquiète pas, ahan... c'est j... juste un mauvais rêve, ça m'arrive des fois...

Je suis allé dans la salle de bains avaler des cachets.

- C'est pas grave ! C'est... c'est à cause des souvenirs... Faut pas t'en faire pour ça... Faut pas que... ça va aller, tu verras...

Quand on s'est recouchés elle m'a pris la tête pour la poser sur ses seins doux et tièdes, avec son cœur qui battait fort derrière et qui me tapait dans la cervelle à me donner envie de me remettre à crier jusqu'à ce que les médicaments fassent leur effet et m'engloutissent dans leur gouffre noir et sans fond.

Le matin d'après, je me suis remis au jardinage pour me distraire des nuées noires qui m'emplissaient l'esprit. Et aussi parce que j'avais pris du retard

à tant faire l'amour, manger, boire, rire et dormir avec Luna. Il me restait encore une bonne surface de terrain à retourner si je voulais être dans les temps pour les semis.

C'est alors qu'est arrivée la petite camionnette jaune des postes.

Les facteurs ne poussaient pas souvent leur tournée jusqu'au Moulin-Buisson - un sacré détour pour eux - car je ne recevais guère de courrier : les factures d'électricité et d'eau, les relevés de compte de la banque, plus des publicités pour les promotions d'un magasin d'optique bisontin, où j'avais acheté un jour des lunettes de soleil et commis la bêtise de laisser mon adresse.

Je connaissais un peu le facteur d'avant, Roger je-ne-sais-plus-quoi.

- Bonjour, ça va, merci, bonne journée...

Plus les vœux de bonne année à sa première visite de janvier.

Mais il avait pris sa retraite deux ans plus tôt et, depuis, ce n'étaient plus que des jeunes gens pressés qui changeaient si fréquemment qu'on ne se parlait pas, ou peu, n'ayant plus le temps de nous habituer l'un aux autres.

Ce jour-là, c'était une petite dame d'une trentaine d'années aux cheveux roux frisés qui était pâle comme si elle se retenait de vomir en me tendant une enveloppe brune du Crédit Agricole (mon relevé de comptes : signe qu'ils avaient reçu ma pension, soit dit en passant).

- Ben ça va pas, madame ?

- M'en parlez pas, y a un mort à Saint-Mesmin.

- Nom de nom !

- C'est monsieur Gobey, rue de l'Église.

- Non ?

Christian Gobey, c'était le vrai nom du Bugne. Les gens du village l'appelaient comme ça depuis si longtemps que même lui ne savait plus d'où lui venait son surnom.

- Il était saoul et il est tombé dans ses escaliers, il paraît qu'il y a du sang partout, quelque chose d'horrible, oh mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu...

- Vingt Dieux, oui, ça alors !...

J'ai aussitôt revu dans ma tête les godillots de Luna maculés de boue.

Je lui en avais demandé la raison au petit déjeuner. Haussant les épaules avec indifférence, elle m'avait confié que souvent le soir, quand j'étais endormi, elle allait souvent se recueillir un petit moment sur la tombe de son chien Gandalf.

Seulement le terreau qu'il y a autour du foyard, là où repose le chien, c'est du bon humus noir comme du charbon, pas de la boue jaune avec dedans

du sable de lit de rivière comme il y en a le long du chemin du Bord-d'Eau...

Le chemin du Bord-d'Eau qui mène au village...

Le village où se trouve la maison du Bugne, « ce pauvre monsieur Gobey »...

- L'alcool, c'est quand même un vrai drame, poursuivait la dame des postes, c'est quand même dramatique des histoires pareilles.

- Allez donc, j'ai répondu.

Qu'est-ce que j'aurais pu dire d'autre ?

Allez donc...

C'est ce jour-là qu'avisant le smartphone de Luna abandonné sur la table de la cuisine, celui dont elle se servait parfois pour appeler sa mère ou bien son copain le garagiste, ou bien des copines qu'elle connaissait d'avant, je l'ai fourré dans ma poche. Un peu plus tard, je suis allé derrière le poulailler et je l'ai jeté dans le bassin de retenue de l'ancienne minoterie.

- Il était une fois dans la ville de Foix une marchande de foie qui vendait du foie...

Le rectangle blanc a coulé dans l'eau glauque en tournoyant, encore visible quelques secondes, ressemblant à un ventre de poisson mort.

- Et se disait ma foi, c'est bien la première fois et la dernière fois...

Et puis il a disparu, englouti dans la masse de vase gluante qui tapisse le fond du bassin, si épaisse qu'il y avait peu de chances qu'elle le laissât réapparaître un jour.

- Que je vends du foie dans la ville de Foix !

Les jours suivant, Luna l'a cherché. Puis, ne le trouvant pas, et pour cause, elle a dit qu'après tout elle s'en foutait pas mal et on n'en a plus jamais parlé, même pendant notre Discussion Sérieuse sur la Vérité Des Choses.

Au début du mois de juillet : récidive.

Nouveau crime.

Victime : Mélisse Gonthier, veuve et dame à chats qu'on appelait couramment « la Mémé ».

On disait également la Radine, la Pingre, l'Avare, mais pour ça on attendait qu'elle ne fût pas à proximité, sous peine pour le médisant de se prendre un bon coup de bâton de frêne sur le coin de la figure - car on aurait aussi, à raison, pu la surnommer "la Malcommode".

Dure à cuire ou pas, c'est quand même elle qui a fourni à Luna son deuxième cadavre.

Oh Luna ma petite folle, ma meurtrière aimée, ma sanglante amante !

Conséquence : Saint-Mesmin a vu débarquer, hélas, mademoiselle le commandant Berthelet.

La dépouille du Bugne dans sa mare de sang et de cervelle n'avait eu droit qu'à une escouade de la gendarmerie de Crangey dirigée par un brigadier (Le Coët, un Breton qui soûle tout le monde au repas annuel des chasseurs du canton avec ses histoires de la Nouvelle Calédonie où il est resté trois ans en poste et, apparemment, dans sa tête, n'en est toujours pas revenu).

Le Coët et ses subalternes s'étaient contentés de mener une enquête de routine, persuadés que le Bugne, soiffard réputé, avait perdu l'équilibre tout seul dans son escalier au détour d'une cuite encore plus sévère que d'habitude.

Ils avaient emballé le corps et placé les pièces à conviction dans les sachets en plastique prévus à cet effet, dont la pantoufle parfumée au jus de pied abandonnée sur le palier.

Mais là, comme l'état de putréfaction du cadavre de la Mémé, ajouté aux parties dévorées par ses chats, pauvres bêtes affamées, indiquait que sa mort remontait à plus d'une quinzaine de jours, on se trouvait devant deux

crimes commis dans un même village et dans un laps de temps relativement rapproché.

Des faits graves qui nécessitaient l'envoi sur place d'un officier supérieur. Et, manque de chance, ça a été Pascaline Berthelet, cette maigre truie à la hure fouineuse.

Le plus triste dans cette affaire, c'est que la découverte du corps est de nouveau revenue à Andrée Collez, qui avait déjà trouvé le Bugne !

Il faut dire que l'Andrée rendait visite à Mélisse Gonthier ou vice versa quasiment chaque jour en amies qui se connaissaient depuis l'enfance, leurs parents à toutes les deux ayant travaillé à la minoterie. D'autant plus proches qu'elles étaient dans la même classe en leur temps, à l'école qui se trouve être désormais ma propriété.

Un jour qu'elles se promenaient toutes deux vers le Moulin-Buisson, je les avais invitées à y entrer et j'en avais eu pour une bonne heure d'exclamations ravies, de cris de pies, de « Oh ben ! », de « C'est vindieu pas possible ! » et de « Tu t'appelles, dis ? » à n'en plus finir...

C'était celui-là ou celle-ci qui était assis à ce pupitre ou bien à l'autre devant. Untel qui était bête à redoubler toutes ses classes. Un autre qui était si drôle, toujours à inventer des niches. Une telle qui était une sacrée garce. Le maître monsieur Machin qui était si attentif et si généreux par rapport à la maîtresse mademoiselle Truc qui lui avait succédé et que, elle, par contre, c'était une vraie peau de vache, etc... etc...

Après la visite, je leur avais proposé un verre d'Arbois que j'avais au frais et elles m'avaient vidé la bouteille, les deux vieilles !

Bref...

(Je sens que mes pensées recommencent à s'égarer. La main ferme sur la barre du récit, Braco !)

Bref...

Après avoir frappé plusieurs jours de suite à la porte de la Mémé sans obtenir de réponse, Andrée s'est décidée à entrer et a trouvé la dame la tête fendue allongée sur le ventre, devant la porte du cellier où elle rangeait ses conserves, son vin et le bois pour le fourneau.

Je disais : le plus triste.

Il faut imaginer Andrée Collez découvrant sa vieille copine à terre.

Un fer de hache planté dans sa tête, bien au milieu.

Se représenter le manche de noyer poli par l'usage dressé comme un pilier de clôture, avec son ombre qui filait de biais, semblable à une aiguille de cadran solaire, poussée par la lumière du cellier restée allumée...

Les plaies du bas des cuisses ouvertes à en laisser voir les tendons, là où les chats avaient dévoré la chair, ayant choisi d'instinct la partie du corps à la fois la plus facile d'accès et la plus tendre...

La flaque de diarrhée post mortem que le pauvre cadavre avait laissée filer, souillant le carrelage si bien récuré d'ordinaire...

Cette pauvre vieille Andrée qui n'avait pas encore tout à fait digéré le spectacle du Bugne sanglant au pied de son escalier a été si choquée qu'elle en a fait un infarctus le soir même.

La femme de son petit-neveu, Jennifer Collez, était présente. Une gentille blondinette qui tient la caisse de la boulangerie de son tonton, Benoît Collez, contentant tout le monde par ses jolis sourires, ses « Bonjour, comment ça va aujourd'hui ? », des « Merci bien ! » et autres « Bonne journée ! » qui transforment la corvée d'acheter le pain en un vrai plaisir...

Mais je me paume.

Encore.

!

(La taupe perdue en ses tunnels obscurs. L'hameçon entortillé à la branche. Le mot utile qui en entraîne un autre, inutile et déplacé, celui-là. La vérité d'avant, l'erreur d'après, tout ce désordre... Contrôle, nom de nom !)

Je reprends...

La petite Jennifer a fait ce qu'il fallait : elle a appelé le SAMU dans la minute. Malheureusement, il s'est trouvé que l'ambulancier était de Belfort, en poste à Besançon depuis seulement trois mois. Il a tâtonné pour trouver la route jusqu'à Saint-Mesmin au point d'en arriver sur place trop tard, alors qu'Andrée Collez était décédée.

Il faut dire que, du fait du manque de crédits pour renouveler le parc automobile, l'ambulance était un vieux clou dépourvu d'un GPS comme il y en a dans tous les véhicules de nos jours. Voilà comment une brave dame qui n'a jamais répandu que la bonté autour d'elle se retrouve, faute de budget conséquent, à rendre l'âme avant l'heure !

Le massacre de Mélisse Gonthier, je le vois bien, mieux que je ne voudrais, même.

Mes imaginations, comme je l'ai déjà dit.

Sans compter ce que m'a raconté Luna quand on a eu notre Grande Conversation Sérieuse à propos de la vérité des choses.

Je le vois d'autant mieux que je connaissais la maison.

C'était moi qui avais livré à la Mémé son bois à la fin de l'été, huit stères de bon charme et de bon chêne que j'avais coupés sur ma parcelle d'affouage dans la forêt de Champ-Reugney, au bord de la combe dite des Demoiselles, et que j'avais laissés sécher sous tôle pendant trois ans.

Ce n'est pas que la Mémé fût impotente, elle qui cultivait toujours son potager, à quatre-vingts ans passés, et qui s'aventurait loin dans les bois, haut dans les crêtes à la saison des morilles, visitant des taches qu'elle était la seule à connaître. Seulement, elle souffrait d'un problème de dos, une spondylarthrite ankylosante qui lui interdisait la plupart du temps de porter des lourdes charges, a fortiori des bûches qui sont, quel que soit la manière dont on s'y prend, pénibles à déplacer.

Je lui avais rangé son bois en belles piles bien droites dans son cellier, et elle avait été si contente de mon travail qu'elle m'avait payé sur le champ, sans récrimination ni délai, elle qui éprouvait tant de mal à ouvrir son porte-monnaie.

Quand les anciens étaient alignés au comptoir de chez Grandmain ou à La Grenouille Gourmande et que l'un d'eux rechignait alors que c'était son tour de payer la tournée, il y en avait toujours un autre pour lui lancer :

- Dis-voir, ce s'rait pas toi le fiancé à la Mémé, des fois ?

Bref...

Oui, je la vois, Mélisse sur son point de mourir.

Elle est dans sa cuisine. La pièce est vaste, comme on les concevait dans l'ancien temps. Elle est surtout obscure. Ne sont que des ombres la grande table couverte de toile cirée, les chaises, le fauteuil à bascule dans son coin, la huche à pain et le reste. Bien malin ou bien nyctalope qui devinerait la forme d'un humain entièrement vêtu de plastique noir, accroupi, animal sauvage aux aguets, à côté de la poubelle au coin de l'évier.

Luna.

Ma Luna, ma pauvre petite folle qui, désormais initiée au plaisir de l'assassinat, en redemande de toute son âme et s'est de nouveau grimaquée en créature de nuit pour errer sous la lune en quête d'une mort à prodiguer.

La Mémé a sa bonne tête de mamie de réclame pour des confitures, avec ses cheveux gris en courte crinière, sa petite bouche comme une cerise et surtout ses pommettes bien rouges de paysanne vaillante aux travaux en extérieur, qu'il pleuve, vente ou gèle - et s'il pleuvait des crapauds, ce serait pareil !

Elle porte une de ses robes-blouses en nylon à petites fleurs pivoine sur fond bleu œuf de rouge-gorge, avec par-dessus un tablier de grosse toile grise dont les deux grandes poches sont boursouflées par tout le fourbi qui s'y trouve logé. Aux pieds elle a ses sabots d'intérieur tout confort avec un petit rang de fausse fourrure à l'empeigne.

Elle s'emploie à un ouvrage quelconque, bien sûr. Il était bien rare qu'on voie les mains de la Mémé sans un ustensile ou un outil dedans, un balai à passer, une assiette à essuyer, une cuiller à remuer la soupe ou bien une aiguille à coudre ou à tricoter.

Il est déjà tard, vers les onze heures, mais elle n'en a cure, elle qui ne dort plus guère que trois ou quatre heures par nuit. Il faut bien qu'elle trouve à s'occuper, la brave femme, durant ces longues veilles que les insomnies de la vieillesse lui imposent.

Et pendant qu'elle vague à ceci ou à cela, Luna, immobile, tapie, ombre parmi les ombres, frôlée de temps en temps par l'un ou l'autre des chats en maraude, l'observe de ses yeux sombres au fond desquels dansent des luisances de meurtre, attendant son heure.

La maison est une de ces antiques bâtisses comtoises aux murs épais de forteresse et au large toit pentu. Elle est grande mais la plupart des pièces sont closes et peuplées de meubles comme des fantômes immobiles sous leurs housses blanches.

Depuis que son mari (il se nommait Gérard, m'a-t-on dit) est mort au bout de seulement six mois de chômage après avoir été un des licenciés économiques de la Rhodia, la grande usine de textile artificiel de Besançon, Mémé n'occupe plus que la cuisine. Et aussi une sorte d'alcôve au fond de celle-ci où elle a installé un lit de fer que flanque un petit meuble de chevet avec dessus une veilleuse bleue, effigie de la vierge Marie, rapportée d'un lointain voyage à Lourdes.

C'est là qu'elle vit. Ça suffit bien pour offrir le café aux voisines ou aux voisins qui passent.

Elle ne reçoit jamais d'autre visite, et surtout pas de ses filles, toutes les deux mariées, une à Sochaux, l'autre du côté de Lyon, toutes les deux fâchées et qui n'attendaient qu'une chose, c'est que leur mère se retrouvât

au cimetière pour mettre la maison en vente, un beau paquet de sous en perspective (la commandante Berthelet, plus tard, suivra un moment cette piste avant de l'abandonner, l'aînée comme la cadette ayant présenté des alibis irréprochables).

Donc, la Mémé s'affaire, inconsciente de la prédatrice qui attend le bon moment pour l'attaquer. Elle va et vient dans la cuisine obscure, éclairée seulement par le lumignon de la sainte mère de Dieu à côté du lit, c'est-à-dire un simple reflet bleuté, et par l'ampoule de 25 Watts du cellier dont elle laisse la porte ouverte, une lumière jaunâtre si faible qu'elle semble vaciller comme la flamme d'une bougie mourante.

Il y a bien un néon au plafond, installé par son mari, mais Mélisse ne l'allume jamais. Elle prétend qu'il est trop blanc et trop puissant, qu'il lui blesse les yeux et lui colle des migraines. Mais tout le monde sait que c'est pour économiser l'électricité. Elle, la rapiat dont les engueulades avec le boucher qui passait en camionnette chaque jeudi jusqu'en 2007 étaient devenues fameuses :

- Y en a trois cent quinze grammes, je te le mets quand même, dis voir, la Mémé ?

- Non mais !

- C'est que quinze grammes...

- C'est quinze de trop, voleur !

Voilà qu'elle se dirige vers le cellier, pour une raison ou une autre, et qu'elle y disparaît.

Luna pense - à tort! - que le moment est venu.

Elle se redresse, bousculant un chat qui se frottait à sa cuisse et qui miaule sa désapprobation.

En quatre ou cinq bonds, elle rejoint sa victime, qui est en train de tripoter des bocal de haricots verts rangés sur une étagère.

Soit que le miaulement l'ait prévenue, ou bien un semblant d'ombre à la périphérie de son regard, ou bien encore les grincements de tout cet attirail de latex, de caoutchouc et de plastique qui font de Luna une créature de cauchemar, Mélisse sent une présence et se retourne, un bocal tenu à deux mains.

Si Luna pensait avoir affaire à une vieille, une diminuée, une attardée impotente, elle se mettait le doigt dans l'œil.

Parce que c'était une bagarreuse, mémère Gonthier !

Elle m'en a raconté, des violences de campagne, le jour où elle était venue visiter l'ancienne école, puis par la suite, alors qu'elle se pointait au moulin l'air de rien, prête à supporter indéfiniment mes tirades les plus enquiquineuses, sachant que le verre de blanc chez moi était bon et surtout gratuit.

Toute gamine, elle allait déjà à la chasse avec son père, l'ouvrier minotier, et elle éventrait et éviscérât des lièvres, des sangliers et des chevreuils sans barguigner, les deux mains dans la masse fumante des boyaux, du sang jusqu'aux coudes.

Et allez donc, tirez-moi ça !

Il lui était arrivé de mettre en fuite à coups de bâton une laie furieuse un jour qu'elle était tombée dessus en allant aux morilles, et on sait combien c'est mauvais, ces bêtes-là, quand ça défend ses marcassins.

Sans compter qu'elle avait écouté des nuits durant sans frémir toutes les horreurs qui coulaient de la bouche de son Gérard quand il était revenu en 1961 de ses vingt-sept mois d'Algérie.

Ça, elle ne me l'avait pas raconté, ou si peu, par bribes avec des silences autour, mais je n'ai pas eu de mal à me le figurer, avec mes imaginations et tout ce que je sais, moi, des hommes qui font la guerre.

Son Gégé à elle qu'elle avait serré sur sa poitrine dans l'obscurité de leur chambre peuplée de martyrs aux testicules percées de fils électriques beuglant des malédictions en arabe. Et elle, la Mémé, toute jeune et belle, qui avait apaisé les tremblements de son homme en lui donnant tout ce qu'avait à donner son corps. Et qui en gémissait, en haletait, en criait ses exultations là-haut, dans le grand lit de la chambre.

Et c'était en souvenir de ces nuits-là, sans doute, qu'elle n'y couchait plus, préférant celui de l'alcôve de la cuisine, mais en changeait les draps et les taies d'oreillers tous les deux samedis !

Alors, elle ne perd pas de temps à s'étonner de voir surgir un être déguisé en chauve-souris et guère plus à s'en effrayer. Elle lève le pot de haricots qu'elle tient à deux mains et le lance sur l'assaillant qui esquive d'un réflexe. Le bocal va cogner le chambranle et roule à terre sans se briser - il lui vient de sa grand-mère et peut-être même d'avant, c'est du verre d'antan qui ne casse pas au moindre choc comme les pacotilles d'aujourd'hui.

- Toi ? demande la Mémé.

- Oui, répond l'autre de sa voix de basse.

Les deux silhouettes restent immobiles face à face pendant une poussière d'instants, les yeux pâles de l'ancienne dans ceux cernés de mascara de l'assaillant.

Je les vois, les deux.

Mes imaginations...

Il n'y a plus une vieille paysanne et une créature vagabonde, il n'y a plus une ménagère en blouse bleu œuf de rouge gorge à fleurs et une monstruosité grimaçante en carnaval...

Non, il n'y a plus que cette intense vibration de haine instinctive, immédiate, irréversible, née entre ces deux criminels en puissance qui savent, non avec leur intelligence mais avec leurs sens, non dans leur cerveau mais dans leurs tripes, que l'un des deux ne va pas survivre aux secondes qui suivront.

Mémé tend le bras et se saisit d'une bille sur le bûcher - celui-là même que j'ai empilé de mes mains.

Elle la lève et l'abat sur la tempe de Luna qui l'esquive de peu par un saut en arrière qui la déséquilibre. Elle vacille. La Mélisse décide aussitôt d'en profiter pour lui rentrer dedans de l'épaule, comme pour défoncer une porte.

Ce n'est pas la bonne option : à l'évidence, elle avait encore le rondin en main ; elle aurait pu s'en servir pour assommer son adversaire, voire lui fracasser le crâne une bonne fois pour toutes.

Mais non, elle choisit plutôt de pousser.

Luna se prend le coup d'épaule dans la poitrine et elle tombe sur le derrière. Mémé voit le passage libéré. Elle fonce, enjambe la créature, jaillit du cellier et se retrouve dans l'obscurité de sa cuisine. Son idée est sans doute de courir jusqu'à la porte du vestibule, et puis de là à la porte d'entrée, de gagner la nuit du dehors et la vie sauve.

Elle crie, tandis qu'elle saute par-dessus la forme recouverte de caoutchouc noir !

Elle braille à pleine gorge des « à l'aide ! », des « au secours ! » en veux-tu en voilà, en traversant sa cuisine. Mais les murs sont si épais qu'on pourrait tirer au fusil ou même jouer y des symphonies qu'on entendrait rien à l'extérieur.

Luna se relève en rage et se précipite derrière elle.

Au passage sa main trouve le manche de la cognée qui est posée au bord des piles de bois.

Un pas, deux pas.

Elle lève haut la hache et l'abat.

Le fer s'enfonce dans le crâne de Mélisse Gonthier qui tombe en avant.

Et ce qui s'effondre sur les carreaux du sol, ce n'est plus une ancienne petite fille qui allait à l'école de la minoterie ni une veuve qui se surprenait encore à pleurer son Gérard, ni une vieille avare que sa détestation de la dépense avait rendu célèbre au village, mais un cadavre en bonne et due forme.

C'est là qu'elle reste un moment penchée sur la morte.

Luna.

C'est là qu'elle s'immobilise, les deux pieds écartés dans leurs bottes de plastique, les deux mains gantées plaquées sur les genoux, le souffle encore court.

C'est là que son visage est tour à tour dans l'obscurité et dans la lumière, car l'ampoule du cellier, qui a été bousculée à un moment ou un autre de la bagarre, se balance au bout de son fil comme une lanterne de bateau pris par la houle, faisant osciller sur les murs l'ombre horripilante de l'assassin déguisé.

C'est là, surtout, qu'elle n'éprouve aucune envie de rire comme elle a rigolé à la dégringolade du Bugne.

- Putain, vieille conne !

C'est là, au contraire, qu'elle garde le visage sérieux et les yeux ternes

- Putain que c'est pas vrai d'être aussi conne !

Elle trépigne de rage, ce qui fait couiner son accoutrement et grincer ses semelles de caoutchouc sur le carrelage.

- Te v'la crevée, connaisse de mémère à chats !

De colère, sa voix, de tessiture déjà rauque au naturel, est devenue carrément grave, basse, masculine.

- Tu pouvais pas me laisser faire ce que j'ai à faire, non, vingt dieux de putain, que voilà le travail, maintenant !

Parce que c'est là que Luna se rend compte que la mort brutale de Mélisse Gonthier ne suffit pas à la satisfaire.

Non.

Elle n'emplit pas son être de la joie du meurtre.

Manque cette jouissance parmi toutes les jouissances qu'elle a goûtée en regardant l'autre ivrogne masturbateur dévaler ses escaliers, ce plaisir ineffable, inégalable et indescriptible qu'elle entendait bien goûter de nouveau.

- T'es morte, t'es morte, t'es morte, te v'là bien avancée, maintenant !
Elle est si tempétueuse, son ire, qu'elle piétinerait volontiers le cadavre à grands coups de bottes, si elle ne craignait d'y laisser des marques que, plus tard, un policier un peu moins bête que les autres pourrait interpréter !
Qu'elle empoignerait avec plaisir une des chaises pour fracasser la vaisselle sur la paillasse de l'évier et les assiettes aux murs, décorés de leurs adages à la con !
Qu'elle tordrait le cou à un ou plusieurs des chats en râlant de bonheur, si elle ne savait qu'il y en avait au moins huit, de ces petits fauves qui peuvent devenir redoutables, acculés dans une pièce fermée. Elle pourrait récolter une griffure au visage que, par la suite, elle aurait bien du mal à expliquer !

C'est là que c'est terrible, effroyable et innommable.
Parce que je suis sûr que c'est là qu'elle s'est rendue compte que, ce meurtre-là ne lui ayant pas procuré le plaisir qu'elle escomptait, sa prochaine victime, il faudrait qu'elle lui fasse mal.

Qu'elle la fasse souffrir longuement et salement pour jouir de ses douleurs avant de l'achever...

- III -

Qui se disait ma foi...

Tout le mois de juillet a régné un tintouin de tous les diables à Saint-Mesmin (dans ta poire, ah, ah !).

L'évènement le plus notable, tan-ta-ra-ta-tatan, sonnez buccins, pétaradez clairons : Grande-Saucisse, de son appellation officielle Mademoiselle le Commandant Pascaline Berthelet, a été dépêchée de Besançon avec quatre gendarmes subalternes pour prendre la direction de l'enquête.

Son premier exploit a été d'enguirlander (et de le faire savoir) Le Coët, le brigadier de Crangey, celui de la Nouvelle-Calédonie. Ce pauvre imbécile avait conclu trop hâtivement à la mort accidentelle du Bugne dans son escalier, sans se poser de questions sur la présence d'une statuette de berger allemand en miettes à côté du cadavre. Sans compter qu'il avait négligé de faire autopsier celui-ci, histoire de déterminer dans les règles si le trou ouvert au-dessus de sa tempe était bien le résultat de sa chute et non d'un autre choc - vérification désormais impossible, le Bugne ayant été incinéré sans autre forme de procès.

- J'ai la conviction qu'il s'agit eud' meurtres et qu'y sont liés z'ensembles, disait Mademoiselle le Commandant à qui voulait l'entendre.

Elle ajoutait avec son accent de Picardie et son air d'une qui en sait plus que tout le monde :

- L'hypothèse al'n' peut pas être exclue de l'apparition d'un tueur en série à Saint-Mesmin ou aux alentours.

(aux z'ôlintours).

« Tueur en série ».

L'expression était lâchée, comme un faisan d'élevage devant une lignée de chasseurs du dimanche.

S'en est ensuivie comme de juste une explosion médiatique à l'échelle rurale.

Ont pointé leurs nez des journalistes de l'Est Républicain ainsi qu'une équipe de FR3 dont le journal télévisé s'est fendu d'un reportage de trois minutes.

« Sur ce paisible village de Franche-Comté, désormais la peur règne... »

Dans l'Est Républicain, ce fut une demi-page comportant une description élogieuse de la Mémé, veuve exemplaire très appréciée parmi les siens dont « la mort dans des conditions atroces pose question » ». Et en prime un portrait du Bugne en ancien militaire d'élite, quasiment un héros, lui qui avait, question fait d'armes, surtout manié des clés à bougies et des extracteurs de rotules.

La Berthelet est venue chez moi, flanquée de deux gendarminets, un petit blond à moustaches, trentenaire au front déjà dégarni, et une Maghrébine encore plus jeune qui se prenait pour une amazone, jambes écartées, menton en l'air et main sur le ceinturon.

C'est là que j'ai vu Mademoiselle le Commandant pour la première fois comme la marchande de foie.

Qu'on imagine une endive osseuse affublée d'une tignasse jaune paille frisée, d'un nez trop long un peu tordu et renflé du bout, comme les vieux rois de France dans les livres d'histoire, et d'une absence totale de menton. En guise de regard deux yeux très rapprochés, petits, avec dedans toute la haine d'une femme qu'on a fait souffrir à propos de son absence de grâce et qui, du coup, a décidé d'emmerder au maximum et le plus longtemps qu'elle pourrait le plus grand nombre possible de gens.

Je sais que ça me dessert de la décrire en ces termes, elle dont la carrière a été relancée par mon incarcération. Mais comme j'ai l'intention de mettre fin à mes pauvres jours dès que j'aurai écrit la dernière ligne de la présente confession, son opinion sur ma personne, elle peut se l'administrer en suppositoire. Et ma juge d'instruction, pareil.

Si tenté soit qu'elles possèdent l'orifice idoine, parce que, constipées à ce point, l'une et l'autre, on se demande à quoi il leur servirait !

Mais gardons le fil. Chaque chose en son temps. Un chapitre après l'autre.

Lors de cette première visite, je n'eus droit à rien de plus qu'une vérification d'identité et des questions de pure forme.

- Où que vous étiez la nuit du meurtre... hmm... Et pis aussi l'soir eud'la mort à monsieur Gobey ?... Hum-hmm...

La Berthelet, c'était Luna qui l'intéressait.

Luna.

En tant qu'étrangère, dernière arrivante au village, qui plus est à une date qui correspondait à la mort du Bugne. Une nouvelle venue à propos de laquelle, à n'en pas douter, ses oreilles gendarmières avaient fait le plein de racontars.

- Foutrement jeune, moi j'vous l'dis...

- Puis dites, elle a un genre, hein ? Un genre, euh... Un genre, quoi !

Sans oublier ses tatouages.

Et que c'était du maquillage tant et tant, pire qu'à carnaval !

Et que c'étaient ses jupes, oh là là, qu'on lui voyait le haut des cuisses...

Et que c'étaient des clous et des anneaux ici et là, partout, c'est normal, ça, dites voir ?

- Un genre, quoi ! Qu'esse v'v'lez qu'j'vous dise !

À cette occasion, alors que Luna répondait aux questions de la gendarme Berthelet avec le mélange d'indifférence, d'hostilité et d'arrogance de la jeunesse rebelle à l'autorité, j'ai appris trois vérités.

Un : le mécano de Saint-Girons existait bel et bien ; il avait effectivement offert la camionnette Express à Luna, la preuve en était qu'elle possédait la carte grise et la déclaration de cession dudit véhicule.

Deux : Elle était née dans la Mayenne, à une date dont je n'ose même plus me souvenir, tant elle m'a fait me sentir vieux, avant de suivre sa mère qui avait divorcé d'un alcoolique qui la frappait pour s'installer dans l'Ariège avec un autre qui la cognait tout autant.

Trois : Elle s'appelait en réalité Ludivine Chavet ; ça ne m'a pas surpris ni déçu : je me doutais que des prénoms comme Luna, on n'en baptise les petites filles que dans les beaux quartiers des capitales ou dans les milieux bohèmes, et sûrement pas dans une cité HLM de Château-Gontier (Mayenne) non plus qu'au Bousquet, arrondissement de Saint-Girons (Ariège).

Ni même à Foix la marchande de foie...

Je ne sais pas si c'est la fatigue, la tension de l'enfermement ou la perspective toujours présente au fond de mon esprit de la fin prochaine de tout ce qui exista de moi...

Je sens que les pensées recommencent à s'emmêler, suivant cette allée ou celle-là, en changeant de nouveau, Thésée dans le dédale du Minotaure, la taupe égarée en ses labyrinthes obscurs...

Perdu comme un vieux curé usé perd sa foi.
Qui se dit ma foi...

Mais bon, bref, c'est comme ça et c'est tant pis.
Il faudra que ça aille, vaille que vaille, chaud devant, vent debout et hisse
et haut jusqu'au bout, parce que c'est une chose que je dois accomplir
avant de crever, un dernier effort à vivre, une dernière fois.

Dans la ville de...

Les choses ont vite fait ce qu'en général elles font : se tasser. L'existence a bientôt repris sa routine tout ce qu'il y a de plus villageoise.

La vie est comme la rivière : elle coule sans s'arrêter. Le cliché est usé qui marie l'eau vive et le temps qui passe. Il ne manque pas de poètes dans l'histoire pour avoir fait la comparaison, depuis Ronsard, Marot jusqu'à Verlaine, Apollinaire sur son pont de Seine et même le jeune Rimbaud avec ses fleuves impassibles et son bateau frêle comme un papillon de mai...

La Loue passe et le temps coule.

Et vice et versa.

D'accord : je m'égare encore.

Des soupçons ont porté un moment sur un jeune homme appartenant à un clan de nomades de la Haute-Saône, rempailleur de chaises qui avait eu l'idée malencontreuse de garer sa roulotte sur l'aire des voyageurs de Crangey en avril et en juin, soit aux alentours des deux crimes. Par bonheur pour lui, plusieurs témoignages concordants l'ont innocenté.

Quand est arrivé la fin juillet, la Berthelet n'avait rien trouvé de probant sur l'identité de qui avait bien pu trouer le crâne du Bugne à coup de céramique et diviser en deux parties égales la tête de Mélisse Gonthier. En conséquence, elle s'est trouvée relevée de l'affaire.

Les gens du village, qui n'avaient parlé que de ça pendant trois semaines ont commencé à moins évoquer le sujet, puis à moins y penser, et enfin à n'y pratiquement plus songer.

Seuls les habitués des comptoirs évoquaient encore l'affaire en buvant le coup de blanc chez Grandmain ou à La Grenouille Gourmande. C'était le plus souvent pour brailler que le manouche était sûrement le coupable,

même si ses frères et ses cousins avaient affirmé qu'il était ailleurs au moment des faits. On sait bien comment sont ces gens-là, pas vrai ? Toujours à l'affût d'un mauvais coup et à se tenir les coudes entre eux, non mais !

Dans ces propos de plus en plus rares, la Mélisse a cessé d'être une brave dame bien polie et gentille avec tout le monde pour redevenir l'avaricieuse qui n'en avait que pour ses chats et n'aurait donné pas même un quignon de pain rassis à un affamé.

Le Bugne connut le même sort : un temps le fleuron de l'armée française d'occupation en Allemagne, il s'est retrouvé pour l'éternité l'ivrogne qu'il était, doublé d'un dégoûtant qui se touchait le zizi devant la télé et s'en vantait.

Au final, même si ça ne se disait pas franchement, l'opinion générale était que le village aurait pu connaître des pertes plus tragiques que celle de ces deux-là. Et que le vrai drame, c'était le sort cette pauvre Andrée Collez, décédée du cœur, si c'est pas malheureux, hein ? Elle qui était si gentille et surtout serviable, catholique comme tout et que, tiens, tu sais quoi, on va boire la prochaine à sa mémoire...

Le malheur, pour Luna et moi, c'est que cette maudite Berthelet a continué à venir à Saint-Mesmin hors de ses heures de service et pendant les week-ends, alléguant qu'elle s'était liée d'amitié avec Garance Losserain, notre maire, au point qu'elle ne pouvait plus se passer d'elle. En réalité, elle n'avait pas digéré de s'être cassé les dents sur cette double affaire et s'était jurée de la résoudre coûte que coûte. Tant il est vrai que, quand une emmerdeuse de ce calibre a décidé de fourrer son trop long nez dans un problème et d'y farfouiller envers et contre tout, bien habile qui saurait l'en dissuader.

Août a coulé comme une lave : lent, languissant et brûlant de ces chaleurs innommables qu'on connaît depuis quelques années, réchauffement climatique oblige.

Ce furent de longues et molles journées sous un ciel d'acier bleu que striaient en trissant à la mort des bandes d'hirondelles affolées, bêtes fauves exultantes de leur carnage d'insectes. Le soleil en colère frappait la vallée de ses poings ardents, transformant les prairies d'herbe tendre en tapis de chaume jaune brun et roussissant sur les pentes forestières les feuillages des arbres les plus fragiles. L'air était devenu à la fois vibrant et sirupeux, presque solide et pénible à inhaler.

Certains jours, je me serais cru transporté en Centrafrique en 96 et 97, au cœur de cette beige plaine torride, là où mes commandos tchadiens avaient décoré un arbre solitaire en pendant à ses branches blanches comme de l'os par leurs longs cheveux crépus une douzaine de têtes de mutins de l'armée régulière.

Luna et moi passions des heures à barboter nus dans la rivière. Même s'il n'y avait plus guère d'eau, rien de plus que des ruisselets paresseux, roulant entre les grosses pierres brunes, tièdes au toucher, ébahies de se trouver à l'air libre, nous y goûtions néanmoins une impression de fraîcheur.

Le reste du temps, on allait s'asseoir sous le foyard.

Par la grâce de son feuillage épais qui retombe en corolle, formant un gigantesque parapluie végétal qui tombe du faite jusqu'à frôler le sol, nous nous y trouvions comme dans une chapelle.

Nous nous y sentions séparés du reste du monde par la grâce de ce rideau continu, opaque, du même vert que celui du lierre, en un endroit comme secret, si propice à la halte et à la tranquillité qu'on ne sait qui, en des

temps reculés, a placé là un banc rudimentaire fait d'un linteau de porte scellé sur deux pierres carrées.

On s'y asseyait avec entre nous une bouteille de Poulsard que je tenais au frais depuis la veille, toute embuée depuis sa sortie du réfrigérateur. Nous sirotions en bavardant, ou bien même en ne disant rien. Nous respirions le parfum des feuilles qui restait enfermé dans cette coupole, violent et doux comme une odeur de chèvrefeuille. Nous rêvassions en observant au-dessus de nous les énormes branches tordues qui tenaient tout l'ensemble, étranges poutres zigzagantes qu'aurait posées un charpentier devenu fou - raison pour laquelle certaines botaniques appellent l'espèce "hêtre tortillard" (*tortuosa*).

À notre arrivée, invariablement, Luna adressait un signe au rectangle de terre remuée qui se devinait encore au pied du tronc.

- Salut Gandalf !

Et après, presque aussi invariablement, une fois avalée la première rasade de vin frais, elle soupirait :

- Quand je pense qu'il est mort, lui qui était un super chien, et qu'il y a tellement d'autres animaux cons comme pas possible qui continuent à vivre...

Je dis : on bavardait... En vérité, c'était surtout elle qui parlait.

Luna.

Il faut dire que, d'une manière générale, dans son égoïsme de fille indépendante, tarabustée qu'elle était par son propre sort, les informations sur les autres ne l'intéressaient guère. Une seule fois, elle a abordé une question qui me concernait.

- Au bistrot, ils ont dit que tu étais un militaire.

- Autrefois.

- Ah bon ? Et t'étais quoi, comme militaire ?

- Un officier.

- Et alors, t'as fait la guerre ?

- Oui.

- Où ça ?

Ennuyé, j'ai laissé passer un moment de silence. Elle a insisté :

- Allez, quoi...

- C'est que je ne peux pas trop en parler. Ce n'étaient pas des guerres officielles, tu comprends ?

- Euh... Non.

- C'étaient... Disons que c'étaient des missions spéciales.

- Tu veux dire des missions secrètes, comme dans les films ?

J'ai soupiré :

- Non, pas comme dans les films...

- Ah bon, a-t-elle fait.

Et puis elle est passée à autre chose.

Au long de ces paresseuses après-midis, elle m'a raconté de sa voix monocorde, un peu traînante, les yeux flottant dans les souvenirs, à peu près tout, je crois, de ses vagabondages.

Elle avait obtenu son permis de conduire une pincée de semaines après son dix-huitième anniversaire, du premier coup, ce dont elle se montrait fière, comme une des rares réussites de sa jeune vie.

Depuis, elle avait accompli pratiquement le tour de la France avec son Express et un autre camion, un vieux Peugeot J7, qu'elle avait eu auparavant. Elle avait musardé d'ici et de là, à la va-comme-je-te-pousse, au gré des copains de rencontre, d'une région à une autre, assistant à une flopée de festivals de musique, activité qu'elle affectionnait particulièrement, ne retournant que de temps en temps et brièvement en Ariège chez sa mère.

- Elle, encore, ça va. Mais son mec, c'est un vrai connard.

Il lui arrivait de séjourner quelques semaines, voire un mois ou deux dans un coin, quand elle y avait trouvé un petit boulot. Et l'histoire se terminait toujours de la même façon, au moment où elle s'engueulait avec les gens et repartait.

Dans ses histoires, il y avait beaucoup d'anecdotes de sexe, des actes en général accomplis dès les premiers temps de la rencontre, avec des gens de hasard, garçons et filles parce qu'elle aimait autant la joie que lui procuraient les unes que la jouissance qu'elle prenait avec les autres.

Moi, j'éprouvais un déplaisir aussi aigu que des dents de fouine dans le cœur à vif d'une proie de l'entendre décrire le visage, la musculature ou bien la verge de tel type. Ou cette fille trop grave câline avec sa langue. L'antillaise de Dax qui avait la peau si douce. Ou encore le petit skater de Cergy qui avait l'air timide mais qui avait été le premier à la sodomiser.

- Direct par derrière, je te jure. Trop bien ! Remarque, j'aurais pas pensé que ce serait si bon, à la base...

À l'écoute des plus crues de ses confidences, une amertume au goût de bile se faufilait dans mon œsophage parce que je suis un homme et que les hommes n'aiment pas imaginer ces scènes-là quand y figurent la femme

qu'ils chérissent. Ses histoires me griffaient l'âme comme le canif d'un amoureux grave un serment sur l'écorce d'un saule mais j'écoutais sans faire de ramdam, ma conviction en la matière étant que ce n'est pas parce qu'on aime les gens qu'ils sont à soi.

Que personne n'a le droit posséder personne.

Que sur cette terre, c'est chacun sa vie, chacun sa croix, chacun son cul, et que c'est très bien ainsi.

Une seule fois, alors qu'elle me parlait d'un type qui l'avait faite beaucoup jouir dans le camping d'un festival en Bretagne, je me suis enhardi à demander :

- Et avec moi, ça va ?

Elle a haussé ses jolies épaules rondes, faisant danser ses tatouages, et m'a répondu avec une sorte d'indifférence qui m'a pincé l'âme :

- Oh, euh... Ouais... Ça peut aller, c'est bon...

Elle m'a gratifié d'une caresse indifférente sur la joue, du dos des doigts, telle que même son chien, son satané Gandalf chéri, avait dû en recevoir de plus tendres.

- Toi, t'es cool.

Et puis elle s'est remise aussitôt à déblatérer sur le gars de Bretagne, sur comment ils avaient pris des cachets pour décupler le plaisir et à quel point c'était dingue dans la tente avec la musique de heavy metal qui hurlait depuis la scène à côté, avec pour conséquence qu'elle pouvait crier sa jouissance à son aise sans alerter personne.

Mille fois, au cours de ces moments tranquilles sous le foyard, baignant dans cette complicité qui se noue forcément entre gens qui se font des confidences (sauf que moi, même égayé de Poulsard, je faisais bien attention à ne rien raconter, ne rien évoquer, ne rien avouer de mes violences secrètes mais ce n'était pas le problème : la confiance était là quand même), mille fois la question m'est montée de la gorge comme un vomis de cœur de cuite :

- Pourquoi, Luna ?

Les mots venaient se cogner à l'arrière de mes dents que je tenais serrées, mâchoires bloquées comme celles d'une sentinelle au passage d'un général, et les lèvres bien pressées l'une contre l'autre, aussi scellées qu'elles l'eussent été par une couture au fil de pêche.

- Pourquoi tu as tué ces gens ?

Parce que j'avais la certitude que si je la laissais échapper, si je finissais par la poser, cette foutue question, Luna me regarderait un instant, surprise, soudain pâle. Ses yeux s'empliraient de fureur. Elle bondirait sur ses pieds, dans ses croquenots trop grands pour elle. Et elle s'en irait sans se retourner une seule fois.

Peu de temps après, j'entendrais le moteur de l'Express démarrer, vrombir en rage deux ou trois fois et s'éloigner jusqu'à disparaître.

Et je resterais là, seul désormais jusqu'à la fin, à jamais figé, statue du drame des hommes, environné pour l'éternité de ce lourd parfum de feuillage qui se serait mis à sentir comme l'intérieur d'une tombe.

J'en crèverais, sans aucun doute, ce qui m'indifférerait en soi, mais surtout je mourrais malheureux, misérable et désespéré. Et ce serait une bien vilaine manière de terminer une vie qui n'est déjà pas si belle.

- Pourquoi, dis, Luna, d'où ça te vient, ce besoin de te déguiser en monstresse de bande dessinée américaine pour faire souffrir les gens ?

Je les taisais, mes interrogations.

Je les laissais revenir et s'accumuler, me ronger les intérieurs comme une flaque d'acide corrosive oubliée aux tréfonds d'une cuve, ressassées et tues, comme les gouttes d'eau qui frappent sans s'arrêter le crâne du supplicié chinois, le rendant peu à peu dingue, comme une mer de sang tempétueuse érode à coups de vagues furieuses, une poussière après l'autre, le rocher en forme de crâne qui a le malheur de se trouver là.

Oui, je la fermais, ma bouche, close de toutes mes forces, tandis qu'elle me racontait ses histoires de cul avec l'un ou l'autre ou l'une ou même les deux en même temps et puis la fois avec ce couple d'hôteliers de Libourne qui l'employaient comme serveuse et qu'elle se plaçait en chienne entre eux et contentait l'épouse avec sa langue pendant que le monsieur s'occupait de son sexe à elle.

- Un pied pas possible, j'te jure, Braco !

Nous avons fini par épuiser toutes les réserves de mon congélateur. Dévoré les dernières truites qui me restaient du temps où il y en avait encore dans la rivière, avant que la pollution soit telle qu'elle rende tous les poissons impropres à la consommation.

Cuit à toutes les sauces et englouti l'une après l'autre les pièces de gibier, sanglier, perdrix, chevreuil, accumulés à la chasse au fil des ans.

Le clapier n'avait pas été épargné. Étaient passés à la marmite et au four, flanqués de patates, d'oignons et de prunes sèches cinq de mes lapins. Luna s'était chargée d'en tuer trois, après que je lui ai enseigné comment les étourdir d'un coup de manche du vieux merlin, le coup de main pour les saigner par l'œil et la façon de les vider de leur urine d'une pression du pouce.

À force de picoler, décrétant chaque jour férié, festoient d'amour, banquet de douces paresse, on avait aussi dramatiquement entamé les réserves de ma cave, pourtant bien fournie.

En plus, passant tout mon temps à aimer Luna, acharné à déguster chaque instant de sa présence, j'avais négligé mon jardin. Conséquence : il avait beaucoup moins rendu que les autres années.

Bref, on se trouva obligés d'aller au ravitaillement, malgré l'espèce de réticence que j'éprouvais toujours à m'éloigner de Saint-Mesmin et de bousculer les routines de mon existence, telles que je les avais mises en place avec tant de soin.

Heureusement, pendant toute la saison estivale se tiennent à Crangey et dans nombre de patelins alentour, Mongey, Saint-Riesle, Myans, Cléran, Ferrières-sur-Loue et j'en passe, des marchés de producteurs locaux de quinze à vingt étals qui sont autant de poèmes dédiés au bien manger.

Maraîchers scrupuleusement "bios", comme ils disent, éleveurs de volailles, de porcs ou de moutons qui réduisent volontairement leur cheptel à une douzaine de bêtes, chevriers fromagers, vigneron de parcelles aux flacons emplis de nectars et boulangers à l'ancienne de pains de seigle et d'épeautre. Et même un vieux type à la couronne de cheveux blancs très longs qui vend des huiles de colza, de tournesol et de sésame, les meilleures huiles que j'aie jamais goûté de ma vie, qu'il presse et embouteille lui-même dans un vieux moulin qu'il possède du côté d'Échans-sur-Loue.

Ça se tient en général au pied d'une vieille église, sur la placette du village où se pressent alors des petites foules qui mêlent des néos-ruraux, partisans d'un mode de vie écologique, des vacanciers ayant fui les côtes et les stations balnéaires pour les campings estampillés "tourisme vert", et d'authentiques villageois du cru qui contemplent cette agitation d'un regard à la fois bougon et amusé.

Le plus souvent, un groupe de musiciens amateurs privilégiant le folk et le blues, dûment applaudi à chaque fin de chanson, achève de donner à ces réunions des airs de joyeuse kermesse que renforce encore une buvette cernée de tablées.

Une fois nos paniers remplis de victuailles, Luna aimait qu'on s'y installât pour déguster un pique-nique vespéral de salaisons, de bon pain et de blanc d'Arbois, profitant de la douceur des soirées d'été.

Il était de bon ton, sur ces bancs où l'on se côtoyait épaule contre épaule, de se saluer cordialement entre inconnus et d'entamer des conversations à bâtons rompus, voire de partager fraternellement la boustifaille.

Je n'avais aucune peine, étourdi que j'étais par une agitation dont je n'avais plus depuis longtemps coutume, à rester sur mon quant-à-soi. Répugnant à jouer mon habituel personnage de benêt en présence de Luna, je décourageais les tentatives de contacts par un air revêché, feignant de ne pas entendre les questions qui m'étaient adressées ou bien jouant l'ivrogne hébété, uniquement préoccupé du contenu de son verre.

- Bon, c'est pas l'tout, j'm'en vais m'en boire un autre, qui c'est qu'en veut ?
Luna, elle, c'était tout le contraire.

- T'es pas pareil quand y a des gens, m'avait-elle lancé un soir, alors que nous rentrions de Mongey, au volant de l'Express, la "Luna's Spoutnik" qui sentait encore le chien. T'es timide ou quoi ?

- Je ne suis pas à l'aise quand il y a du monde.
Elle avait haussé les épaules, claqué la langue.

- T'es con, quand même. C'est cool de se faire des copains...

Il ne lui fallait pas un quart d'heure pour "brancher des gens", comme elle disait. C'étaient le plus souvent des jeunes, un peu dans son genre, des gars aux cheveux longs et des filles aux manières douces, parfois flanqués d'une paire ou d'un trio d'exubérants bambins. Des jeunes, à mes yeux, qui se vêtaient de nippes amples, fumaient des cigarettes roulées du même tabac Fleur de Pays, et cultivaient avec soin une joyeuse convivialité dans leurs façons d'être avec les autres.

Il y en avait qu'on retrouvait sur quasiment tous les marchés et parmi ceux-là un certain Julien, grand gaillard large d'épaules au rire franc et plaisant, charpentier de son état, qui se promenait dans la région au gré de ses chantiers à bord d'un vieux C 35 qu'il avait aménagé en camping-car.

À trois reprises, m'en revenant du comptoir de la buvette, les mains en coupe pleines d'un bouquet de verres pleins, je trouvais vides les places de ce sacrénom de Julien-le-charpentier-cool et de Luna.

Ils sont revenus à chaque fois de leur escapade après une petite demi-heure, arborant des airs innocents.

- Oh, on est juste allés faire un tour. T'as rapporté du blanc ? Super !...

Mais avec des sourires satisfaits aux lèvres et des lumières dans les yeux...

Je me suis déjà exprimé à propos de la différence qu'il existe pour moi entre l'amour et la possession d'un être.

Je n'ai rien dit.

Et puis surtout...

Oui, surtout, par-dessus tout, à la cime de tout, car cela devait constituer l'un des éléments principaux de cette sale tragédie...

Surtout...

Surtout, au summum de tout, avec toutes les conséquences funestes que ça entraînerait bientôt, nous primes l'habitude d'aller dîner deux, voire trois fois par semaine à La Grenouille Gourmande, le café-restaurant du haut de Saint-Mesmin.

"Chez Florette", comme on disait couramment.

C'est une petite auberge d'une douzaine de tables à l'intérieur, que doublent aux beaux jours celles qui s'alignent sur une longue terrasse cernée d'une haie de tilleuls à petites feuilles (*Tilia cordata*) et de thuyas (*Thuja occidentalis*) qui l'isole de la route en contrebas.

Le décor un peu suranné de relais de chasse, avec une tête de sanglier et des bois de chevreuils accrochés au mur, a subi avec bonheur les ajouts de

Florette, comme un grand tableau noir où les menus sont proposés à la craie, des tentures ouatées de couleurs gaies tendues ici et là, comme au hasard et, accroché au centre d'une cloison, donnant une impression d'espace, un vaste miroir au cadre doré à la feuille.

Florette a par contre conservé telle quelle la large cheminée à tablier de pierre du fond de la salle où, les soirs d'hiver, crépite un grand feu accueillant.

L'endroit est renommé et on y rencontre, outre les habitués de comptoir du village, comme chez Grandmain, une clientèle nombreuse. Principalement des ouvriers des chantiers alentour, le midi, attirés par le plat du jour à prix modique, et, le soir, des gens de Besançon qui font facilement les même pas vingt kilomètres de la ville à Saint-Mesmin pour venir s'"encampagner" devant une bonne assiette.

On se régalaient des cuisses de grenouilles, la spécialité de la maison, des truites au vin jaune, que nul restaurant de Franche-Comté ne saurait omettre dans sa carte, les demi saucisses de Morteau ou les Montbéliards aux lentilles et j'en passe. Bref : tout ce que la grosse Florette tirait de ses fourneaux.

Ma Luna n'appréciait pas seulement la cuisine, hélas, hélas, hélas, mais aussi ses sourires plus qu'amicaux de Florette, bouche ouverte sur un large éventail de dents, accompagnés de regards trop longs, les yeux étincelants de plaisir derrière les lunettes de fantaisie à énormes montures de plastique rouge vif.

Et puis les "Té, comme on s'entend bien toutes les deux hein ma petite chérie", avec son accent de Provence. "Comme larrons en foire, vé !"...

Sans omettre les embrassades dignes d'une scène de théâtre de boulevard à notre arrivée et à notre départ, avec cette façon qu'avait Florette de coller tout ce qu'elle pouvait de ses rondeurs sur le corps de Luna, de lui entourer les épaules de ses bras serrés à l'exagérée, de promener à tout propos ses petites mains grasses sur l'avant-bras de la "pitchoune", sans oublier de lui ébouriffer les cheveux, doigts plongés au profond des mèches noires et rouges...

Tout un déballage de simagrées séductrices qui faisaient crever de jalousie la jeune Sabrina, la serveuse, laquelle était aussi - c'était de notoriété publique - la compagne régulière de lit de Florette.

Je ne disais toujours rien.

Parfois, quand je me montrais par trop silencieux quand nous rentrions par le chemin du Bord-d'Eau, Luna cherchait ma main.

- Kesta, tu boudes ou quoi ?
- Non.
- C'est sympa de rencontrer des gens de la ville, hein ?
- Oui.
- Pis elle est cool, Florette, hein ?
- Hmm...
- Quoi, t'es pas d'accord ?
- Si, si... Elle est cool.

Cela ajoute à l'horreur du moment tout en lui conférant une sorte d'absurdité : c'est aujourd'hui le jour de mes vingt-cinq ans.

J'en ai cruellement conscience, agenouillé sur les dures et coupantes feuilles mortes qui couvrent le sol de ce bosquet d'eucalyptus, les coudes et les poignets ligotés dans le dos par des tronçons de fil électrique.

Je me dis que c'est une sale façon de passer un anniversaire.

À dix mètres de là, il y a huit corps des hommes de ma section. Après l'embuscade, les Rouges les ont récupérés dans les rectangles de rizières à sec où ils étaient tombés. Ils les ont alignés avant de récolter leurs armes, leurs munitions, les boudriers, les musettes, les ceintures, les lacets et tout ce qui pourra leur servir.

Les quatre survivants sont derrière moi, eux aussi entravés et ils soupirent, grognent et gémissent parce que les Rouges les forcent à se tenir accroupis, les fesses sur les talons, et que cette position habituelle et commode à tout Asiatique s'avère particulièrement inconfortable pour un Occidental.

Devant moi, ligoté debout au mince tronc d'un eucalyptus avec le même genre de câbles bleus et rouges, récupérés on ne sait où, Sa-Poeng, notre éclaireur cambodgien, agonise lentement. Une plainte très basse, à peine un chuchotement, s'échappe en continu de sa bouche béante, un gouffre anguleux de douleur et de désespoir où se chevauchent ses grandes dents jaunes mal plantées.

Sa-Poeng qui travaille depuis trois mois avec nous. Sa-Poeng qui a pris à cœur cette mission. Sa-Poeng qui m'a accordé sa sympathie au point de m'inviter chez lui, dans sa petite maison de bois de Svay Rieng, sur la frontière thaïlandaise, pour me présenter sa maintenant veuve et ses désormais orphelins, dont sa fille aînée qui est aussi timide qu'elle est jolie...

Sa-Poeng, avec la longue entaille qui lui barre le flanc droit dont s'échappe du sang noir et qui, avec le peu de vie qui subsiste encore dans ses yeux, est obligé de regarder ce morceau de lui-même qui cuit accompagné d'une poignée de longs haricots de soja dans une gamelle cabossée et culottée de noir sur un feu de brindilles.

Accroupi entre moi et le feu se tient Vouch, le chef des Rouges, vêtu de son espèce d'uniforme noir flottant, les pieds dans des sandales en lanières de pneus. Il a entortillé un *krama* rouge et blanc sur son crâne aux cheveux très ras pour le protéger du soleil qui s'infiltré en traits perçants à travers les maigres feuillages.

Vouch, cet anguleux et chétif démon qui a tourné vers moi son visage maigre, rectangulaire, aux pommettes pointues et qui récite, tout en triturant le morceau de viande rose, pourpre et noire dans la gamelle :

- Il était une fo-Ah !... Dans la ville de Fo-Ah !...

Sa voix est empreinte à la fois de l'accent chuintant, hésitant sur les dentales, dont ne se départissent jamais les Cambodgiens quand ils parlent français et de l'articulation appliquée du bon élève qu'il fut au lycée Sisowath de Phnom Penh. Ses yeux très noirs, à peine bridés, s'égayent d'une joie sadique.

- Qui vendait du fo-Ah !... Dans la ville de Fo-Ah !... Et se disait ma fo-Ah !...

Derrière nous, les hommes de Vouch, dans leurs tenues noires identiques, leurs Kalachnikov à l'épaule ou en travers du ventre, ricanent doucement et gloussent de plaisir à l'idée du festin proche.

- C'est la première fo-Ah !... Et la dernière fo-Ah !... Que je vends du fo-Ah !...

Je vois sa main au bout de ce bras si maigre qu'il n'est que d'os, de peau et de tendons couper un triangle de chair, y planter la pointe du couteau, la lever et la tendre vers ma bouche.

- Dans la ville de Fo-Ah !

Moi, j'essayais de détourner la tête, révolté d'horreur et de terreur, je tirais sur les fils électriques qui meurtrissaient ma peau et je hurlais de toute la force de mes vingt-cinq ans :

- Non ! Non ! Noooooon !...

Alors c'était la voix de Luna qui criait encore plus fort que moi.

- Arrête !

Les mains de Luna qui me secouaient de droite à gauche.

- Arrête, putain !

Je me réveillais. Il faisait froid dans la chambre. La pluie battait sur les carreaux. La lumière jaune de la lampe de chevet dessinait un cercle sur le mur et nos ombres y dansaient comme des fantômes.

Je balbutiais :

- Ça va... Ça va...

- Ça va ?

- Oui.

- T'es sûr ?

- Oui.

Elle arrêta de me secouer et se rencogna dans son coin de lit, les bras croisés sur ses seins, le menton rentré, la lippe mécontente.

- Prends tes cachets, putain !

- Oui... Oui... Je le fais tout de suite...

- Y en a marre, quoi !

J'avalais une poignée de gélules tandis qu'elle continuait à râler et à me dire des choses acerbes. Je marmonnais des "pardon" et des "excuse-moi" contrits parce que je comprenais sa colère. Mes cauchemars étaient revenus me faire hurler toutes les nuits, comme avant sa venue, et je sentais sa lassitude augmenter.

L'envahir.

La submerger.

Et, comme ça m'arrivait sous le foyard, je l'imaginais enfile ses croquenots trop grands pour elle, s'en aller sans se retourner une seule fois. Le moteur de l'Express démarrerait, vrombirait de rage deux ou trois coups et s'éloignerait jusqu'à disparaître.

Je me répétais en boucle les mêmes mots, comme une rengaine idiote qu'on ne peut s'empêcher de chanter dans sa tête, que je resterais là, seul désormais jusqu'à la fin, statue du drame des hommes, et cette pensée ressassée m'emplissait d'une amertume innommable, d'un désespoir profond et obscur comme un gouffre, d'une tristesse que nul être au monde ne devrait avoir à ressentir.

Alors je me rallongeais comme un enfant sage frappé par une maladie, la tête sur l'oreiller humide et les bras sur la couverture, je repoussais dans le noir que faisaient naître en moi les pilules la pensée qu'un jour prochain elle enfile ses croquenots trop grands pour elle et qu'elle s'en irait sans se retourner une seule fois et que j'entendrais le moteur de l'Express démarrer, vrombir en rage...

Allons, voilà que je recommence encore une fois à m'entortiller de la pensée comme du fil de pêche autour de la branche du printemps, la taupe dans des ténèbres effroyables...

Encore une fois dans la ville de Foix...

Dieux, diables, comme tout s'enchevêtre !

Mes pensées surgissent à l'unisson, jumelles, triplées, quadruples mais toujours antagonistes, n'ayant d'autre hâte, étant nées, que de filer chacune dans une direction différente.

Suis-je ce soldat aux certitudes que fracassèrent les combats ?

Cet ermite rustaud qui a pris, non son courage, comme l'écrivit un gentil poète, mais son intelligence à deux mains pour la mieux étrangler ?

Ni celui-ci ni celui-là ?

Les deux ?

Ou bien encore (et cette seule évocation m'emplit de terreur) d'autres êtres inconnus de ma conscience ?

- IV -

C'est bien la dernière fois...

Le calvaire des animaux, chats, chiens, pigeons et même une brebis, s'est déroulé alors que novembre était d'une exceptionnelle froidure.

Les matins étaient blancs sur les carreaux des fenêtres. Au dehors, l'herbe figée craquait sous les pas.

La bise, comme on nomme ici le vent cruel qui déferle des vastes plaines d'Europe centrale, hululait sans discontinuer au travers des interstices des tuiles.

Méchante et vicieuse comme une sorcière cocue, elle soufflait à la gueule et à la poitrine des humains toute la sainte journée. Elle mordait les bouts des doigts malgré les gants et pinçait les orteils dans les chaussures. Cinq, six, dix fois par jour, elle poussait devant elle les tourbillons d'une pluie épaisse presque aussi gelée qu'une grêle qui crépitait sur le sol durci, armée de crécelles de lépreux des temps anciens.

Dans ces temps de rage, quand les eaux des cieux noirs fouettent le monde, la Loue se fait limoneuse, si pleine et grasse qu'elle en paraît bombée, d'une sale couleur beigeasse, opaque, ressemblant à un fleuve d'Afrique charriant des fièvres.

Sur le barrage, au pied des fenêtres de ma cuisine, le flot arrive à plat, si lisse qu'il semble immobile mais tout de même gorgé d'une irrépressible puissance. Il passe la retenue d'eau d'une seule masse, d'un bloc, le dos rond de quelque géante bête de légende. Deux mètres plus bas, il explose, se disloque en une tempête d'écume jaunâtre aussi bouillonnante que la lave d'un volcan en éruption.

Ce fracas liquide qui court d'une rive à l'autre est un piège pour les souches, les branches, parfois de jeunes arbres entiers arrachés à la berge en amont. Ayant chu au bas de la cascade furieuse, ces bois flottés se retrouvent pris dans un rouleau qui s'est formé sous la surface et y gigotent des heures, reparaissant parfois, dansant follement, se débattant, avant

d'être de nouveau englouti dans les tréfonds. Et cela dure jusqu'à ce que les mystérieuses forces qui régissent le tumulte les laissent enfin s'échapper, fuir le long du cours devenu plus calme et reprendre, cahin-caha, vacillant comme des esquifs, leur voyage vers le prochain barrage - celui de la station d'épuration, à trois kilomètres et quelques en aval.

Imaginer qu'un rien de semaines auparavant, on ne supportait même pas une chemise, perdus qu'on était dans une chaleur invraisemblable, quasiment de Maghreb !

Je devrais me ficher pas mal des désordres du climat, crevé que je serai dans quelques heures (au revoir Braco, pas merci pour ton passage et surtout ne reviens plus !), mais je ne peux m'empêcher d'éprouver de la compassion pour ceux qui continueront à vivre sur cette terre, si elle existe encore et s'il s'y trouve encore des habitants.

Ayant passé quasiment tout mon temps d'été avec Luna, je n'étais pas plus allé bûcheronner que je ne m'étais occupé du jardin mais, heureusement, j'avais beaucoup travaillé sur mes affouages les années précédentes. Ce n'étaient pas moins de cent mètres cubes de bois de charme et de chêne qui se trouvaient empilés dans l'écurie. J'ai pu redémarrer tout de suite le fourneau de la cuisine et le poêle de la bibliothèque. Et c'était tant mieux car, dans une maison comme la mienne, toute de vieilles pierres pas toujours bien jointées et d'huisseries usées qui laissent passer l'air, permettre au froid de s'installer, c'est risquer de ne plus pouvoir l'en chasser.

D'abord, il y a eu les chats de la Mélisse Gonthier.

Après l'assassinat de leur maîtresse, ils avaient été adoptés par des voisins, tous sauf deux, un jaune qui avait gardé un œil crevé vitreux d'une ancienne bagarre et une vieille chatte qui avait été noire mais à son âge si pelée qu'on voyait sa peau rose sous l'ombre d'un rare et rêche duvet. Ceux-là étaient si laids qu'il ne s'était trouvé personne pour avoir envie de les prendre chez soi. On les avait laissés à leur sort en se disant qu'ils finiraient bien par crever.

Un après-midi d'octobre, avant la vague de froid, alors que les jours avaient déjà sacrément raccourci, un gamin du coin qui s'appelle Freddy est passé au Moulin-Buisson sur son vélo tout-terrain comme ils s'en fabriquent maintenant, avec deux leviers de vitesses, des paires d'amortisseurs à chaque roue et des pneus crantés si profondément qu'on les verrait plutôt à une moto de cross qu'à un jouet d'enfant.

Le Freddy est un Losserain, mais il n'est pas de la lignée de Garance, notre maire. Il appartient à une autre branche qu'on appelle les Losserain de Combe-Matthieu, du nom du hameau où ils habitent. Un gamin gentil comme tout qui s'arrêtait à chaque fois qu'il me voyait devant chez moi, intéressé qu'il était par mon passé militaire. Lui-même se destinait à l'armée et il se montrait avide de mes souvenirs de campagnes. Je ne le chassais ni ne le décourageais mais m'arrangeais pour lui en dire peu, vu que mes mémoires de guerre, comme je l'ai déjà écrit, consistent en un torrent d'horreurs et que je pensais qu'il avait bien le temps, ce loupot, d'en connaître sur la saloperie du monde.

- Bonjour Freddy !

- Oh... Bon... Bon... Bonjour M'sieur B... B... Braconni, fit-il.

- Ben quoi que t'as à bégayer comme ça, gamin ?

- M'en p... parlez pas, m'sieur Braconni...

Il me raconta avoir vu les chats abandonnés de la Mémé, le balafre jaune et la vieille noire pelée, tous deux crucifiés contre le grillage de clôture du jardin, exposés côté route, les ventres ouverts et les boyaux à l'air.

- Bah, ai-je grogné, c'est des petits cons qu'ont voulu s'amuser. Ça serait-y pas des copains à toi, dis voir ?

- Oh non, m'sieur Braconni, je connais personne qui ferait des trucs comme ça !

Il est reparti le long du chemin de la Souille en danseuse, poussant sur ses pédales avec l'énergie qu'on a à cet âge et moi, sur le coup, je n'y ai plus pensé.

Peu après, Benoît Collez, le boulanger, s'est plaint de la disparition de son chat à lui, une bête de race, un Maine Coon à longs poils gris qu'il avait pris pour chasser des rats qui s'étaient installés dans le cellier où il remise la farine. Il n'en avait retrouvé un matin qu'une flaque de sang séché sur le lino de l'arrière-boutique. Sa nièce, la petite Jennifer, l'adorait, son Siegfried (on ne baptise pas comme on veut ce genre de chats à pedigree ; celui-là c'était Siegfried, j'ignore pourquoi).

Elle en était toute retournée, en servant le pain, cette demoiselle qui était toujours si souriante. La pauvre en avait les larmes aux yeux tandis qu'elle contait l'histoire et tous les clients y allaient de leurs "Ah ben ça alors!", des "Pauvre bête, quand même!" et des "J'vous plains du fond du cœur, ma petite...".

Il n'y a eu que Luna pour ne pas compatir, se contenter de hausser les épaules et regarder ailleurs en se mordillant la lèvre avec l'air affiché de se

moquer tant du Siegfried que de Jennifer. Il faut dire qu'entre la blondinette et elle, qui sont quasiment du même âge, le courant n'était jamais bien passé. Ça avait toujours été des grimaces et des à peine bonjour. Une de ces inimitiés de filles inexplicables...

Quelques jours plus tard, Noël Gonthier, le neveu de la Mémé assassinée, celui qu'on surnomme Gradube, a débarqué à l'apéro du soir chez Florette en beuglant qu'il avait trouvé son épagneule morte dans le chenil où il la gardait, au fond de son jardin. Là-dessus, le grand Joseph de la Combe-Marie a prétendu que c'était bien normal vu l'âge de la chienne, qui allait sur ses dix-sept ans.

- Normal mon cul, a rétorqué Gradube.

Et les voilà partis tous les deux à s'engueuler.

Il faut dire que Joseph, entrepreneur de maçonnerie de son état, a ramassé un bon paquet d'argent dans la construction des nouveaux lotissements, ces quinze dernières années. Avec l'aisance financière lui sont venues, en même temps qu'une paire de moustaches en crocs de grand seigneur, une sorte de pédanterie et la manie de ramener sa prétendue science à tout propos.

À la Grenouille Gourmande, la pièce qu'on appelle "le café", qui jouxte la salle de restaurant et par où on entre dans l'établissement, est toute petite. Ce sont quelques mètres carrés de surface avec en fond un comptoir flanqué de tabourets, le robinet à bière pression et, derrière, le percolateur à café et toute la litanie des bouteilles habituelles. Au bout du bar, une porte étroite toujours ouverte donne sur la cuisine, ce qui permettait à Florette et Sabrina de vaquer aux fourneaux tout en restant à portée de qui réclamait à boire.

La disposition des lieux fait que pouvaient se côtoyer sans vraiment s'assembler la clientèle de la ville venue "se taper une petite bouffe", et, au bar, les gens du village qui aiment bien "boire leur canon". Un et deux et tant et plus, ça dépendait des soirs, à siroter qui son petit blanc, qui son Pontarlier en s'échangeant des nouvelles, des racontars et des calomnies, sans oublier de dire à voix forte toutes les âneries qu'on dit pendant ces moments-là.

Luna et moi étions installés au bout du comptoir, à l'écart des autres, devant l'entrée de la cuisine, attentifs à garder un air indifférent.

Un jour, pendant l'été, alors qu'il avait abusé de l'apéritif anisé, Gradube s'était laissé aller à raconter quelques grivoiseries à Luna et à hasarder des mains baladeuses. Résultat : elle lui avait balancé une flopée d'insultes et

de menaces à sa manière jusqu'à ce que Gradube se le tienne pour dit, contrit jusqu'au fond de l'âme et du slip. Depuis ce jour, même s'ils se croisaient souvent au bistrot, ils ne se parlaient plus guère.

- Je sais encore reconnaître une chienne morte de vieillesse d'une à qui on a tordu le cou, râlait-il.

Joseph ne vouait pas en démordre, lançant des "N'importe quoi!", des "T'y connais rien!" et autres "Allez donc !". Le ton a fini par monter si fort que la grosse Florette est sortie de sa cuisine où elle mitonnait une odorante sauce aux morilles et a remis d'autorité une tournée pour ramener la paix dans les esprits.

Au Moulin-Buisson, non loin du foyard, au bord du chemin qui va vers la bicoque en ruines de cette femme qu'on appelait la Souille, nichée dans un massif d'églandiers au point qu'elle en est presque inaccessible, il y a l'ancienne fontaine qui servait jadis de point d'eau aux gens de la minoterie. Elle se compose d'une vasque de pierre d'un seul tenant, vaste comme un cercueil, et d'une haute pompe à bras en fonte avec un long robinet qui en surgit comme une gargouille, porteur d'un ergot à son bout, là où coïncait l'anse du seau pour le remplir. En coule une eau imbuvable, verte, chargée de minuscule algues bleutées au point d'en être gluante, et répandant alentour une sale odeur de marécage, la citerne de dessous étant à l'évidence pourrie depuis longtemps. Et encore faut-il, pour faire jaillir cette pestilence, actionner un bonne douzaine de fois le levier en y mettant de la force.

L'épidémie des meurtres d'animaux, ça a fait pareil.

Les deux vieux matous de la Mémé, le félin de race du boulanger et puis l'épagneule de chasse du Gradube ont été les coups d'amorçage.

Après eux, la mort s'est répandue à grands flots parmi toutes les bestioles du pays.

Cinq poulaillers ont été dévastés : poules, poulets, pintades, dindes, coqs, tous le cou brisé d'une torsion.

Au total, une bonne trentaine de volailles y sont passées, dont les trois poules d'ornement, des oiseaux si couverts de plumes ébouriffées blanches qu'on croirait plutôt des jouets en peluche que des bêtes, d'un couple installé depuis peu dans un chalet du bord de Loue, en contrebas des ruines du château.

Et on rajoute à ça, dans la catégorie "oiseaux", les trois paons du vieux docteur quasi aveugle qui ne sort plus guère de sa propriété sur la Combe-

Pennoit. Ceux-là, elle les a non seulement tués mais encore égorgés avec les dents. Elle leur a arraché les têtes et toutes les grandes plumes de queue, puis répandues celles-ci sur la pelouse avant de piétiner les cadavres jusqu'à leur faire perdre forme, comme si leur beauté toute de turquoise, de bronze et de luisances délicates la plongeait dans une rage pire que d'habitude.

Luna, je veux dire, bien sûr.

Comme nous n'avons pas abordé le sujet pendant notre Grande Conversation Sérieuse sur la Vérité des Choses, le mystère demeurera sur le stratagème qui lui a permis d'éviter les trois chiens de garde que Lionel Queuillard tient dans sa ferme isolée en lisière des bois de Champ-Reugney.

En tout cas, il est un fait qu'elle a réussi à traverser la cour et à se glisser d'une manière ou d'une autre dans la vieille grange à foin où le Lionel enferme ses ovins pendant l'hiver.

Au petit matin, les allant nourrir, il a retrouvé une brebis proprement dépecée, vidée de sa tripaille, écorchée, les gigots et les épaules désossées dans les règles, la carcasse partagée en deux parties suspendues à une poutrelle.

La tête était fichée au bout du manche de la fourche à remuer la paille.

La langue était tirée sur le côté, maintenue par un grand clou de charpente qui la traversait.

Les deux yeux étaient crevés.

Queuillard en avait des larmes dans la voix quand il est allé à la mairie pour se plaindre et exiger qu'on prévienne les gendarmes :

- De penser que ces saloperies là elles ont été commises quand la bête était encore vivante, saloperie ! Si c'est pas vingt dieux possible des saloperies pareilles !

C'est Garance Losserain qui l'a raconté par la suite à tout un chacun, bavarde comme elle sait l'être.

Les gendarmes de Crangey sont venus mais n'ont rien trouvé. D'ailleurs, ils n'ont pas beaucoup cherché, commandés qu'ils étaient par le brigadier Le Croët. Celui-là s'était fait tant et tant taper sur les doigts pour le coup de l'autopsie ratée du Bugne qu'il n'osait plus agir dans un sens ou un autre dès qu'il était question de Saint-Mesmin.

Enfin, il y a eu les pigeons de Michel Vélasquez, l'ouvrier municipal.

C'est un homme triste qui s'est retrouvé veuf à vingt-cinq ans, son épouse du printemps s'étant noyée dès l'été suivant dans le lac de Saint-Point, pendant une virée en amoureux.

Il gardait une bonne trentaine de ramiers, bisets, tourterelles et colombes dans une ancienne véranda collée à l'arrière de sa maison et transformée en volière par ses soins.

Tous assassinés.

Leurs petites têtes broyées entre les mâchoires d'une grosse paire de tenailles rouillées qu'on a retrouvée par terre, les tranchants couverts de sang et de duvets blancs.

Dans les semaines qui ont suivi, les voisins l'ont entendu se lamenter à voix haute, gémir et sangloter des soirées entières, le pauvre Michel, si travailleur et consciencieux, qu'on trouvait à toute heure et en toute saison aux confins de la commune, concentré sur son travail à en omettre de saluer les gens, occupé à débroussailler un coteau, ravauder une clôture ou boucher les trous de chaussée avec du gravillon. Un gars modeste, réservé, solitaire, à jamais inconsolable, dont l'élevage de ses précieux pigeons constituaient le seul plaisir de l'existence.

Et moi, pendant tout ce temps-là, j'avalais ces horreurs l'une après l'autre, je suivais les manœuvres de Florette, redoutant le jour où elles aboutiraient, fendais des bûches pendant des heures, autant pour nous chauffer que pour épuiser mes nerfs, chassais sans cesse mais aussi sans succès, les mots qui dansaient en des farandoles de plus en plus endiablées dans ma tête.

- Pourquoi ?... Pourquoi Luna ? Pourquoi la marchande foie ?... Pourquoi tu fais ça Luna ?...

Une des nuits de cette période-là, j'ai encore rêvé du Cambodge.

- Il était une fo-Ah dans la ville de Fo-Ah...

Le pire du terrible : ma section était à court de vivres depuis trois jours. On avait survécu en se partageant un paquet de biscuits que l'adjudant-chef Lancome avait dans sa musette, c'est-à-dire pas grand-chose. Aussi, au moment où ce diable de Vouch présentait devant ma bouche le morceau de chair pourpre, noire et rose, son parfum de viande cuite à point me fouettait les narines et l'envie effroyable de mordre dedans me vrillait le ventre.

Oh, malheur de malheur, oui, me revoilà dans cette maudite clairière encerclée d'eucalyptus, avec ces petits diables maigres en pyjamas noirs et larges foulards à carreaux rouges et blancs.

- Une marchande de fo-Ah... Qui vendait du fo-Ah... Et se disait ma fo-Ah...

Et Vouch récite sa comptine et il réalise ma faim et il ricane tandis que, ligoté à l'eucalyptus, Sa-Poeng me contemple avec tout le malheur du monde dans les ultimes lueurs de ses yeux et la seule chose que je peux faire, c'est hurler.

Hurler.

Hurler...

Dans un sursaut de tout mon être, je me jette en arrière, me laisse tomber, mais la chute me paraît trop longue, tandis que s'éloigne le chevrottement moqueur de Vouch.

Bien trop longue.

Infiniment trop longue.

Et quand enfin ma tempe et mon épaule frappent le sol, ce n'est pas le tapis de longues feuilles ovales sèches et dures et coupantes comme des

copeaux de métal de la forêt cambodgienne mais la surface rugueuse du parquet de ma chambre.

Il faisait nuit.

Dehors, la bise enrageait.

Ma main trouva la poire de la lampe de chevet. L'ampoule de faible voltage sembla pousser avec peine sa pauvre lumière jaunâtre dans la pièce, arc-boutée contre les ténèbres épaisses comme du naphte. Celles-ci ne cédaient qu'à contre cœur, se coulaient sous le lit, se réfugiaient derrière l'armoire ou bien fuyaient par les rectangles aveugles des fenêtres, semblant happées par les furieux tourbillons du vent.

J'étais seul.

Elle n'était pas là.

Luna n'était pas là.

De son côté du lit, le drap était tiré. Une épaisse toile de lin au grain serré, ancienne, sombre, couleur de sucre de canne, que j'ai rachetée avec le reste à l'héritier de ferme qui m'a vendu le mobilier. Cette nuit-là, elle me parut plus roide que jamais.

Sur sa table de chevet était posé l'album de bande dessinée historique sur les Chouans qu'elle s'était trouvée dans la bibliothèque, faute de mieux, faute de plus à son goût. Elle lisait parfois le soir quelques pages, poussant de courts soupirs, avec cet air renfrogné de gamine boudeuse qu'elle prenait pour me faire comprendre qu'elle s'emmerdait à cent sous de l'heure !

Alors, résistant à l'envie d'avaler une poignée de ces pilules qui me procurent un sommeil si profond qu'il semble la mort, j'ai gagné la cuisine.

Je n'ai ni appelé ni fouillé les autres pièces. Je savais bien qu'elle n'était pas seulement absente du lit et de la chambre mais de la maison toute entière.

J'ai fourré une bûche de chêne dans le fourneau, pris dans le buffet une bouteille de vieux rhum agricole que j'avais acheté à Crangey lors d'une de mes dernières sorties là-bas avec elle et que je n'avais toujours pas entamée.

J'ai hésité un moment, planté devant la fenêtre aux carreaux secoués par les assauts du vent, à aller tout de même jusqu'au foyard, voir si par hasard elle n'y serait pas, recueillie sur la tombe de son grand chien...

- Mais non, Braco, mon pauvre. Tu sais bien qu'elle n'y sera pas...

Elle était en goguette, ma Luna.

Je me doutais d'où. Quand des séductrices du genre décidée comme Florette passent la main le long d'un bras, caressent une tête et des joues et se collent de toute leur chair à une peau à la moindre occasion, c'est pour être payée de retour.

- Et puis même, mon Braco, quand bien même qu'elle y serait, sous le foyard, et que quand elle te verrait débouler elle te dirait de lui foutre la paix. Et alors, qu'est-ce que tu ferais ?

Je suis resté là, sur mon tabouret devant ma table de cuisine, à siroter des petits verres d'un rhum fameux dont je ne sentais même pas le goût, à écouter le vent encoléré qui tordait la forêt dans un bruit de froissements de gigantesques feuilles de papier fort, avec parfois le claquement sec d'un branchage plus fragile que les autres qui cédait.

Et puis aussi le ronronnement du fourneau.

Le tic-tac de la pendule qui, impavide, obstiné, indifférent, s'emparait de chaque seconde qui passait et s'en servait pour me taper sur la tête.

Elle n'est revenue qu'au petit matin.

Dehors peinait à s'étendre un jour sans lumière, rien de plus qu'une indistincte lueur grise comme du zinc de bassine, sous un tapis continu de nuages de coton sale que la bise poussait sans cesse et à toute allure.

Un froid de cœur d'hiver battait la campagne et maculait les vitres des fenêtres de buée grasse, agacé qu'il était de ne pouvoir entrer malgré toutes les fissures, les entailles et les dessous de portes par où il aurait pu s'insinuer.

Il y a eu le frottement de la grosse porte d'entrée qui racle toujours le carrelage de tout son poids de portail d'église par mauvais temps à cause de l'humidité qui gonfle le bois.

J'ai entendu le son familier de ses deux croquenots déchaussés et envoyés d'un coup de pied au coin du vestibule, ses pas sur les deux marches de pierre puis sur le carrelage du corridor et elle est entrée.

Elle portait un manteau à moi, un caban de marine en grosse laine feutrée bleue qui lui allait parfaitement, vu qu'on était sensiblement de la même taille. Elle avait relevé le grand col derrière sa tête. Le froid lui avait collé un bout de nez rouge qui lui donnait encore plus l'air d'un clown que d'habitude, complété par sa chevelure ébouriffée à deux couleurs et ses deux chaussettes épaisses tire-bouchonnées à ses bouts de pieds. Un clown si joli que des canines de loup ont mordu mon cœur.

Elle avait les yeux brillants d'une fille heureuse et le sourire à la bouche.

- Tiens, t'es là ?

- Ben oui.

- Tu picoles déjà à c'te heure-là ?

- Pas dormi.

- Ah... J'vais faire du café, t'en veux ?

Elle a jeté le caban sur le dossier d'une chaise, a pris le réservoir de la grosse cafetière italienne qui attendait sur l'égouttoir à côté de l'évier, l'a rempli d'eau au robinet.

- Waoh, il fait bon, ici. Dehors, tu verrais comment ça caille...

J'ai demandé :

- Où tu étais ?

- Par là...

Elle a fait un geste vague dans l'air avec la dose en plastique dont elle se servait pour remplir le filtre de la cafetière. J'ai bu un coup de rhum, lentement.

- T'étais à la chasse ?

Elle s'est immobilisée alors qu'elle commençait à visser le haut de la cafetière sur le réservoir.

- Quoi ?

- C'était quoi, ce coup-ci, Luna ? Des chats ? Des chiens ? Des paons ?

Les mots n'étaient pas sortis de ma bouche que je les regrettais déjà et que, les observant flotter, méfiants, hostiles, absurdes dans la lumière lugubre de cette cuisine d'hiver, la terreur m'envahissait à l'idée qu'elle allait me planter là avec le haussement d'épaules que les jeunes filles lassées réservent aux vieux imbéciles.

Dans ma cervelle, le carrousel a repris sa rengaine désormais familière, limonaire de coin de rue rabâchant à l'infini que Luna allait sauter dans ses chaussures trop grandes, que le moteur de la Renault Express allait vrombir deux ou trois coups rageurs et que je serais seul à jamais, statue du drame des hommes et tutti quanti et tutti quanti.

- Eh, tu ne crois quand même pas que...

Elle s'est interrompue, ses sourcils de poupée dessinant deux petits arcs parfaits au milieu de son front.

- T'es bourré ?

J'ai dégluti avec peine.

- Pas tant que ça.

Elle a réfléchi un instant, le geste toujours suspendu.

- Allez, j'ai compris, a-t-elle a fini par dire. Tu veux me faire marcher, c'est ça ?

J'ai ri d'un pauvre rire, pas celui franc et large du bonhomme qui fait sa blague, ah, ah, et ah, hein qu'elle est bonne, ah, ah... Non, un pauvre rire, un rire coincé dans la gorge, un rire de crécelle cassée qui semblait le crépitemment d'un feu de brindilles sous une gamelle bosselée et noircie.

Là-dessus, la comtoise a sonné les huit heures, de son bourdon grave toujours un peu éraillé au bout, huit coups lents, solennels comme le pas d'un cortège funèbre.

Pendant ce temps, Luna a fini de visser la cafetière et l'a placée sur le fourneau. Moi, je me suis resservi un verre de rhum en vitesse, comme à la sauvette, comme un qui se dit qu'il ne devrait plus boire, mais qui s'en consent un dernier, allez, un petit, quoi...

Elle est revenue vers la table, s'est appuyée des deux mains au dossier de la chaise et m'a observé un moment, le regard soucieux, avant de soupirer par le nez, avec cet air qu'ont les femmes quand elles prennent une résolution, que ce n'est pas que ça leur plaise mais là, c'est le moment et il faut y aller.

- J'étais avec Florette.

- Ah.

- On baise, a-t-elle précisé.

- Bon.

- Ça te dérange ?

- J'suis pas ton père.

- Non, a-t-elle rétorqué, sur ce ton bref qu'on les femmes quand une position est bien arrêtée de leur point de vue, que c'est comme ça et qu'il n'y a pas à y revenir.

J'ai avalé une lampée de vieux rhum, l'ai laissée descendre.

- C'est Sabrina qui ne doit pas être contente, ai-je fait remarquer.

C'était de notoriété si publique que la petite n'était pas seulement la serveuse chez Florette mais aussi la compagne de lit de la patronne que même moi, j'étais au courant.

Luna a haussé les épaules et souri, dévoilant sa dent jaune un peu de travers, avec ce filet de salive qui semblait toujours se fixer dessus.

- Oh celle-là, elle fait ce qu'on lui dit. Elle aime faire la servante. Elle a ça dans le sang...

Je ne savais pas quoi répondre à ça alors je n'ai rien répondu.

Un peu après, la cafetière s'est mise à chuintier sur le fourneau, preuve que le café passait. Luna est allée la chercher et l'a posée sur la table, d'un geste un peu sec, un peu trop fort, comme font les femmes quand elles considèrent qu'une corvée est accomplie, que ce qu'il y avait à dire est dit et qu'il est temps de passer à autre chose.

Et puis voilà.

Ça a été tout.

On a bu le café.

Après elle a dit que si ça ne me dérangeait pas, elle allait se coucher un brin parce qu'elle était fatiguée, les appétits de la Florette étant ce qu'ils étaient.

Elle a gagné la chambre et, dans cette cuisine envahie d'un matin si sombre, emplie de cette grisaille de presque nuit et qui se refroidissait rapidement, vu que j'avais négligé d'alimenter le fourneau, il n'y eut plus qu'un homme seul qui suçotait du café dans lequel il versait du tafia vieilli en fût et qui ne pouvait pas s'empêcher de répéter entre ses dents :

- menteuse.... menteuse... menteuse...

Un homme qui buvait un gorgéon, puis :

- Mon amour... Mon amour... Mon amour...

Et puis :

- Il était une fois dans la ville de foie une marchande de foie qui vendait du foie...

Une autre rasade :

- menteuse.... menteuse... menteuse...

Une gorgée :

- Mon amour... Mon amour... Mon amour...

Une autre :

- menteuse.... menteuse... menteuse...

Vers les trois heures de l'après-midi, j'étais descendu donner du grain aux poules quand l'autre courgette s'est pointée dans sa petite automobile verte, de cette couleur spéciale des véhicules de l'ONF, qu'elle a dû récupérer à une vente des domaines.

Pascaline Berthelet.

La gendarme.

La mauvaise.

Alerté par le bruit du moteur, j'ai soulevé le vieux duvet d'armée que je tends par-dessus le grillage de la porte du poulailler quand le temps est au froid et je l'ai vue descendre de voiture, enveloppée dans une doudoune d'un violet si laid que ça devrait être interdit, avec sur la tête un grand bonnet de laine multicolore de rastacouère qui lui allait, de mon point de vue, comme une coiffe de dentelle à une soupière.

Elle m'a aperçu et s'est dirigée vers moi.

- Toc toc toc ! a-t-elle lancé joyeusement, comme une blague, tout sourire. Avec son accent picard, ça sonnait plutôt comme "Tauk tauk tauk!".

J'ai ouvert la grille et, du menton, l'ai invitée à entrer.

- Fait meilleur d'dans, ai-je précisé.

C'était vrai. On ne s'imagine pas à quel point la présence de lapins peut tiédir une pièce. En plus, j'avais mis à bouillir du maïs pour les canards sur le réchaud à gaz que j'ai installé dans la pièce d'à côté, l'ancienne cuisine de l'instituteur.

- C'est gentil...

Elle m'a tendu une main froide et noueuse comme un fagot d'hiver que j'ai serrée sans réfléchir, tout à ma surprise de la voir débouler.

- Bonjour mon colonel !

J'ai retiré ma main. Vivement.

- Vous devriez pas savoir ça.
- J'ai fait des recherches sur tout le monde quand j'étais chargée eud'l'enquête sur madame Gonthier. Alors sur vous aussi, hein...

- Quand même, vous devriez pas.

Elle a ôté son bonnet vert, jaune, bleu, orange et rouge, l'a fourré dans la poche de sa doudoune, a secoué ses cheveux en vieille paille.

- J'ai plein de copains chez les militaires à Besançon. Ça arrange les affaires, d'avoir des copains. C'est sympa, les amis, quoi...

(C'est sympô, les z'ômîs, quô...)

Plus désarçonné que je l'aurais souhaité, je n'ai su que lui tourner le dos sans répondre avant de regagner la cuisine et me pencher sur mon maïs. Si je pensais que la Berthelet allait se décourager, je me trompais dans les grandes largeurs. Elle m'a suivi, chassant devant elle deux ou trois volailles qui en ont caqueté d'indignation en battant des ailes.

M'ayant rejoint, elle s'est mise à jeter partout ses petits yeux de belette fureteuse, pointant sur ci ou ça son trop long pif, en donzelle qui ne se gêne pour rien étant donné que c'est son métier depuis longtemps d'enquiquiner le monde.

- Vous êtes un sacré héros, même ! lança-t-elle à mes omoplates.

- J'aime pas ce mot, ai-je ronchonné.

- Vous avez fait la guerre et tout. Plein de mission spéciales, j'ai appris. En Asie, en Afrique, pendant la guerre eud'Yougoslavie, tout ça...

(tout çô)

- Ça se peut...

Elle m'a observé un moment en silence pendant que je m'appliquais à touiller le maïs à la louche dans la vieille marmite d'émail brun qui ressemble à un vieux pot de chambre et qui ne me sert qu'à ça.

- C'est pour les canards ?

- Oui.

- Et là, la luzerne, là (*lô*), dans le coin, c'est pour les lapins ?

- On peut rien vous cacher...

- Oh, j'connais. Mon père il était à la gendarmerie, comme moi, mais on avait des bêtes.

- C'est bien.

- J'ai grandi à la campagne, vous savez... Dans l'Oise... Un village... Ça s'appelle Nourard-le-Franc... Des vaches, des betteraves et des patates... Un peu comme ici, quoi... En moins joli, ça c'est sûr...

Elle a avisé la bouteille de rhum que j'avais posée sur la pierre d'évier. Quand un homme a commencé à siroter de l'alcool dur depuis le matin, et même bien avant l'aube dans mon cas, c'est difficile de s'arrêter sans encourir des maux de tête, la bouche pâteuse et des nœuds dans les boyaux.

Il en restait un petit quart. Elle a pris la bouteille et s'est mise à lire l'étiquette, comme une qui ne s'en fait pour rien, étant dans sa tête d'enquêtrice partout chez elle.

- "Très vieux rhum agricole"... "A.O.C. Martinique"... C'est du bon, ça, dites donc !

J'ai délaissé mon maïs et me suis tourné vers elle en soupirant :

- Si le cœur vous en dit...

- Ah ben c'est pas de refus ! s'est-elle exclamé, en garce qui avait décidément tous les culots.

Elle a pris un verre qui traînait sur le rebord de la lucarne depuis je ne sais plus quand, en a essuyé la poussière avec son index, s'est versé une bonne rasade dedans et s'en est envoyée la moitié avant de claquer de la langue :

- Hmmm... Ah ouais, c'est du fameux...

Elle m'a regardé par-dessus le verre, de ses petites pupilles de rongeur, avec une étincelle d'intelligence vicelarde dans chacun d'eux.

- Vous cachez bien votre jeu, hein ?

Je me suis raidi du haut en bas.

J'ai réalisé que mes poings étaient fermés.

Il a fallu que je me concentre pour les desserrer, une phalange après l'autre, les articulations si grippées que j'imaginai les entendre grincer, et parvenir à les transformer en mains ballantes, innocentes, au bout de mes bras.

- Quoi c'est-ce qu'vous voulez dire ?

Elle a fini son rhum.

- Que vous en savez plus que vous n'en montrez.

- C'est-à-dire ?

- Vous avez fait Saint-Cyr. Vous êtes une tête.

Je haussai les épaules.

- Qu'ça peut vous foutre, vingt dieux !

- Ouais. Vous jouez les bourrus. Les sauvages, là. Les paysans. Les ignares... Mais en fait vous êtes un genre d'élite. Dans le civil, vous auriez été au moins un ingénieur ou quelque chose comme ça, je me trompe ?

- C'est de la vieille histoire. Et puis ça me regarde. Et puis ça ne vous regarde pas. Et puis qu'est-ce que vous me voulez, dites voir, à la fin ?

Elle a hoché du bec, n'ayant guère de menton, avec le petit sourire satisfait d'une personne qui en arrive là où elle voulait en venir.

- Je suis inquiète, mon colonel...

- M'appellez pas comme ça !

- Je suis inquiète, monsieur Braconni, a-t-elle repris, conciliante. Premièrement je suis sûre que c'est la même personne qui a tué Gobey et la vieille dame. Deuze, je suis persuadée que c'est aussi la même qui tue des poules, des pigeons, des moutons et puis des chats.

(et pis des chôts)

- Et alors ?

- Vous êtes un ancien homme de guerre. Vous avez l'expérience des situations violentes, des crises, de ce genre de choses...

- Et puis ?

Elle a reposé le verre là où elle l'avait pris, sur le rebord chaulé, à côté de la boîte rouillée pleine de vieux clous que j'ai posée là un jour et jamais rangée ailleurs depuis, et elle a croisé les bras sur sa poitrine - on ne peut pas dire sous les seins, vu qu'elle n'en a point.

- Je me fais peut-être des idées, mais j'ai l'impression qu'il y a d'la colère partout dans cette histoire. Eud' la rage. Et qu'ça monte. D'abord le gars qu'elle pousse dans l'escalier, comme par accident. Après, avec madame Gonthier, elle y va à la hache, carrément. Maintenant, elle se contient. A s'défoule sur les animaux. Et puis ça continue eud' monter. Les paons du vieux toubib complètement massacrés. L'autre nuit les pigeons, seize en tout. Ça bout. Et j'ai peur que bientôt elle s'attaque à une nouvelle victime...

La rage dont elle parlait n'était rien à côté de celle qui me montait du fond des tripes, du fiel en geyser qu'accompagnait un flot de mots sales que je devais tenir bloqués au niveau de ma gorge, vingt dieux de saleté de pute de serpillière à merde !

Je me suis retourné.

Lentement.

Me suis ressaisi du manche de la louche.

Ai remué mon maïs.

Deux, trois, cinq, dix coups.

Lentement.

J'ai tapoté très longtemps la louche sur le rebord de la marmite, à en faire tomber les gouttes d'eau grasse. Jusqu'à la dernière qui a trembloté un bon moment au rebord avant de choir dans la marmite.

Ai éteint le gaz.

Bien fait attention à n'arborer aucune expression sur ma face, placide comme le mufle d'une vache à l'étable. J'ai attrapé un chiffon, je me suis retourné de nouveau vers elle, lentement, en m'essuyant les mains, soigneusement, et j'ai tâché de ne pas avoir la voix étranglée en demandant :

- Elle ?

- La personne.

- Ah.

- La personne, c'est féminin.

- Pour sûr.

- Alors, vous n'auriez pas une idée, monsieur Braconni ?

- Ma foi, mon idée c'est qu'vous allez sortir d'chez moi et plus vite que ça.

On s'est observés en silence, moi avec mon meilleur air d'imbécile de campagne buté comme pas un, elle figée dans son attitude de fouine qui guette un oisillon.

Au bout d'un moment, elle a soupiré, décroisé les bras, s'est tapé les deux cuisses, la bouche tordue en une moue déçue de "si vous le prenez comme ça..." et elle a tourné les talons sans insister.

En traversant le poulailler, elle a de nouveau dérangé la noire, une berrichonne, ma meilleure pondeuse - quoique, par ce novembre gelé, même elle ne me donnait plus guère d'œufs.

Sur le seuil, elle s'est retournée.

- Dites, je pense un truc : elle ne s'est pas attaqué à vos poules, à vous...

- La personne ?

- La personne.

J'ai haussé les épaules.

- Faut croire que j'ai eu de la chance.

- Faut croire.

(Faut croire)

La foutue mégère a quand même fini par sortir, et moi avec elle, qui ai rabattu la grille derrière moi. Mais ce genre de ragondin femelle, c'est têtu à un point inimaginable et, quand ça a planté ses méchantes petites dents dans une viande, rien ne peut leur faire desserrer les mâchoires.

Elle a de nouveau fait volte face et, tandis qu'elle s'enfonçait le bonnet rasta jusqu'aux sourcils, saisie par la bise qui balayait le jardin, plus mordante que jamais, elle a encore essayé :

- Vous savez, je ne suis pas votre ennemie, monsieur Braconni.
- Ça s'peut voir...
- Pas non plus celle de mam'zelle Salvét.
- Qui ?

Elle a levé le nez brièvement vers les fenêtres de la maison, au-dessus de nous.

- Votre Mona, là.
- Luna.
- C'est ça...

(*C'est çô*)

- Qu'est-ce qui se passe avec cette fille ? Vous êtes amoureux ?

Elle se tenait là, dans mon jardin, les deux mains fourrées dans les poches de sa veste de duvet violette, poussant du pied des petits cailloux, tandis que je me forçais à rester rigoureusement immobile, totem de bois rigide que les claques du vent cruel roidissait encore plus, tandis que je m'exhortais au calme, tandis que je me répétais que, même si la bécasse n'était plus chargée de l'enquête, elle avait tout de même le grade de commandant dans la gendarmerie.

Que l'attaquer me vaudrait des ennuis.

Que peut-être on m'enfermerait, ce qui me forcerait à rester éloigné un moment d'elle. Ce qui pourrait même précipiter ma séparation d'avec elle.

D'avec Luna.

Finalement, j'ai réussi à articuler :

- Ça ne vous regarde pas. Ni vous ni personne.
- Non. Vous avez raison. Mais vous ne pouvez pas empêcher les gens de se poser des questions. Au village, on vous connaît comme un solitaire, un dur, un gars qu'il vaut mieux ne pas emmerder, et tout à coup on vous retrouve à faire eul' joli cœur pour une punkette qui pourrait être votre petite fille.
- Les gens y n'savent ni quoi ni qu'est-ce.
- Sans doute. En tous cas, faites attention à vous.
- Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

Cette fois, je n'ai pas pu me retenir d'aboyer. Cette fois, ce n'était pas de la gifler dont j'avais envie, mais de serrer mes mains autour de son cou de mauvais poulet et de serrer. Cette fois, je voulais entendre les cervicales se broyer et contempler en riant sa face devenir du même violet que sa doudoune et sa langue pendre depuis le trou sans lèvres qui lui servait de bouche.

Sans m'en rendre compte, j'avais fait un pas en avant. Je me tenais tout près d'elle, ce qui fait que, vu ma taille de jockey des champs de course, je devais lever la tête pour lui vriller mes yeux dans les miens, à cette grande dépendeuse d'andouilles.

- Oh, pas grand-chose, continuait-elle, pas impressionnée pour un sou. Simplement, j pense que vous n'êtes plus un adolescent qui peut se permettre qu'une jolie garce le mène comme un genre de toutou...

(un genre eud'toutou)

De nouveau, elle a jeté un coup de nez en direction des fenêtres.

- Ces filles-là, c'est des papillons. Ça butine d'homme en homme, de lit en lit, d'un garde-manger à un autre, et puis un jour, pfruit, ça s'en va et ça ne laisse rien derrière.

En dépit du courroux de volcan qui bouillonnait dans mon être, l'évocation m'a déchiré le cœur d'une plaie douloureuse, immédiatement purulente, infligée par un rasoir au fil ébréché.

Berthelet continuait :

- Sans compter que...

- Sans compter que QUOI ?

- Oh là, on se calme, hein, on se calme...

Elle a sorti de ses poches un petit bloc à couverture orange et un Bic quatre-couleurs. Comme elle a feuilleté le carnet, j'ai pu voir qu'il y avait un nombre considérable de notes sur les pages, en des dizaines et des dizaines de lignes d'une toute petite écriture serrée.

- Sans compter que les gens à qui on a tué des animaux, ce ne sont pas ses copains, à votre petite protégée. Tenez, le docteur Chovrelat, le vieux toubib, celui des paons : mamz'elle Salvat l'avait consulté pour une histoire de contraception. Madame Senard, sa secrétaire, a dit qu'il y avait eu des cris de dispute pendant la consultation et que la petite était partie du cabinet en claquant la porte. Vous l'saviez ?

- Oui.

Oui.

C'était cet été, quand il faisait si chaud. Elle m'en avait parlé sous le foyard. Elle avait craché des "vieux con du moyen-âge", des "pour qui il se prend" et des "il perd rien pour attendre"...

Berthelet continuait :

- C'est comme pour l'ouvrier municipal. Un témoin, monsieur, euh... Collez, oui, c'est ça, eul' boulanger... Il a vu votre copine enguirlander Michel Velasquez, début octobre. V'z'êtes au courant ?

- Oui.

Oui.

Il était en train d'élaguer les tilleuls du bord de Loue, derrière l'église, comme il le fait tous les ans, à l'automne. Une branche était tombée quasiment aux pieds de Luna qui passait par là et qu'il n'avait pas vue. Elle lui avait crié :

- Eh, vous pouvez pas faire attention ?

Seulement ce pauvre Michel ne parle jamais à personne, muré qu'il est dans son chagrin depuis tant d'années. Il a fait celui qui n'entendait pas. Alors ça a été des "Dis donc, mec, je te parle!" et des "On s'excuse, au moins, oh!".

Au final elle était partie furieuse en lui criant d'aller se faire foutre.

- C'est quoi qu'vous en pensez ? insistait, la Berthelet.

- Je crois que...

- Oui ?

- Je crois qu'il est vraiment temps que vous débarrassiez le plancher, maintenant.

Elle a trouvé une feuille vierge dans son calepin, a écrit un numéro dessus, a déchiré le billet et me l'a tendu.

— Mon portab'. Si v'z'avez quèq'chose à m'dire, v'pouvez m'ôpp'ler quand qu'cô vous chante.

Elle a regagné sa voiture.

Pendant qu'elle faisait son demi-tour le long des buissons de la Souille, j'ai brandi le papier devant moi, à deux pouces et deux index, qu'elle voie bien ce que je faisais. Je l'ai déchiré en huit morceaux que j'ai laissés s'envoler au vent d'hiver.

On arrivait à décembre.

Luna et moi continuions d'aller dîner à La Grenouille quasiment tous les soirs. Elle, c'était pour voir sa copine, moi...

Moi...

Oh moi, je savais que Berthelet avait touché juste.

Musaraigne ! Elle avait beau être désagréable, fureteuse, irritante comme une tique de printemps, il n'empêche qu'elle savait chercher les choses, les trouver et réfléchir à leur sens.

"Vot' Luna c't'un pôpillon", m'avait-elle dit.

Elle avait raison : une jolie vanesse des chardons aux ailes de velours sombre tigré de roux, une *vanessa cardui* à l'apparente douceur, une belle-dame migratrice de haut vol qui était venu se poser dans mon existence par hasard, s'y était trouvé bien par caprice et allait en repartir au premier vent favorable.

Je suis sans doute un grand blessé de l'âme, comme on dit dans les romans édifiants, un tortionnaire authentique, un assassin patenté d'une patente renouvelée des dizaines de fois, une brute de guerre, mais je ne suis pas un idiot. J'en étais conscient : les jours, peut-être même les heures avec Luna étaient désormais comptées.

Un papillon, l'homme a beau s'émerveiller de ses chamarrures quand elles lui apparaissent dans la lumière du printemps revenu, il peut pleurer de joie et d'émotion devant la grâce dansante de son vol d'une fleur nouvelle à une autre, eh bien le papillon, lui, il s'en fout.

Alors...

Préférant malgré tout du temps partagé à pas de temps du tout, je l'accompagnais au restaurant de sa grosse maîtresse.

Je restais seul à ma table tandis que Luna rejoignait Florette à la cuisine. Je les écoutais plaisanter et rire et se chauffer les sens avec des sous-entendus gaillards de dessous la ceinture.

Mangeais sans trop d'appétit le jambon de Luxeuil, la boîte chaude de Mont-Dore ou la saucisse de Montbéliard aux lentilles vertes, les spécialités de la maison.

Buvais sans soif de grands pichets de Chardonnay du Jura que m'apportait Sabrina, pour l'heure éconduite, humiliée, dégradée du rang de compagne à celui de simple serveuse. Elle penchait sur ma table son beau visage d'acajou impassible. Ses grands yeux noirs berbères cherchaient les miens, s'y plongeaient, s'y fixaient, si bien qu'on se regardait de longues secondes en silence, complices d'une même étrange, amère et douloureuse jouissance.

Je repartais souvent sans Luna, congédié d'un distant :

- M'attends pas, va !

Refermais sur moi la porte du restaurant, ignorant les coups d'œil compatissants des habitués du comptoir, le Joseph, Gradube, Lionel Queuillard et les autres, sourds à leurs commentaires à mi-voix, à chuchotis, à fourbe voix. Les "Ce pauv' Braco !", les "L'a bien cherché, remarque...", les "Qu'est-ce que tu veux, une jeunesse pareille!"...

M'en retournais au Moulin-Buisson par le chemin du Bord-d'eau, à travers la pluie de ce froid novembre, dans la nuit noire, sous le ciel de nuages sans lune ni étoiles, me répétant à chaque pas que ce n'était pas si grave, que ça n'aurait qu'un temps et qu'il y avait sûrement sur terre des légions d'hommes plus malheureux que moi.

À l'approche de Noël, la destinée a bien voulu mettre fin à ce purgatoire pour m'offrir ce qu'il faut bien nommer, compte tenu de ma mort prochaine, mes derniers jours de bonheur.

Ce ne fut pas grand chose.

Juste une aumône à un maudit.

Quelques piécettes sans poids abandonnées par un bourgeois sortant d'une messe hivernale dans la paume d'un miséreux agonisant de famine sur les marches glacées du parvis.

Mais tout de même...

D'abord, il y a eu un redoux porté par une brise d'ouest tendre comme du duvet qui a chassé les gelées des aubes. Elle a remplacé la pluie glaçante qui s'acharnait sur nous depuis des semaines en de rares ondées fines,

légères et presque joyeuses, semblables à des embruns d'océan. Le vent doux a lavé le ciel de ses noirceurs pour les troquer contre des nuages pâles, un peu cotonneux, tout jolis à regarder et qui poussaient la gentillesse jusqu'à s'effiloche parfois pour nous laisser voir un soleil rond et net comme médaille, d'une blancheur de crème de lait.

Tant et si bien que le fouillis de branches noires des arbres nus s'est mis à danser gaiement sous la caresse de ce souffle venu des mers lointaines, que les mésanges encagnardées dans leurs trous de murs, leurs rebords de toits et toutes les cabanes à oiseaux que les gens placent à leur disposition, se sont mises à chanter, croyant au regain, et que même nous autres, les humains, avons pu nous remettre à sourire un brin.

Et puis ensuite et surtout, il y a eu, comme attirée dans la contrée par la soudaine clémence des éléments, la jolie et joliment prénommée Marie-Agathe...

Celle-là, elle a débarqué de Paris pour passer les vacances de Noël dans sa famille, un couple de citadins qui a racheté il y a deux ou trois ans une maison du village, dans la rue des Forges, une venelle tortueuse au-dessus de la place de la Fontaine. Une belle bâtisse à la comtoise, assez petite, serrée qu'elle est entre deux autres, mais trapue, avec un large toit bien pentu, laissée vacante par le décès, à plus de quatre-vingt dix ans d'une certaine Léonce Collez, une lointaine cousine des boulangers.

Cette Marie-Agathe était une jeune trentenaire, mignonne comme tout, avec des cheveux noirs coupés très courts, rasés sur les tempes et la nuque. Elle était très mince, à la limite de paraître maigre, toujours moulée dans des pantalons fuseaux et des pulls shetland trop petits qui ne révélaient, en guise de poitrine, que deux boutons quasiment imperceptibles. Elle arborait en outre des grands yeux bleus de cinéma et un sourire de dents éclatantes qui aurait attendri un ogre. Quant à ses manières de marcher, de parler et de se comporter, empreintes de la sûreté de soi que donne l'éducation bourgeoise, elles trahissaient une naissance dans le confort. Une de ces filles de ce temps, campée sur des bottines de chevreau, dont toute l'attitude proclame haut et fort que les hommes, les mâles, les mecs, ça va bien merci, et qu'on saura bien se débrouiller entre filles pour le plaisir au lit et l'organisation générale de l'existence.

Autant dire qu'aux yeux de Florette, l'apparition à son comptoir de cette élégante émanation de la grande ville a soudain renvoyé Luna au statut de poupée usée, délaissée, devenue grasse et laide, rejetée dans un fond de placard par une gamine trop gâtée !

Dès le soir de son apparition, Marie-Agathe a été admise à la cuisine dont, du coup, Luna s'est trouvée congédiée. Forcée de venir manger avec moi, elle a dû supporter d'entendre tout au long du repas les grands rires séducteurs de Florette :

- Alors comme ça tu viens de Paris... Eh bé té, dis donc c'est chouette, ça, c'est sympa, hé... Il y a pleins de jolis coins aux alentours, je te montrerai, pitchoune...

Avec en prime les regards de Sabrina quand elle venait à notre table, portant ci ou ça, qui clamaient à l'évidence, bien que son visage restât neutre : "Bien fait pour toi".

On est quand même revenus le surlendemain.

Luna est allée rejoindre Florette dans son petit bureau derrière la cuisine, qui sert à tout ce qui est paperasse, d'où sont bientôt montés les éclats de voix d'une dispute. Pendant ce temps cette pimprenelle de Marie-Agathe se délectait, accoudée au comptoir devant un Pontarlier, et, tout en pianotant sur son smartphone, faisait la gentille au bénéfice du grand Joseph qui s'en tortillait de plaisir.

Luna est revenue dans la salle et m'a craché :

- On y va !

- Tu veux pas manger ?

- On y va, j'te dis !

On est rentrés par le Bord-d'eau, le long de la rivière grondante, encore grosse de toutes les pluies de novembre. Une demi-lune suspendue au milieu du ciel la saupoudrait d'éclats blancs, semblant des esquilles d'os qui auraient dansé la sarabande par-dessus les tumultes.

Je marchais derrière elle qui faisait le dos rond, les mains enfoncées dans les poches du caban qu'elle m'avait piqué, la tête planquée dans le col relevé, figure de l'enfant vexé qu'elle était.

J'aurais voulu lui dire qu'elle aurait dû s'y attendre, que Florette n'avait jamais fait mystère de son goût pour le plaisir.

Qu'elle avait eu des histoires de lit avec toutes les femmes de la région ayant la même inclinaison qu'elle, et en avait séduites et initiées nombre d'autres.

Qu'elle aimait la conquête autant qu'un homme et ne se privait pas de raconter ses victoires à qui voulait les entendre, de s'en réjouir à voix haute, de s'en vanter en long, en large et en travers avec les accents d'un soudard.

Que cette damnée garce aimait le bon manger, le bon boire, le bien rire, le bien baiser, mais qu'elle aimait surtout s'amuser. Qu'elle considérait que sa vie n'avait du sens que si elle pouvait jouer tout son soûl. Qu'une gamine des routes surgie de nulle part, jeune, fraîche et naïve, ne pouvait être à ses yeux qu'un agréable joujou dont, au moment même où elle l'avait tenu entre ses mains, elle avait prévu de se débarrasser dès qu'elle en aurait épuisé les possibilités d'amusement.

Que ce n'était ni dur, ni cruel ni injuste, hélas !

Que c'était comme ça qu'agissent toutes les Florette du monde, tous les jouisseurs, toutes les jouisseuses et que, s'il n'y avait pas dans leur cœur assez de tendresse pour s'attacher, ils et elles avaient au moins l'honnêteté, l'élégance, de ne rien promettre.

J'aurais voulu lui dire tout ça, mais je n'ai pas osé.

À la maison, elle a rechargé elle-même le fourneau, tourné un moment en rond dans la cuisine, le pas mécontent, puis elle a haussé les épaules et soupiré :

- De toutes façons, je m'en fous, de cette grosse vache...

J'ai dit de la façon la plus douce que je pouvais :

- Faudra pas la tuer, hein ?

Elle a secoué sa crinière d'un sursaut exaspéré et m'a toisé avec cet air d'insolence agressive de princesse outragée qu'elle prenait parfois.

- Décidément, t'es complètement barjo, toi !

Et elle est partie se coucher.

Après la trahison de Florette, il n'a plus été question d'aller fêter les réveillons à La Grenouille, comme on l'avait prévu. On est allés Chez Grandmain, où Jean-Michel Porquet, le patron, a bien voulu nous recevoir, bien que son carnet de réservations fût plein depuis longtemps, tant pour Noël que pour le nouvel an. Il avait l'habileté diplomatique de réserver des passe-droits aux habitants du village et, bien qu'il ne m'appréciât que modérément et plissât volontiers le nez devant les tenues provocantes et les impolitesses de Luna, il se débrouilla pour nous placer le 24 comme le 31 - à une table un peu à l'écart, dans une de ses petites salles, mais c'était toujours ça !

Et on s'en est trouvés aussi bien qu'à La Grenouille Gourmande, vu la qualité de l'établissement, qu'il n'est pas exagéré de qualifier de gastronomique.

Vaste et longue bâtisse de pierres aux murs épais et aux plafonds voûtés, abritant huit chambres d'hôtel à l'étage et trois salles de restaurant au rez-de-chaussée, l'une, la principale, immense et deux autres plus modestes, l'auberge existe depuis le premier empire, fondée par un sieur Grandmain, éleveur de chevaux comtois qui avait fait fortune comme fournisseur de la Grande Armée. L'établissement a connu sa grande période de prospérité pendant les années cinquante et soixante, à l'époque où la pêche à la mouche était une distraction prisée des millionnaires et la Loue un "spot" réputé parmi les amateurs.

Quand les pesticides agricoles et les innombrables déjections des usines ont fini par raréfier la population de truites jusqu'à un point de catastrophe, la pêche a été suspendue et l'établissement a connu des jours difficiles.

Il a fallu que Jean-Michel Porquet et sa femme Suzon, tous deux quadragénaires, anciens élèves d'écoles hôtelières, travailleurs et cordiaux comme savent l'être les restaurateurs, reprennent les rênes pour que "Chez Grandmain" retrouve son lustre d'antan. Deux ans après leur arrivée, c'est devenu une table réputée dans la région, fréquentée par la bourgeoisie bisontine et une palanquée de notables des bourgs du coin : entrepreneurs, notaires, toubibs et autres.

Pendant ces fêtes de fin d'année, le seul moment un peu négatif fut qu'au soir de Noël nous avons croisé Garance, la maire, avec son mari le chirurgien, venus réveillonner avec deux de leurs enfants.

Quand je me suis arrêté à leur table pour la saluer avec les vœux d'usage, elle a paru mal à l'aise en me faisant la bise, elle qui se montrait d'habitude franche et simple avec moi.

J'en ai déduit que Berthelet lui avait tout dit à propos de ma carrière d'officier, mes études à Saint-Cyr et tout le tralala et que, du coup, Garance ne savait plus comment me traiter. Jusqu'alors, j'avais réussi à lui faire penser que j'étais un vague soldat, une sorte de sous-off de carrière un peu benêt, un marginal tout juste bon à vivre aux confins de la société et à réparer une vieille ruine de moulin de ses mains.

Et ça m'a un peu agacé, ça.

Satanée fouilleuse de gendarme au long nez qui venait déranger le cours de mon existence !

Enfin... Mis à part ce court moment de malaise, on a rigolé tout au long, tant à Noël qu'à la Saint-Sylvestre. Comme se furent mes dernières rigolades, préludes d'ultimes moments de bonheur d'une vie qui, au final, n'en a pas compté beaucoup, ils méritent leur place dans ce récit.

Avec Luna, on s'est d'autant plus régales que je nous avais donné pour consigne de nous empiffrer sans compter, sans même jeter un œil aux prix indiqués en lettres tarabiscotées, façon plume d'oie, le long du bord de la grande carte en carton glacé. Je pensais, à raison, qu'un peu de somptuosité serait une manière de cataplasme sur la défiance des propriétaires à notre endroit.

Alors allons-y les gratinées d'écrevisses !

Envoyez les veloutés de champignons ! Vous dites ?... Bien sûr, avec supplément morilles !

Et puis, tiens, dis voir : une paire de truites au Pupillin !

Et tant qu'on y est, tous les deux attablés devant une nappe impeccablement blanche couverte de belle vaisselle et de couverts d'argent, à rigoler bouche ouverte de tant de bonheur, arrosez nous tout ça de vin jaune de Montigny-Lès-Arsures, teinté d'or, à la délicate saveur de noix !

Pardon ? Si, si, une deuxième bouteille !

On fit tant et si bien, nous emplissant jusqu'au ras du gosier, allongeant l'addition à l'envi, que Suzon Porquet, qui au départ fronçait vers nous des sourcils encore plus circonspects que ceux de son mari, finit par s'égayer et, en fin de banquet, nous abreuver avec les autres clients de petits godets de gentiane.

- C'est pour moi, ça me fait plaisir, allez !...

L'ivresse qu'offre l'eau-de-vie de gentiane est particulièrement désinhibante.

Le soir du 31, au fur et à mesure que la Porquet passait entre les tables, bouteille au poing, les rires qui montaient de la grande salle se faisaient plus sonores et plus gras. Aux vastes esclaffements mâles répondaient des rafales de gloussements de femmes de plus en plus haut perchés, au ton de plus en plus consentant.

À moi, il ne fallut qu'un regard appuyé de Luna, paupières lourdes sur pupilles brillantes pour qu'au passage suivant de la patronne, je lui réclame la note.

- Déjà ? C'est dommage, c'est bientôt minuit ! Ça va être les vœux !

- J'sais ben. Mais le Moulin, hein, c'est quand même pas tout près. Pis j'ai le fourneau. Si j'le laisse éteindre, on est bons pour geler cette nuit. Le bois, y s'en fout du réveillon.

Mon ton bourru a eu l'effet escompté. Elle s'est rembrunie des yeux, si ses dents sont restées blanches et à leur place dans son sourire de patronne.

- C'est comme vous voulez, hein...

- C'est pas tout à fait de gaieté de cœur, mais quand faut t'allez...

On est rentrés par le Bord-d'Eau, sous un panorama de velours semé de scintillements d'étoiles, accompagnés par le grondement de la Loue encore houleuse, emmitouflés l'un dans l'autre comme de jeunes amoureux de bancs publics.

Sa main fourrée dans une de mes poches arrière me pelotait le derrière de ses doigts durs, avec une impatience qui excluait toute douceur. J'avais glissé les miennes à l'intérieur de son caban, une paume au creux de ses reins comme pour la pousser en avant, l'autre sur un sein ample et libre sous la laine du pull, puis sur l'autre, tout aussi large, plein et dansant, avant de revenir au premier. Et tout ça tempe contre tempe, nez froids comme des truffes de chiens caressant les joues, coins des lèvres se cherchant, en pouffant à chaque pas de beaux rires ivres et heureux qui projetaient des bourrasques de buée devant nos visages.

Au Moulin, le fourneau se mourait bel et bien. N'y survivait plus qu'un amas de braises déjà grises que mes vigoureux coups de tisonnier peinèrent à raviver.

Pendant que je me hâtais de casser du petit bois de cagette et de branchages et de les enfourner par poignées sur le timide brasier, Luna, qui s'était débarrassée du caban et de son pull, se colla à mon dos. Le menton fiché au creux de mon cou, elle entreprit de mordiller mon oreille, quêtant le pardon de chacune de ses morsures trop vives par un coup de langue.

- Attends, rigolai-je bêtement, je fais repartir le feu avant.

- Hmm, avant quoi, minaudait-elle, resserrant sa prise.

- Attends, quoi !

Le petit bois se mit à crépiter. Mon cœur cognait dans ma poitrine comme jamais. Dans mon esprit dansait la pensée folle que mon amour était semblable à ce fond de foyer. Agonisant, soupirant ses derniers lumignons, il ne lui fallait qu'un seul geste, rien qu'un instant et le tisonnier d'un baiser pour se remettre à ronronner, docile, et à à cracher ses traits de chaleur aux alentours.

- C'est m... mer... merveilleux qu...quand même ! bégayai-je, la langue encombrée d'effets de gentiane.

- Ouais, c'est merveilleux, chuchota-t-elle dans mon oreille.

Elle m'avait débraguetté et, alors que j'empoignais deux bûches au sommet du tas où je les empile à sécher, au flanc du fourneau, avait extirpé mon pénis de mon slip. Le maintenant à la base de son index et son pouce réunis en cercle, elle caressait la raideur tout au long du bout des doigts de son autre main.

- Oh tu bandes, murmurait-elle.

Elle laissait traîner le "an" pour exprimer tant sa surprise que son ravissement.

Luna.

- Tu ban-an-an-an-andes...

- Vive la gentiane, rigolai-je.

- Oh oui, vive la gentiane !

J'enfonçai et calai les bûches dans le fourneau, bien placées le long des nouvelles braises, fis glisser de la pointe du tisonnier le rond de fonte qui se cala dans l'ouverture avec un son de carillon.

Je me retournai et, pris d'une impulsion, la soulevai de mes deux bras, l'un au creux de ses genoux, l'autre en travers de son dos, à hauteur de ses omoplates, la tenant couchée contre mon torse comme une jeune mariée à qui son époux tout neuf fait passer le seuil de son nouveau domicile.

- Waoh, costaud ! s'exclama-t-elle, la voix ravie.

J'avalai son cri en collant ma bouche contre la sienne. Nos mâchoires s'ouvrirent à l'infini. Nos deux langues brûlantes et grasses d'alcool se rencontrèrent et s'enroulèrent comme deux serpents en lutte.

On s'embrassait encore, mufle à mufle, quand je l'emportai hors de la cuisine et remontai le couloir en direction de la chambre.

- V -

**Que je vends du foie
Dans la ville de Foix !**

L'assassinat de la grosse Florette assortie des tortures innommables qu'elle a eu à subir.

L'égorgement de Sabrina, sa serveuse et amante, la petite Kabyle jolie comme un cœur, née dans l'ombre des usines Peugeot de Sochaux pour mourir vingt cinq années plus tard à Saint-Mesmin-sur-Loue, victime collatérale.

C'est comme si j'y avais été.

Tout comme.

Grâce à mes imaginations, telles que je les ai déjà mentionnées, auxquelles s'ajoutent les détails qu'elle m'a confiés une poignée d'heures plus tard, pendant notre Grande Conversation Sérieuse sur la Vérité des Choses.

Luna, je veux dire, bien sûr.

Luna ma si jolie folle, Luna aux yeux emplis de rires et d'absence, Luna à la tignasse libre de rouille et d'ébène, Luna au désordre de tatouages, Luna aux seins ronds comme toute l'opulence du monde, Luna à la bouche de poupée de brocante, et ajoutez à ça toute cette surface de douceur de peau dont elle a consenti pendant un moment, un court moment, un trop court moment, à caresser et envelopper et langer mon vieux cuir.

Luna...

Mon amour, Luna, et voilà que je me répète encore, alors que je n'ai pas le temps, je n'ai plus le temps, je n'ai plus le temps !

Voyons...

Le 2 janvier, il s'est mis à neiger à gros et lents flocons qui ont eu vite fait de tapisser la campagne de blanc, étendant aux alentours une espèce de silence ouaté, comme suspendu et un rien inquiet, comme si la nature toute entière redoutait de ne plus jamais sortir de son ensevelissement.

Le 4 janvier, Luna a appris que Marie-Agathe était repartie du village.

Dans la nuit du 5, elle a assassiné Florette.

Elle a attendu que je m'endorme, assommé par une poignée de pilules. Quand elle a été bien certaine que j'étais plongé dans un de mes sommeils de bitume, elle est allée au village, traversant la campagne blanche, son déguisement de croquemitaine de bande dessinée sous le bras.

Près de la fontaine, sur la petite placette voisine de La Grenouille Gourmande, sous le réverbère à lumière blanche qui se trouve là, occupé à semer sur la neige des poussières d'argent, elle a revêtu tout son attirail, imperméable de plastique, bottes, gants, cagoule, et elle s'est glissée dans le restaurant par la porte arrière de la cuisine, celle que Florette ne fermait qu'en dernier, juste avant de monter dans son appartement à l'étage.

Je la vois.

Comme si j'y étais.

Comme si c'était moi, là, vêtu de plastique à l'aspect gluant, les yeux fous, la bouche tordue par une rage inhumaine, le sang charriant comme un fleuve ses limons des envies de vengeance, de torture, de douleur et de sang.

Je te vois, Luna.

J'y suis.

Tu as refermé la porte.

Par le carreau dépoli de celle-ci, la lumière du réverbère éclaire une sorte de vestibule où se trouvent les deux machines à laver la vaisselle et, sur des étagères, des piles d'assiettes, des nécessaires à fondue et des dizaines de ces petits réchauds creux sur lesquels on sert les cuisses de grenouilles à l'ail, une bougie allumée sous le cul du plat pour les empêcher de refroidir.

Tu restes quelques secondes immobile.

Aux aguets.

Suspendue.

Fauve à l'affût.

Autour de tes bottes de caoutchouc noir, la neige apportée du dehors fond, formant une petite flaque sur le carrelage en damier.

Devant toi s'étend la cuisine longue et obscure. S'y élèvent les blocs d'ombre que sont le vaste fourneau avec la hotte qui le surmonte et, de l'autre côté, deux paires de hauts frigos que sépare un établi de boucher en bois, creusé par l'usure en son centre, dont Florette se sert pour travailler la viande.

Au centre, un pilier épais comme un tronc de jeune peuplier, carrelé jusqu'à hauteur de hanche.

Au-delà, près d'un grand évier à la paillasse encombrée de gamelles à l'envers, s'ouvre, grotte noire, le chambranle de la réserve à vins. Sur le côté droit sourd une lumière verdâtre. Elle s'échappe du petit réduit où Florette a aménagé son bureau, dont proviennent un murmure et les légers bruits d'une activité feutrée.

Tu te lances en avant. Tes bottes crissent sur le carrelage mais tu n'en as cure. À la volée, l'arrachant de la barre magnétique fixée au-dessus de l'établi à viande, tu te saisiss d'un couteau "de chef" à large lame de damas et manche de bakélite, puis, toujours à la volée, d'un carré vaisselle en éponge jaune laissé à sécher sur le rebord de l'évier.

Dans le minuscule bureau aux étagères couvertes de classeurs, de prospectus de fournisseurs et de matériel de papeterie, Florette, en boubou africain multicolore, est penchée sur la planche suspendue qui lui sert de table de travail, qu'éclaire une lampe de laiton à abat-jour de verre céladon.

Elle est en train d'éplucher une facture, un crayon dans une main, l'autre tapant des chiffres sur son smartphone, ses lunettes de fantaisie à grosse monture de plastique rouge au bout du nez.

C'est elle qui chuchote machinalement :

- Bouteilles de Trousseau... Douze... Non, té, vingt-quatre. C'est qu'il part bien, vé, celui-là...

À genoux sur le lino, sa robe bleu marine de serveuse retroussée haut sur ses cuisses brunes, sa chevelure noire libérée en une cascade qui dissimule son visage, Sabrina lui masse un pied grassouillet aux ongles taillés en pointe et soigneusement laqués de rouge.

Ton irruption, bête de noir vêtue, est si vive que Florette a encore les yeux sur sa facture quand, ayant lâché le chiffon éponge, tu empoignes les cheveux de sa servante, lui relèves la tête, et, d'un geste précis et implacable, lui tranches la gorge d'une maxillaire à l'autre.

Le sang jaillit, aspergeant le sol et ton espèce de pèlerine, produisant un bruit de déglutition, semblable à celui d'une eau expulsée par un robinet soudain ouvert après avoir été longtemps délaissé.

Sabrina s'affale sur le lino avec une surprenante grâce coulée de danseuse, pauvre enfant si jolie qu'elle en est belle même en son agonie.

Les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte sur un cri que sa gorge bloquée refuse d'émettre, Florette contemple l'affreux spectacle de son

amante si soudainement retranchée (ah, ah !) du monde et de l'inconcevable créature nocturne qui vient de surgir.

Sans attendre, tu lui décoches un uppercut saisissant de précision, digne d'un boxeur aguerri, droit sur le menton - lequel n'est guère qu'une petite pointe osseuse surgissant de la graisse en bas du visage rond. Florette s'effondre, inanimée.

Assommée pour le coup.

K.O.

Elle tombe de sa chaise, entraînant dans sa chute un bac à stylos, son smartphone et des ribambelles de papiers qui vont se noyer dans le sang rouge de Sabrina. Ses lunettes rouges tombent aussi dans la flaque qui s'étend rapidement. Tu les écrases d'un coup de botte rageur, te plies en deux, t'empares du smartphone et l'éventres contre un coin de la table avant d'en laisser retomber les débris.

Te penchant de nouveau, tu ramasses la chiffonnette et la force dans la bouche de Florette. Ceci fait, tu te saisis d'un rouleau de ruban adhésif sur une étagère et en bâillottes de plusieurs tours sa victime évanouie en jubilant :

- Toi, tu vas souffrir, salope !

En se décollant du rouleau, l'adhésif émet un son de crécelle, à la fois craquant et grinçant : Skriiiiiitch.... Skriiitch...

- Oh oui, toi, tu vas morfler...

Le sang de Sabrina s'est maintenant répandu sur tout le lino. Tes bottes et le corps inanimé de Florette pataugent dedans. Tu n'en finis pas d'entourer la tête de la grosse de scotch en continuant à murmurer ses menaces entre ses dents.

- Grosse pute, toi tu vas prendre cher...

Skriiiiiitch...

Skriiiiiitch...

- Tu vas souffrir...

SKRIIIITCH...

- Souffrir !

Luna a actionné les commutateurs. Les rampes de néon dans leurs longs caissons de plastique arrosent d'une blancheur crue, aussi vive que celle d'un bloc opératoire, la cuisine impeccablement propre et rangée.

La meurtrière n'a aucune crainte d'être remarquée de l'extérieur. Florette s'attarde souvent la nuit pour confectionner à l'avance ses pâtisseries et ses terrines. Nul voisin ne s'étonnera de la lumière qui s'échappe du carreau dépoli de la porte arrière.

Au pied de l'évier gît en boule un tissu chamarré jaune et vert et bleu que maculent des traînées de sang : le boubou africain de Florette que son bourreau a découpé par le devant, de haut en bas, d'un seul coup du couteau de chef parfaitement affûté.

Dessous, la grosse femme ne portait qu'une luxueuse culotte de lingerie noire - un goût immodéré qu'elle avait pour les dessous affriolants. Luna la lui a ôtée et, par dérision, la lui a enfilée sur la tête comme un masque.

- Tiens, cache ta sale gueule !

La fine soie ouvragée recouvre la totalité des frisottis de la chevelure courte de Florette. L'entrejambe est placée sur son nez. Les trous des cuisses laissent libres les yeux clos.

Faisant preuve d'une force que ne laisse pas soupçonner son petit gabarit, la créature en noir a porté la courte mais grosse et lourde femme inanimée depuis le petit bureau jusqu'au pilier central de la cuisine auquel elle l'a ligotée au moyen d'une ficelle de chanvre jaune.

Les poignets.

Les coudes.

Les chevilles.

Elle en a aussi passé plusieurs tours à hauteur du sternum et de l'aîne, ce qui fait que le considérable ventre de Florette semble surgir en avant entre les deux liens, outre boursouflée emplie à craquer de viscères et de graisse.

Tout le reste du corps dénudé est à l'avenant : les bras courts et flasques ; les mains étonnamment petites, aux doigts ronds et aux ongles, comme ceux des orteils, coquettement vernis d'un rouge à l'évidence coûteux ; les hanches rectangulaires, disgracieuses, renforcées de coussins de chair ; les jambes fortes et droites, colonnes de peau rosâtre congestionnée, se rejoignant sur un sexe parfaitement épilé, enfantin, à peine une virgule perdue parmi toute cette opulence de viande.

- C'est quand même pas possible d'être aussi grosse. À part bouffer comme une vache, qu'est-ce que tu sais faire ?

Ricanant tout bas, Luna s'amuse à promener la pointe du couteau tout au long du torse de sa victime, de la gorge enfouie sur le double menton jusqu'au minuscule renflement de la vulve enfantine.

- Ah ! Oui ! J'oubliais : te faire lécher la chatte, ça tu sais faire...

La lame passe d'une épaule à l'autre. Puis encore le long de chaque hanche et au pourtour du ventre.

Elle dansotte en faisant cela, Luna, et l'on entend par-dessus ses rires étouffés les froissements du plastique de son imperméable et les couinements de ses bottes sur le carrelage.

Les seins de Florette, contrastant avec cette masse de chair qui n'est qu'exagération et débordements, sont bizarrement petits, tombants, coniques, affublés d'aréoles roses très larges, s'achevant sur des tétons très pointus.

Luna pince le gauche de l'index et du pouce, tire, étirant la peau élastique, et en coupe le bout d'un geste vif et précis.

La douleur éveille Florette.

Ses paupières se relèvent brusquement au centre des orifices du slip.

Elle découvre devant elle cet être de cauchemar vêtu de plastique noir, au haut du visage couvert de tant de mascara qu'il paraît un loup de carnaval, cette fantômette d'épouvante qui ondule plaisamment devant elle.

Qui esquisse des pas de danseuse asiatique.

Qui agite le couteau à large lame étincelante comme un sabre cosaque.

Qui brandit dans l'autre main le bout de son sein sanguinolent.

Les yeux de Florette s'écarchissent.

Elle hurle, mais le chiffon roulé en boule dans sa bouche et maintenu par une bonne demi-douzaine d'enroulements de scotch ne laisse passer que des grognements presque inaudibles.

- Hhhhhmmmmmpf !... Hhhhhhhmmmmmpf !...

Luna approche son visage de celui de sa victime, lui souriant d'un sourire aussi égaré que terrifiant. Elle porte le bout de sein à sa bouche et se tartine le bout de la langue et les lèvres de l'extrémité sanglante avant de se lécher les babines avec des mines gourmandes.

Tout le corps de Florette est secoué d'un sursaut de terreur. Elle tire désespérément sur ses liens.

Désespérément.

Poignets !

Coudes !

Chevilles !...

Mais quand une bête humaine telle que celle qui opère cette nuit ligote une proie, elle manie les liens avec tant de science et de soin qu'il est impossible de s'en échapper.

Florette tente même de se laisser tomber vers le bas, mais Luna lui a aussi passé six rangs de ficelle de chanvre autour du cou. Aussi la restauratrice ne réussit-elle qu'à s'étrangler, le comprend, suspend son geste et se retrouve ainsi, immobilisée dans une position intermédiaire, les jarrets à demi fléchis, la carotide sciée, le souffle difficile.

- Hmmpf !....

Alors Luna jette le tronçon de mamelle au sol, sans plus y porter d'intérêt que s'il se fût agi d'un emballage de friandise. Elle s'approche de sa prisonnière à la toucher, se penche à son oreille et lui murmure de sa voix rauque, qu'à cet instant la démence rend plus masculine que jamais :

- Tu sais quoi ? Ben je commence à avoir une petite faim, moi !

Le quart d'heure suivant, elle s'agite dans la cuisine.

Elle choisit une poêle à frire, une grande, de vingt-huit centimètres de diamètre, verse au fond une bonne couche d'huile de tournesol (du premier choix, du cent pour cent naturel, de celui que presse le vieux meunier hippie dans son moulin d'Échans-sur-Loue) et allume sous elle l'un des feux du fourneau.

Tandis que l'huile chauffe, elle épluche rapidement deux oignons et une gousse d'ail, pêchés dans le panier à barreaux de métal blanc que Florette réserve à ces ingrédients. Elle taille les premiers en lamelles fines sur une planche à découper de plastique blanc un rien jauni par l'usage avec des gestes d'expert.

Tchac-tchac-tchac-tchac !

Elle hache la seconde avec la même dextérité et verse le tout dans la poêle d'un seul renversement de la planche, avec pour finir un raclement du tranchant du couteau.

Comme elle juge le grésillement de la cuisson trop fort, elle se plie en deux de façon à distinguer la flamme et, la main sur le gros bouton de commande du gaz, la règle soigneusement, avec la précision d'un maître-queue professionnel.

Quand elle se redresse, satisfaite, un grand sourire s'est épanoui sur sa face d'un bord de la cagoule à l'autre. Chantonnant des murmures indistincts, elle décroche de la barre magnétique un petit couteau à lame très courte, un "désosseur". Celui-ci dans la main gauche, le couteau de chef dans l'autre, elle s'approche de sa victime.

Florette, pendant ce temps, a alterné les courtes crises d'agitation, quand la panique s'enflammait en elle, se tordant entre ses liens, grognant ses "hmmpff, hmmpff !", et des phases d'abattement total où elle est restée immobile, avachie, comme déjà morte, son court menton sur la poitrine, la gorge entaillée par les tours de ficelle chevelue qui la maintiennent contre le pilier.

- Bien, explique Luna, on passe aux choses sérieuses. On va faire ça vite et bien, parce qu'on ne veut pas laisser les oignons brûler, n'est-ce pas ?

Ça va effectivement très vite.

Luna enfonce sèchement la lame du grand couteau dans le flanc droit de Florette, à hauteur du diaphragme, sur le bord supérieur de la bouée que forme l'abdomen comprimé par les ficelles. Elle tranche, obtient une entaille de la longueur d'une main. Lâchant l'ustensile maculé de sang qui tombe et rebondit sur le carrelage avec un bruit grêle de clochette, elle plonge sa serre gantée de noir à l'intérieur de la plaie.

– Arrrrrrgh !... Aaaaaargh !...

Les hurlements de Florette dont le corps s'est soudain tendu, roide contre le pilier, petits poings gras serrés, tête levée, ameuteraient le village entier s'ils n'étaient contenus par le bouchon de chiffon et de ruban adhésif.

La griffe maintenant luisante de fluides extrait d'une seule traction la masse du foie qui sort de son logement avec un humide bruit de succion ourlé de vibrations de pet : un bloc de chair rose sombre, presque mauve, mate, parcourue de filets de sang et zébrée de filaments grasseux jaunes.

Les doigts crispés par en dessous dans cette masse tremblotante, prenant bien soin de ne pas écraser la poche verte de la vésicule biliaire, Luna

exécute un quart de tour sur elle-même et se penche, dos courbé, pour couper les trois veines hépatiques tendues comme des câbles de traction, d'un coup précis du désosseur en travers de chacune.

Puis c'est la veine cave, environ trois fois plus large, qui, tranchée, crache un jet de sang épais avant de se rétracter et de disparaître à nouveau dans les entrailles.

Tout en œuvrant, elle marmonne entre ses dents :

- Voilà... Parfait... Voilàààà... Et voilà !

Triomphante, elle se redresse et brandit haut le foie de Florette, un bloc d'environ trente centimètres de long, très épais, à la surface boursouflée de mamelons luisants, gorgés de graisse, que séparent les vallées profondes des sillons diaphragmatiques.

- Eh ben dis donc, remarque-t-elle, tu t'es gavée, toi ! On pourrait presque se faire un foie gras. Seulement, il faudrait le faire bouillir et tout et tout. Ce serait trop long. Tu serais crevée avant qu'on ait fini !

Tout en parlant, elle s'est dirigée vers le fourneau. Elle contrôle l'intérieur de la poêle, se penche, hume le fumet des oignons, émet un léger claquement de langue insatisfait et écarte la poêle du feu.

- C'est déjà prêt de cramer. Merde, ce serait dommage...

Ayant gagné le billot de boucher, elle laisse tomber le foie au fond de la vallée creusée par un long usage. À l'aide de la courte lame extrêmement pointue du désosseur, elle détache la vésicule, la tenant délicatement entre le pouce et l'index. Ensuite, à tout petits coups précautionneux, elle détache les conduit biliaire qu'elle finit par ôter de la masse, avec le fascia, la matière translucide qui enveloppe tout l'organe.

- Voilààààà...

Tout ça, elle le jette négligemment à terre, à ses pieds bottés.

Elle se saisit sur la barre magnétique d'un autre grand couteau, un "santoku" à large lame de machette. Elle sépare du bloc de chair violette le petit lobe gauche qu'elle laisse tomber à terre avec la même négligence.

- Paaaarfait !

Enfin, d'un geste de boucher expérimenté, la main bien à plat, elle découpe horizontalement une bonne tranche du lobe droit et va immédiatement la déposer dans la poêle, qu'elle replace sur la flamme.

La viande commence à grésiller doucement.

Le parfum des oignons s'entrelace à l'odeur métallique de sang frais qui baigne la cuisine.

À celle de la sueur d'innommable trouille que la peau de Florette a expulsé par litres.

À l'affreuse, indéfinissable senteur du crime, de la douleur et du mal absolu que seuls savent reconnaître ceux qui sont passés par l'indicible.

- J'fais pas trop cuire, hein ? C'est meilleur quand c'est encore rosé, je trouve...

Elle se tourne vers sa victime pour quêter son approbation, d'une cuisinière à l'autre, comme qui dirait entre collègues, et elle s'aperçoit que celle-ci a perdu connaissance.

Florette a les yeux fermés au milieu des trous de la culotte affriolante. Le corps est avachi dans ses liens. L'entaille ouverte à son flanc droit crache par à-coups des jets de sang rouge clair, de l'exacte couleur du vernis de ses ongles de doigts et d'orteils.

Luna grommelle :

- Ah non, pas de ça, hein !

Sa voix grave, soudain emprise de colère, semble un grondement de fauve. Elle court à l'évier, emplit rapidement une bassine qu'elle trouve sur l'égouttoir, revient à la suppliciée et lui balance sans ménagements le contenu à la tête.

Les yeux de Florette s'ouvrent brusquement, un instant hagards, puis, la réalité de l'enfer dans laquelle elle est plongée s'imposant à sa conscience, la terreur et la douleur reviennent envahir ses prunelles.

- Reste avec nous, connasse !

Luna lui balance un sourire et lui souffle, comme en confidence :

- Tu ne vas quand même pas rater le meilleur...

Quand elle juge la chair cuite à son goût, la criminelle va se munir d'un couvert et d'une assiette qu'elle pose au bord du fourneau. Elle ferme le gaz, verse le contenu de la poêle dans l'assiette, arrange la garniture d'oignons et d'ail à sa convenance.

- Maintenant, voyons voir à voir !

Elle découpe un morceau du foie, le porte à sa bouche.

Elle mâche, avec des petits grognements de satisfaction. L'action de ses maxillaires fait aller d'avant en arrière sa cagoule en haut de son front et ses joues se déforment, un côté après l'autre, comme poussées par un cube de guimauve de foire dégusté par un gamin gourmand.

– Hmmm... Hmmmm...

Elle avale.

Alors, se tournant vers Florette qui en train d'agoniser contre son pilier, les paupières quasiment fermées sur un regard déjà dans l'autre monde, un regard qui n'est plus qu'un trait, plus qu'une imperceptible rayure de lumière, Luna lève sa fourchette d'un geste docte et, sur le ton à la fois patient et lassé, scandé, d'un maître d'école répétant une éternelle leçon mal comprise à un cancre de sa classe, elle récite :

- Il était une fois ! Dans la ville de Foix ! Une marchande de foie !...

Elle découpe un bout de chair, l'enfourne, mâche, déglutit.

- Qui vendait du foie ! Dans la ville de Foix ! Qui se disait ma foi !...

Elle va ainsi jusqu'au bout de la comptine.

Puis, comme il reste encore dans l'assiette une bonne moitié de son ignoble festin, elle recommence au début.

- Il était une fois une marchande de foie...

Le matin du 6 janvier, je me suis réveillé tard, comme souvent quand je m'emplis de pilules.

Luna dormait toujours, enfouie sous les couvertures dont émergeait seul son toupet de cheveux noirs mouchetés de rouge.

J'avais la tête lourde et l'âme un peu amère, inquiète, comme coupable. Cet état que je connais indiquait que, malgré la profondeur du sommeil dû aux cachets, j'avais été la proie de maints cauchemars, bien que je ne m'en souvienne plus.

En outre, j'avais à coup sûr trop picolé la veille et me sentais nauséeux, comme si j'avais mangé quelque chose qui ne "passait" pas bien.

Ayant gagné la cuisine, j'ai relancé le fourneau, me suis fait un café fort et j'ai versé une dose de Pontarlier dedans, l'anis étant, c'est connu, un remède efficace contre ce genre de désagrément digestif.

Dehors, le ciel bas et noir répandait sur la rivière et la forêt nue une lumière lugubre de crépuscule, qui rendait terne, d'une teinte de drap négligé, les congères épaisses d'un bon demi mètre au bas de mes murs.

À cause de toute cette neige qui fondait avant qu'une nouvelle tombât, sans compter les masses terribles qui devaient s'abattre sur les monts du Haut-Doubs, en amont et près de ses sources, la Loue était à son plein, gonflée et brune, à la limite d'un départ en crue.

Au barrage, sous mes fenêtres, elle se fracassait en une de ses tempêtes d'écume jaune effervescente, une vague rectiligne bouillante tout au long dont surgissaient continuellement, éphémères et furieuses, des gerbes semblables à des vagues d'océan en courroux contre un pied de falaise. Une souche d'arbre s'y trouvait piégée, roulant et dansant dans le tumulte, semblant se débattre, jetant parfois vers le ciel une racine noire et tordue comme l'appel au secours du bras d'un noyé.

Je me suis habillé chaudement et je suis allé au poulailler.

Pour rien : par les grands froids, les poules ne pondent guère et que, ce jour-là, même ma berrichonne s'était abstenue.

Ça m'a déçu parce que j'aurais aimé servir un œuf à Luna au petit déjeuner, bien que depuis un moment elle se contentât de les manger en silence sans clamer qu'elle n'en avait jamais bouffé de si savoureux, putain, waoh, trop bon, comme elle le faisait les premiers temps, me rendant heureux.

M'en revenant, j'ai ramassé une brassée de bois à l'écurie et l'ai portée à la cuisine, dans l'espace qui sert à ça, entre le mur et le fourneau.

À ce moment-là, j'ai réalisé que le lendemain serait le premier dimanche de janvier, donc l'Épiphanie. Je suis aussitôt ressorti et me suis mis en route vers Saint-Mesmin, pour acheter chez Collez une galette à la frangipane.

- On va bien rire, avec Luna, me disais-je.

On allait se tirer les rois et se sacrer souverains l'un l'autre, nous coiffant de ces idiots de couronnes en carton doré. Et on viderait une bonne bouteille de Crémant, vin de fête s'il en est. En plus, avec le vague mal à l'estomac qui m'occupait toujours, l'idée de grandes rasades d'une boisson pétillante me plaisait bien.

- Et puis, tiens, pensais-je, je pourrais m'arrêter chez Florette boire un demi bien frais...

J'étais à peine engagé sur le Bord-d'eau que le ciel prometteur de neige s'est décidé à tenir parole. Il a lâché d'abord une pluie de légère poussière blanche, puis de grains qui filaient dans l'air froid, enfin une vraie averse de gros flocons dodus qui tombaient drus et tout droit, emportés par leur poids.

C'est au travers de ce brouillard neigeux qu'à l'approche du village j'ai aperçu des gyrophares bleus et rouges, puis, me rapprochant, les silhouettes d'un afflux de véhicules et de gens sur la place de la Fontaine, autour de La Grenouille Gourmande.

Quand je suis arrivé sur les lieux, deux pompiers poussaient une femme sur un brancard roulant qu'ils s'apprêtaient à enfourner dans leur camionnette rouge. Je reconnus dans la silhouette évanouie Sandrine Ménard, une jeune femme pauvre du village chargée de quatre enfants dont les pères étaient allés voir ailleurs, de plus affligée d'une mère impotente, qui survivait en faisant des ménages. Et notamment, tous les matins des jours ouvrables, celui de La Grenouille.

Il y avait d'autres pompiers qui sortaient du restaurant, des voitures de gendarmerie, une bonne dizaine de pandores en uniforme, aux visages soucieux, et environ vingt villageois attroupés.

J'avisai Joseph, coiffé d'une casquette bombée de gentleman et emmitouflé dans une canadienne en mouton retourné.

- Quoi qui y'arrive, à la Sandrine ? ai-je demandé.

Il s'est tourné vers moi, le visage livide et les yeux effarés.

- C'est la Florette qu'est morte, là dedans.

- Vingt dieux !

- La petite l'a trouvée en arrivant ce matin. Dans la cuisine. Tu parles que ça l'a chamboulé !

Il a relevé le menton, arborant l'expression suffisante qu'il prenait pour étaler sa science, les moustaches plus en guidon de vélo que jamais :

- C'est ce qu'on appelle un choc traumatique...

Garance Losserain sortait de chez Florette à la suite de deux gendarmes. Elle toujours si pleine d'allant semblait désespérée. Les bras ballants, elle a tourné plusieurs fois sur elle-même avant de s'appuyer contre le mur du restaurant, la bouche ouverte comme une truite sortie de l'eau, regardant, apparemment sans la voir vraiment, la petite foule que nous formions.

Gradube nous a remarqués et s'est approché.

- C't'horrible, s'est-il écrié. Paraît qu'y a eu des tortures pas croyables. Et puis y a aussi la p'tite Arabe qu'est morte, égorgée comme un mouton, qu'y paraît.

- Vingt dieux ! avons-nous répété en chœur, Joseph et moi.

La petite Jennifer Collez était écroulée en sanglots dans les bras de son mari, le boulanger. J'ai compris que c'était fichu pour ma galette des rois.

Joseph a levé un doigt professoral :

- Mes amis, l'heure est grave : le tueur en série de Saint-Mesmin a encore frappé !

De toute la scène se dégageait une impression d'étrangeté.

On eut dit qu'elle ne se déroulait pas vraiment.

Qu'il s'agissait d'une sorte de rêve.

Peut-être la raison en était-elle ce flot de neige qui brouillait tous les contours et étranglait de silence chaque son ?

Les gendarmes figés au maintien sévère, la pose éplorée de Garance, la tête de la boulangère enfouie dans l'épaule de son mari, la pâleur de cadavre de la petite femme de ménage sur son brancard, aux deux tiers recouverte d'une couverture dorée de survie...

Toute cette fresque, j'avais l'impression de la contempler au travers d'un poste de télévision mal réglé, à l'heure d'une tragédie d'informations régionales.

Mémère le commandant Berthelet est sortie à son tour du restaurant. Elle a posé une main réconfortante sur l'épaule de Garance, lui a glissé quelques mots, puis a tourné son visage maigre vers nous. Son regard s'est posé sur moi et s'y est fixé.

Dur.

Mortellement sérieux.

Inquisiteur.

Flicard.

On s'est affrontés ainsi pendant quelques instants, les yeux dans les yeux, à une vingtaine de mètres l'un de l'autre.

C'est moi qui ai rompu le contact : j'ai tourné le dos et je suis reparti.

Je crois que c'est ce matin-là, rentrant du village au Moulin-Buisson par le Bord-d'eau, le long de mes traces de l'aller, aveuglé par les tourbillons de neige, les poumons endoloris par l'air froid que j'aspirais à grandes goulées, que ma raison a finalement chaviré.

Tout était anéanti.

Tous les efforts que j'avais produits depuis des années pour contrôler ma folie.

La solitude que je m'étais imposée.

La routine maniaquement entretenue de chaque jour.

Le carcan des travaux continus au jardin, dans les bois et à l'intérieur de la maison.

Mon comportement et mon langage fermement contrôlés...

Fini, tout ça.

En miettes.

Mon âme n'était plus désormais qu'un bateau désarmé. Le rafioteur d'un pêcheur misérable, si pauvre qu'il n'avait jamais réussi à changer sa grand-voile usée, mille fois ravaudée, qu'une tempête soudaine avait déchirée en lambeaux. J'étais devenu cet homme qui se retrouvait agrippé des deux mains à la barre devenue inutile, secoué de haut en bas et de côté à côté, boxé sans pitié par la furie des eaux.

Un désastre causé par une seule erreur : m'être cru autorisé à ouvrir ma porte, mon cœur, ma vie, à une petite folle irresponsable qui ne s'était pas

gênée pour s'y engouffrer, tigresse d'un cerceau de cirque, buse s'abattant sur un rat, balle tirée par un garnement dans la tête de son copain.

J'allai, furieux, fendant la grisaille dansante des flocons, mâchoires et poings serrés, tout mon être navré par cette défaite, répétant entre mes dents à chaque pas, à chacun de mes coups de talons dans la neige :

- Ça aurait pu marcher, pourtant. Ça aurait pu marcher. Putain de bordel de merde, ça aurait pu marcher !...

Arrivé au Moulin-Buisson, je me suis planté dans le jardin un petit moment, reprenant mon souffle, contemplant avec une émotion que je m'étonnais d'éprouver les bâtiments familier.

Leur forme en U.

La maison d'habitation, avec son gros porche de bois au court toit de tuiles recouvertes de neige.

La porte de l'école au fond, sous ses trois linteaux en arcade.

Le poulailler...

Et puis j'ai arrêté mon plan.

- Oui, ai-je murmuré.

Oui...

J'allais faire ça.

- C'est dans la vieille voiture, ai-je poursuivi.

Hochant gravement la tête, j'ai ajouté sur un ton de certitude :

- Ça ne peut être que là.

J'en étais aussi certain que si j'avais choisi moi-même la cachette.

J'ai tiré la lourde porte coulissante de l'écurie, suis entré dans la pénombre, ai marché droit à la vieille Aronde.

La portière arrière s'est ouverte en poussant un grincement douloureux, criard comme un cacardement de geai. Un remugle de tissu moisi et de vieille huile s'est jeté sur mon visage, me rappelant le moment où, pendant la magie du printemps, nous y avons fait l'amour.

Luna, tee-shirt retroussé, seins ballants, qui geignait avec des halètements de chienne :

- Mets-moi !

Mon propre bonheur, qui me faisait pleurer de joie...

J'ai inspecté rapidement l'habitable. Il n'y avait rien. Je suis allé derrière la voiture et j'ai ouvert le coffre. Il s'est soulevé sans un bruit sur ses charnières huilées de frais.

Tout le fourbi y était dans un grand sac poubelle gris : les bottes, la cagoule, le grand imperméable.

J'ai tout sorti.

Chaque pièce était humide et dégageait une odeur de vase que je reconnus pour être celle de l'eau de la vieille fontaine à la citerne pourrie, dans les buissons de la Souille.

Elle avait dû les laver là en rentrant.

Luna.

Je me suis rendu compte que je ne cessais de répéter entre mes dents :

- Tu vas voir... Tu vas voir... Tu vas voir ce que tu vas voir...

Je me suis déshabillé, puis j'ai revêtu le déguisement.

Tout était à ma taille. les bottes étaient à ma pointure. La cagoule s'ajustait exactement à mon crâne. Les gants luisants comme une matière grasse semblaient avoir moulés pour mes mains.

La pèlerine était d'une drôle de matière, une sorte de nylon plastifié, que je ne connaissais pas, mais qui, pourtant, étrangement, me paraissait vaguement familière. Elle n'était pas commode à revêtir, garnie qu'elle était sur le devant d'une ligne de seize petits boutons noirs et brillants très rapprochés les uns des autres.

Seize.

Je ne les ai pas comptés.

J'en connaissais le nombre avant même de les forcer du pouce dans leurs boutonnières presque trop étroites pour eux.

Quand je fus prêt, attifé de pied en cap, je suis ressorti de l'écurie.

À la maison, le bas de la porte d'entrée a raclé sur le carrelage.

Des bruits de vaisselle provenaient de la cuisine, dont montait une odeur de café au lait. La voix de Luna m'a hélé depuis l'intérieur :

- C'est toi, mon Braco d'amour ?

- J'arrive !

Je suis entré dans la salle de bains, ai ôté mon gant droit et me suis emparé de l'espèce de pinceau au moyen duquel elle se barbouillait le bord des yeux.

En me penchant sur le miroir, l'écouvillon avec son bout en tire-bouchon couvert de grasse pâte noire à la main, j'ai découvert mon reflet.

J'ai failli éclater de rire.

Vingt dieux, cette dégaine !

Un vrai film d'horreur !

En même temps, je me suis trouvé...

Beau !

Effroyable mais beau. Avec en moi le bizarre sentiment qu'aucun vêtement, jamais, ne m'était allé aussi bien que cet accoutrement de cauchemar.

Je me suis tartiné les paupières et le bas des yeux de maquillage, que j'ai fini d'étaler avec mon pouce.

J'ai remis mon gant.

Et puis je suis allé la rejoindre à la cuisine.

Luna.

- Aaah ! AaaaAAAAH !

Elle hurlait.

Les mains sur les tempes, ses yeux de poupée écarquillés, bouche grande ouverte, canine jaune de travers, elle ressemblait soudain aux jeunes femmes figées d'horreur sur les affiches des vieux films d'épouvante.

- AAAAH !

Elle trépignait. C'était comme une course sur place, un pied après l'autre, tous deux emmitouflés dans d'épaisses chaussettes qu'elle m'avait chipées, en gros points de laine grise piquetée de traits de fil blanc.

Je pris le grand couteau à pain sur la table et le brandis du poing droit comme si j'allais l'abattre sur sa tête, histoire de parfaire mon allure de Belphégor.

Je criai plus fort qu'elle :

- Tu vois ce que ça fait, hein ? Tu le vois ?

Elle continuait de brailler sans paraître m'entendre et de marteler le carrelage de mes chaussettes. Son seul vêtement, un de ses grands tee shirt noir à l'effigie usée d'un groupe de rock, voletait autour de ses cuisses nues.

- TU LE VOIS, CE QUE ÇA FAIT AUX GENS ?

Elle s'est soudain arrêtée.

Immobile, le souffle court, elle m'a dévisagé.

- Ahan... Ahan...

J'ai vu dans son regard la peur laisser place à la colère et les arcs de cercles de ses sourcils se froncer.

- Ahan, c'est toi, alors ? a-t-elle grondé entre deux reprises de souffle. C'est toi, a-ahan, putain, je le savais !

Je continuais, indifférent à tout ce qu'elle pouvait dire, le bras levé, le couteau à pain au poing, dans mon déguisement de chauve-souris, avec la voix sévère d'un père en courroux :

- Tu le vois, ce que ça fait, petite conne ?

- Putain, comment je le savais que c'était toi !

Elle s'est élancée sur le côté pour essayer de me contourner et s'échapper par la porte. Je lui ai barré le chemin, le couteau pointé à hauteur de son visage.

- Halte là, ma petite !

Elle a essayé de l'autre côté. Même résultat.

Alors elle a poussé une sorte de grognement exaspéré, a attrapé sur la table la grande cafetière italienne, l'a levée haut et me l'a abattue sur la figure.

- Han !

J'ai reçu le coup sur la pommette, l'ai sentie éclater. Du café tiède m'a aspergé le visage.

Du même élan, tenant cette fois la poignée de bakélite noire à deux mains, elle m'en a asséné un second coup de l'autre côté. Mon autre joue s'est déchirée.

- Han ! Salaud ! Laisse-moi !

Elle a continué à me battre, à coups moins précis mais rapprochés, qui pleuvaient sur ma poitrine et mes épaules.

- Connard ! Malade ! Laisse-moi, j'te dis !...

Je suis suffisamment fort et endurci pour résister à ce genre d'avalanche. Je restais immobile, les deux pieds bien plantés, les bottes en caoutchouc collées au sol, bloquant l'accès de la porte, les bras écartés. Seulement, ses deux coups au visage m'avaient quand même ébranlé et j'ai subi quelques secondes d'un moment de vertige.

Elle a fait volte-face.

- AAAH !

Bondi à la fenêtre.

L'a ouverte et a sauté.

Je me suis précipité.

- Luna !

Elle avait atterri au milieu d'une épaisse congère qui avait amorti sa chute. Déjà relevée, elle courait en direction de la rivière, nue à part ses chaussettes et le tee shirt noir qui fasseyait, laissant voir ses fesses à chaque foulée. La cafetière encore tiède semblait de travers dans la

congère grise comme un cargo en perdition dans la houle figée d'une mer nordique.

- Luna !

Elle n'a pas ralenti. Ne s'est même s'est retournée.

J'ai enjambé le chambranle. Sauté à mon tour.

Elle avait dû mal se recevoir, car elle boitait un peu de la jambe gauche. La cheville tordue, sans doute.

Je n'eus aucun mal à la rattraper, bon coureur aguerri que je suis, bien que l'espèce de soutane dont j'avais fait la bêtise de me revêtir m'empêtrât les genoux.

Parvenue au bord de la rivière, un peu en amont du barrage, elle s'arrêta, indécise, affolée, paumée.

Je la rejoignis.

De la cascade montait un grondement presque souterrain. Les coups de boutoirs du courant ébranlaient le sol sous les semelles de mes bottes.

Au moment où je tendais les mains vers elle pour la saisir aux épaules, elle secoua frénétiquement la tête de gauche à droite, faisant voler sa crinière parsemée de flocons de neige, hurla encore :

- Aaaah ! Non ! Merde ! Putain ! Aaah ! NON !...

Elle se détourna et, d'un élan désespéré, sauta dans l'eau.

- Luna, fais pas ç... !

À cet endroit, quand la Loue est grosse à ce point, l'eau épaissie de limon jaunâtre est si lisse en surface qu'elle paraît immobile. Mais c'est trompeur. En réalité, c'est une masse d'une force incroyable qui a aussitôt happé Luna et l'a catapultée comme un projectile vers le barrage où la cascade furieuse l'a aussitôt engloutie.

- Luna ! Mon Dieu, mon Dieu, non !

Elle s'est retrouvée piégée dans le tumulte d'écume, poupée bringuebalée dont n'apparaissait plus, à de brefs instants, qu'une ombre furtive, roulante, avec parfois un membre qui surgissait avant d'être happé de nouveau.

J'avais arraché la cagoule, déchaussé les bottes et enlevé les gants. Maintenant je me battais avec les seize foutus boutons de fausse obsidienne de l'imperméable.

Un... Deux... Trois.

La tête de Luna émergea entre deux trombes d'écume. Je crus entendre un cri gargouillant qui m'appelait :

- Bra... co...

Quelle folie m'avait pris de m'affubler de cette espèce de soutane ? Je ne pouvais pourtant pas plonger avec. Une fois dans cette eau tourbillonnante, j'aurais besoin de toute ma liberté de mouvements où on resterait tous les deux au fond.

Quatre boutons. Cinq...

En plus, les boutonnieres étaient minuscules. Chacun paraissait plus difficile à défaire que le précédent !

Les jambes de Luna surgirent, tout près du bord, à même pas trois mètres de moi.

Si proche. Si proche...

Elles s'agitèrent dans un mouvement d'une absurde grâce, comme dans une compétition de danse aquatique. Cela ne dura qu'un instant. Une langue de mousse vint s'abattre sur elles, tentacule de monstre marin qui les fit de nouveau disparaître dans l'abîme.

Si proche et cependant si loin !

Huit. Neuf...

De toutes mes forces, je rejetai la panique qui me gagnait, m'exhortais au sang froid, m'efforçais de contrôler au mieux les mouvements de mes doigts. Refusais de tenir le compte affolant des secondes qui s'égrenaient, impitoyables.

Depuis combien de temps était-elle engloutie dans cette saleté de mélasse furieuse ?

Trente secondes ?

Quarante-cinq ?

Non. Ne pas penser à ça.

Combien de temps pouvait-elle tenir sous l'eau, elle qui ne faisait jamais d'exercice et fumait en deux jours son paquet de Fleur du Pays ?

Ne pas penser à ça !

Ne penser qu'à défaire assez de boutons. Ne penser qu'à maîtriser le bout de mes doigts que le froid, déjà, rendait gourds.

Cinquante secondes ?

Une minute ?

Plus ?

Ne pas penser.

Onzième bouton.

Douze !

Enfin je pus me dépiauter de cette odieuse défroque, la dégager de mes épaules, la faire glisser, tomber à mes pieds et l'enjamber.

Je reculai quelques pas pour prendre de l'élan, courus et sautai dans le bouillonnement, visant le lieu de cette mousse en colère d'où j'avais vu émerger les jambes de Luna la dernière fois.

Vers 1995, dans les Alpes Dinariques, vers Goradje, en Bosnie, le conducteur saoul de slivovitz du véhicule blindé dans lequel je me trouvais avec six mercenaires bulgares a fait une erreur et, à un virage et nous a précipité hors de la route escarpée que nous suivions. On avait alors dévalé une pente abrupte de plus de trois cent mètres en une série d'innombrables tonneaux et de rebonds.

Ce fut la même impression de chaos total, avec en plus la claque glaciale, suffocante, paralysante, de la flotte épaisse de neige fondue.

Heureusement, j'ai eu de la chance : je suis tombé immédiatement sur elle et, d'un réflexe, ai aussitôt refermé mes bras sur son corps.

On était tête-bêche.

On tournait et tournait et tournait.

J'avais les coudes serrés contre son corps inanimé, Ô Dieu, Seigneur, si inanimé !

Résolument, je nous entraînaï vers le fond, ne tentais pas de regagner la surface mais au contraire m'évertuais à nous faire couler, à nous laisser plaquer par la force du rouleau sur le lit de roches et de gravier.

Là, je cherchai des pieds un appui.

J'ai mouliné sans succès pendant l'infini de quelques secondes. Mon esprit scandait :

- Le mur le mur trouve le mur putain de bordel de Dieu le mur !

J'ai enfin sentir au bout de mes pieds la roche du bord inférieur de la retenue d'eau.

- Le mur !

J'ai plié les jarrets et poussé de toutes mes forces, comme un nageur effectuant un demi-tour en bout de piscine.

Et ça a marché.

La force du rouleau a cessé de nous être contraire et nous a propulsés, nos corps entrelacés raclant sur les cailloux du fond du lit, hors de sa portée.

Une poignée d'instants plus tard, j'ai émergé à la surface d'une eau toujours tumultueuse mais plus calme, les genoux de Luna de chaque côté de ma tête, ses deux jambes inertes hors de l'eau. Vite, je l'ai retournée pour faire émerger sa tête. Et mon premier souffle s'est transformé en

gémissement de bête blessée quand j'ai constaté qu'elle avait les yeux fermés et qu'elle ne respirait plus.

Haletant, le cœur affolé, je nous ai laissés dériver, portés par le courant, jusqu'à la ruine d'un ponceau écroulé aux deux tiers qui menait jadis de la rive à la minoterie. À son extrémité a poussé un sureau, accrochant ses racines entre les pierres disjointes, penché sur le courant comme un saule pleureur. J'ai agrippé une branche et je nous ai hissé hors de cette eau visqueuse.

Enfin !

J'ai rampé au sec, sur le tablier fait d'anciennes traverses de chemin de fer.

- Luna ?... LUNA !

Je l'ai portée dans mes bras jusqu'à la maison et je l'ai installée à la cuisine, sur sa chaise habituelle.

- Là, voilà...

Toute ma rancœur s'était envolée.

Si j'éprouvais encore de la colère, c'était après moi-même. Quelle idée avais-je eu ! Me déguiser de la sorte. M'approprier son costume de tueuse de la nuit, dans l'idée de lui faire subir un choc que j'espérais salutaire...

Ah oui, ça, question choc, j'avais réussi mon affaire. Et comment !

- Je t'ai fait peur. Je n'aurais pas dû. Je suis désolé...

J'ai rapporté une serviette de la salle de bains et, de la chambre, un gros pull en laine verte qu'elle portait souvent. Je lui ai séché les cheveux, le visage, le torse, les jambes et les pieds. Puis je lui ai enfilé son pull.

- Voilà... Aide-moi un peu, voyons !... Voilà... C'est fini, voilà...

Je me suis séché à mon tour. J'ai tisonné le feu, rechargé de deux bûches le fourneau, posé la bouilloire pleine dessus.

Elle se tenait immobile sur sa chaise, le dos raide, la tête baissée, le visage à demi dissimulé par ses cheveux encore humides, figée dans une attitude boudeuse.

Elle était fâchée, bien sûr !

- Une tisane bien chaude, c'est ça qu'il nous faut... Oh, ma chérie, mon amour, je ne peux pas te dire à quel point je suis désolé. Je t'ai fait si peur... Pardonne-moi... Je suis une brute !... Une brute et un imbécile !

Je l'ai entendue murmurer dans un souffle :

- Voui.

J'ai émis un rire, espérant qu'il ne sonnerait pas trop forcé.

- Eh oui, je suis ta grosse brute de Braco. Braco le con. Seulement, tu comprends, mon amour, je n'en pouvais plus, de tes mensonges. Tu comprends ?

- Voui, ai-je de nouveau entendu.

Un "vouï" de petite fille, chuchoté d'une voix chagrine, qui a résonné d'une façon étrange dans la cuisine, produisant des échos plus forts que le son initial.

- Remarque, ce n'est pas tellement tes mensonges, c'est toutes ces choses que tu ne me dis pas. Tu es d'accord ?

- Vouï.

J'ai servi deux grands bols de tisane fumante, un pour elle, un pour moi, puis j'ai apporté une bouteille de vieille eau-de-vie de poire que je conservais dans le placard, plus deux petits verres.

- Voilàààà... Ça va bien nous réchauffer, ça...

Une fois assis en face d'elle, j'ai trempé mon doigt dans la poire, en ai badigeonné chacune de mes pommettes, écorchées par la cafetière, suçoté une petite goutte avant de prendre une grande inspiration.

- Bon... ai-je soupiré : puisqu'on y est, maintenant, Luna, ma chérie, il est temps qu'on parle.

J'ai avalé ma poire, ai senti sa brûlure descendre le long de mon œsophage, éclater dans mon ventre en faisceaux de chaleur.

- C'est le moment que tous les deux on ait une vraie Grande Conversation sur la Vérité des Choses, tu ne crois pas ?

J'ai mis toute l'emphase nécessaire dans mes paroles. Il s'agissait qu'elle comprenne bien l'importance des mots. Si primordiaux, urgents, fondamentaux, que dans ma tête je leur attribuais des lettres capitales.

- Vouï.

À nouveau des échos. Beaucoup. Comme si une dizaine de toutes petites Lunas réparties dans la pièces se chuchotaient les unes aux autres :

- Vouï... vouï... vouï...

- Parfait ! On est d'accord. Alors c'est moi qui vais commencer...

À nouveau, j'ai respiré bien fort. Me suis forcé d'ignorer la puissante vague d'angoisse qui montait du creux de mon ventre pour m'envahir la poitrine. Me suis lancé.

- En 1986, il y avait une sorte de guerre civile dans un pays d'Asie qui s'appelle le Cambodge. D'un côté, il y avait une guérilla communiste qui se cachait dans les forêt, qu'on appelait des "Khmers Rouges". De l'autre, des troupes d'occupation vietnamienne, parce que le Vietnam, c'est le pays d'à côté...

Une pause. Inspiration. À fond. Expiration. Longue.

Cette fois, on y était. Dans la Vérité des Choses.

- Bref. Il s'est trouvé que des officiers vietnamiens avaient été fait prisonniers et qu'ils étaient détenus, soi-disant - je dis bien : soi disant !- par une groupe de guérilla Khmer Rouge dans une province du nord du pays qui s'appelle le district d'Anlong Veng. Tu me suis ?

Elle n'a pas répondu, toujours dans la même posture, tête baissée, ses cheveux noirs et rouge pendant sur le front.

Je me rendais bien compte que c'était un contexte compliqué pour une jeune femme comme elle, à peu près dénuée de culture, ignorante du monde et indifférente à l'histoire contemporaine. Qu'elle se concentrait pour assimiler mes informations. Si fort qu'elle en négligeait de me répondre. Qu'elle s'efforçait d'être dans la Vérité des Choses. Et je lui en savais gré.

Brave petite !

Après tout ce qu'elle venait de subir...

Dans le même temps, je me suis dit qu'il fallait que je simplifie au maximum mon exposé, tant la politique internationale de ce temps-là que la résolution des conflits en Asie du Sud-Est étaient des domaines complexes.

- Il faut savoir que les Vietnamiens étaient soutenus par les Russes qu'on appelait alors l'Union Soviétique. Et à ce moment-là, en 1986, le chef des Russes, Gorbatchev, avait décidé de tout changer, ce qui fait qu'après avoir été ennemis pendant au moins cinquante ans, nous, les Français, on était redevenus copains avec les Russes. Tu devrais boire ta tisane, elle va refroidir...

Elle n'a pas bougé. J'ai bu une gorgée de la mienne, plus une lampée de poire.

- Le président de la France, à l'époque, était un monsieur qui s'appelait Mitterrand. Et il était à fond pour l'amitié avec Gorbatchev. Alors, quand les Russes ont demandé à la France de monter une opération militaire pour secourir des Vietnamiens soi disant - soi disant ! - fait prisonniers par les Khmers Rouges, Mitterrand a dit : "c'est d'accord".

J'ai vidé le verre de poire d'une rasade, tête renversée. Je ne m'en sortais pas si mal, à mon avis.

- Et, vois-tu, ma chérie :c'est là que c'est tombé sur moi.

J'ai rempli à nouveau le verre.

- J'étais lieutenant, à ce moment-là, tout juste sorti de l'École de Guerre. On a monté une opération commando d'infiltration à partir de la

Thaïlande, qui est un autre pays voisin du Cambodge, avec moi à la tête d'une section de douze hommes. D'accord ?

Toujours pas de réponse. J'ai continué.

- Seulement, les informations comme quoi il y avait des Vietnamiens prisonniers à l'endroit où on disait qu'ils étaient, eh ben elles étaient fausses !

Je me suis esclaffé en me claquant les cuisses, les sourcils levés, la bouche fendue d'un vaste sourire de clown.

- Ça a fait que ma section et moi, eh ben on est tombés dans une embuscade ! Oui. Un piège à cons, comme on dit. Une embuscade tendue par une bande de Khmers Rouges que dirigeait un gars qui s'appelait Vouch. Tu me suis toujours ? Et ce Vouch, c'était une vraie ordure...

Et patati et patata...

Je crois que, de ma vie, je n'ai jamais parlé aussi longtemps d'une seule traite.

Je lui ai raconté le coup de la fusillade jaillie du bosquet d'eucalyptus. Le coup du foie de Sa-Poeng, mon éclaireur. Le coup du "Il était une fo-Ah une marchande de fo-Ah"...

J'ai terminé par comment on avait fini, avec les survivants de la section, à reprendre le contrôle. Et aussi comment, exaspérés par leur cruauté, on avait exécuté toute la bande de Vouch d'une bonne balle dans la nuque à chacun, et j'ai conclu :

- Voilà. J'ai mangé trois morceaux du foie d'un ami. Tu vois, je te dis tout. Cartes sur table. C'est notre Grande Conversation sur la Vérité des Choses. Alors, maintenant, à ton tour. Je t'écoute.

Luna est restée silencieuse un bon moment.

Elle s'était affaissée pendant que j'y allais de mon récit. Maintenant, elle avait le menton appuyé sur la poitrine et ses cheveux dégoulinants en mèches pointues, encore un peu humides après nos aventures dans la rivière cachaient complètement son visage.

Quand elle s'est décidée à parler, c'était d'une voix très basse, encore plus grave qu'à l'ordinaire. Et c'était bizarre parce que, rauque à ce point-là, on aurait presque dit ma voix à moi.

Elle m'a expliqué, à sa façon à elle, pas toujours bien en ordre, dans une syntaxe approximative, comment elle s'était déguisée avec des vêtements qu'elle avait gardés d'un festival de rock satanique auquel elle avait participé, dans l'idée d'effrayer le Bugne qui lui avait manqué de respect.

Qu'en plus elle avait vu l'avantage que ça lui évitait de laisser des empreintes et tous ces trucs dont se sert la police pour vous tomber dessus. Les bottes, la cagoule, le manteau en forme de soutane et tutti quanti, qu'à un moment elle pensait les avoir perdus, vu qu'elle ne les retrouvaient plus à l'endroit où elle les tenait dans Luna's Spoutnik, sa Renault Express, avant qu'elle se souvienne qu'elle les avait cachés dans la vieille Aronde, à son retour de l'assassinat du Bugne, qu'elle était si tant troublée que ça lui était sorti de la tête aussitôt après l'avoir fait.

Comment elle était entrée chez le soûlard facilement, vu qu'il n'avait pas seulement négligé de boucler sa porte, il l'avait laissée entrouverte, beurré comme il devait être ce soir-là.

Comment elle était montée à l'étage sans bruit.

Comment elle avait pris machinalement, sans y penser, la statuette de chien berger sur la commode.

Comment elle avait attendu, tapie dans l'ombre, pendant que le Bugne regardait en poussant des grognements une émission de télé présentée par une femme à la voix joyeuse.

Comment elle l'avait vu tituber jusqu'à son escalier.

Comment elle l'avait frappé au coin de la tête avec le berger allemand en céramique.

Comment elle avait joui, joui, joui ! Waoh, joui à fond de voir ce gros porc dévaler les escaliers, son cul par-dessus sa tête trouée, laissant échapper à chaque marche des coulées de cervelle et de sang.

Quand elle a eu fini, j'ai dit :

- Tu vois, ça fait du bien, hein ?

- Voui.

- On est dans la Vérité des Choses, c'est important.

- Voui.

- Ben, du coup, tu n'as pas bu ta tisane. Attends...

J'ai vidé son bol dans l'évier et l'ai rempli de la tisane chaude qui continuait d'infuser au bord du fourneau. Comme elle n'avait pas bu non plus sa poire, je me la suis enfilée et j'ai rempli nos deux verres. Je me suis assis de nouveau et je lui ai raconté le coup des rebelles tchadiens dont j'avais commandé l'enfermement dans la grotte des montagnes du Tibesti, avant de les faire emmurer vivants.

Quand son tour est revenu, elle m'a décrit en détail la mort de Mélisse Gonthier, la Mémé, et comment c'était un élan de rage qui lui avait amenée à lui fendre la tête d'un coup de hache...

- C'est parfait, on avance, ai-je déclaré, satisfait.

L'horloge a sonné son coup de la demie de onze heures. J'ai vidé nos deux verres et je me suis levé, claquant de la langue.

- Tu sais quoi, ma belle ? Je vais nous faire un bon frichti, ça nous requinquera tous les deux !

Sur le pas de la porte, je me suis retourné.

-Tu es sage, hein ? Tu ne bouges pas de là, hein ?

Elle n'a rien répondu mais à son attitude, de plus en plus affaissée sur sa chaise, penchée sur le bol de tisane qu'elle s'obstinait à ne pas boire, j'ai compris qu'elle ne projetait pas de me refaire le coup de la fuite dans la neige. Ni celui de la baignade forcée dans la cascade.

- Je reviens tout de suite, mon amour.

Au dehors, la neige avait cessé, mais le ciel restait bas et sombre, avec de larges traînées de bosselures noires qu'on sentait prêtes à éclater.

La Berthelet m'a appris plus tard qu'ils étaient déjà là. Ils avaient garé leurs véhicules plus haut, sur la route du village pour ne pas m'alerter par des bruits de moteur et ils s'approchaient à pieds par les bois.

Au poulailler, j'ai attrapé la noire, ma berrichonne. C'était un peu un crève-cœur de me séparer d'une si bonne pondeuse, mais la raison commandait : elle était la plus grasse de mes volailles et il me fallait cuisiner un repas d'exception, à la hauteur de ce jour extraordinaire.

Je l'ai décapitée au hangar, sur le billot qui me sert à fendre mes bûches et, avec une serpette qui reste toujours pendue là, je lui ai ouvert le ventre pour la vider de ses tripes que j'ai laissées tomber à terre. J'ai examiné un moment le petit amas d'entrailles sanguinolentes sur le sol, qu'il m'aurait fallu nettoyer. Mais j'ai décidé de remettre la corvée à plus tard, car je ne voulais pas laisser Luna seule trop longtemps.

De retour à la cuisine, je de nouveau versé la tisane refroidie de Luna dans l'évier et je l'ai gourmandée :

- Vingt dieux, tu devrais quand même boire ta poire ! Avec la baignade que tu t'es payée, ça va être du bol si tu ne chopes pas une crève de tous les diables ! Tu vas la boire, hein ?

- Voui, a-t-elle consenti, de cette drôle de voix qui semblait venir de partout à la fois.

J'ai étalé par terre, sous ma chaise, des pages d'un vieil Est Républicain. Je me suis assis avec la poule sur les cuisses et j'ai entrepris de la plumer en racontant ma campagne contre les rebelles de l'Union des Forces démocratiques pour le Rassemblement en Centrafrique. Je lui ai décrit

comment on avait pris l'habitude, avec mes supplétifs tchadiens, de décapiter nos prisonniers et de planter leurs têtes au bout d'un pieu, ou bien de les pendre par les cheveux à un des rares arbres de ce quasi désert.

- C'était manière de répandre la terreur chez les autres, tu comprends ? Une façon de leur dire : "Faites bien gaffe, y'a le capitaine Braconni qui est là avec ses gars et ce sont des diables que vous n'avez pas envie d'affronter".

Au passage, je lui ai expliqué que, parmi les Tchadiens, certains avaient fait leurs premières armes au Tibesti des années auparavant et que, donc, on s'était combattus, eux et moi, à l'époque.

- Mais que ça ne nous faisait ni quoi ni qu'est-ce, vu qu'entre professionnels de la guerre, c'est comme ça...

J'étais si pris par mon histoire et le flot de détails oubliés qui me revenaient à la mémoire et aux lèvres que je suis resté saisi quand la porte d'entrée a raclé le carrelage.

La volée de pas a retenti dans le vestibule.

Ils furent au moins une douzaine à surgir dans la cuisine.

- C'est fini, Braconni !

Berthelet braquait son pistolet sur moi. Juste derrière elle, j'ai reconnu la jeune Maghrébine qui était déjà venue pendant l'enquête sur la Mémé. Il y avait aussi Le Coët, le grand imbécile de la Nouvelle Calédonie. Et puis d'autres que ne connaissais pas.

Je me suis levé d'un bond, mais l'un d'entre eux m'a envoyé un vicieux coup de matraque à l'arrière des genoux. Je suis tombé comme en prière à l'église.

Ils se sont jetés sur moi.

J'avais leurs genoux sur la nuque, au milieu des épaules et dans le creux du dos. Des mains me tenaient les chevilles. D'autres me tiraient les bras en arrière et menottaient mes poignets.

Du coin de l'œil, j'ai aperçu la Berthelet qui relevait la tête de Luna et posait deux doigts sur sa jugulaire avant de s'exclamer :

- Elle est morte, c'te pauvre p'tiote !

À partir de cet instant-là, il n'y a plus eu, dans cette cuisine obscure, à peine éclairée par les avarès lueurs d'un jour d'hiver sombre comme un crépuscule, qu'un homme maintenu au sol par des gens en uniforme sur une litière de papier journal froissé, de duvets et de plumes noires, qui se tordait de rage et de douleur et qui hurlait à pleine gorge et qui hurlait du

fond de son ventre et de son cœur et qui hurlait à la mort et à l'anéantissement de toute chose.

Cet homme, c'était moi.

Épilogue

Voilà, dis voir.

J'éprouve une sorte de bonheur a être arrivé au bout de ma dernière mission : raconter notre histoire.

Luna et Braco. Braco et Luna...

Cahin-caha. Calin cala. Crachin cracha.

Le soudard et la petite idiote. Le solitaire et la vagabonde. Le hibou et l'alouette. L'enfermé volontaire et la révoltée. C'est au choix.

Qui lira verra.

Depuis quarante-huit heures, j'ai cessé d'avaler mes traitements. C'est l'âme pure, nette, vraie, même au prix de sa dislocation en deux, trois, cent, mille galaxies différentes, que je partirai à l'assaut de mes derniers instants.

L'histoire se termine ici, dans la vieille maison d'arrêt de la rue Pergaud à Besançon, le pauvre Louis de La Guerre des Boutons, qui est mort à la guerre, la vraie, la franche guerre, celle de l'Aisne et des tranchées et que, là où il est, ça doit bien l'enrager qu'on ait donné son nom à la rue d'une prison, qui plus est une taule qui date d'au moins les empires, insalubre, grisailleuse, humide et trois fois trop petite pour le nombre de détenus, ce qui fait que les gars sont entassés à plusieurs dans les cellules petites comme des cabanes de chiottes, c'est pas vingt dieux possible un scandale pareil, alors que moi j'ai la chance de jouir d'une cellule pour un Braconni tout seul, étant donné la gravité des faits qui me sont reprochés, que c'est

un avantage qu'on a quand on est soupçonné d'être un tueur en série, un gars épouvantable, "à potentiel de dangerosité", plutôt qu'un banal criminel du tout venant.

Parce qu'ils disent que c'est moi.

Moi, je continue à leur expliquer mon amour, ma perle, ma tourterelle, ma chérie et tutti quanti, mais ils ne me croient pas et me regardent avec un air de commisération que je leur effacerais volontiers à coups de poings dans la gueule.

Ils disent qu'ils ont reconstitué les faits.

Que la logique est de leur côté.

Qu'il n'a été détecté aucune trace d'A.D.N. de la "jeune femme" sur les vêtements noirs retrouvés au bord du barrage, là où je les avais laissés avant de plonger pour la repêcher.

Luna.

Qu'on a par contre retrouvé la mienne, de trace, sur ces maudits oripeaux !

Ils disent que ce serait moi qui les aurait découpés et cousus sur la vieille et grosse machine de ma "salle de couture", au premier étage du moulin, me servant des chutes de tissu noir qui y avaient été abandonnées.

Moi qui, connaissant la négligence du gros Bugne et la façon qu'il avait, bourré, le soir, de laisser sa porte ouverte à tous vents, me serais coulé dans son logis, me serais glissé à l'étage pendant une de ses séances de masturbation télévisuelle, me serais emparé en catimini du clébard en faïence de fête foraine, l'aurais abattu sur la tempe de ce pauvre gros con.

Moi qui de même me serais faufile chez la Mémé, alors qu'elle profitait des dernières lueurs du jour pour travailler à son jardin.

Moi qui aurais égorgé la jolie serveuse de la Grenouille Gourmande et de Florette dévoré le foie.

Car il était une fois, pas vrai, dans la ville de Foix, hein, une marchande foie, n'est-ce pas ?

Moi, les paons du docteur.

Moi, les pigeons du Jacky.

Moi, égaré comme la taupe du potager dans des galeries de plus en plus tortueuses, les ténèbres de plus en plus effroyables.

Moi, moi, moi, moi...

Avant de contacter le médecin militaire du quartier Joffre, ils avaient fait

venir deux psychiatres civils. Un gars barbu et gris si voûté qu'il en paraissait bossu et une jeune dame à l'air pète-sec. Par Maître Berrenger, l'avocate qu'ils m'ont collée d'office, je sais qu'ils ont parlé de "schizophrénie", de "confusion extrême", de "choc post-traumatique", de "projection de culpabilité", et tutti quanti. Le militaire, lui, a indiqué une "blessure morale irrémédiable consécutive d'une rude expérience lors d'une première mission en Asie du Sud-Est".

Je ne dis rien.

Je ne pense même pas.

C'est fini, ça : penser.

Au point où j'en suis, je ne sais plus si je me crois moi-même quand je me dis que je n'ai fait que protéger Luna, mon amour, ou si je souscris à leurs opinions savantes.

Et le plus drôle, c'est que je me suis rendu compte que je m'en fiche pas mal de savoir si c'est Luna ou moi le tueur de Saint-Mesmin (sur ta gueule, sur ma gueule, sur toutes les sales gueules, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah !), et que si ça doit rester un secret, c'est tant mieux, même si ça en reste un pour moi-même.

Je me comprends je me.

À l'École de Guerre, avec huit autres camarades promis aux Interventions Extérieures Spéciales, nous avons suivi un stage de résistance à la torture. Le général instructeur nous avait fait lire "Mon Grain de Sable", le récit de Luciano Bolis, un Italien, chef d'un réseau de résistance au fascisme, arrêté par les sbires de Mussolini au bord de la défaite, en 1945.

Ces derniers jours, je ne cesse de repenser à ce chef-d'œuvre de moins de quatre-vingt pages, qui m'avait à l'époque plus bouleversé que tous les autres récits de captivité soumis à notre attention.

Bolis, enfermé, questionné, torturé, est laissé un soir dans sa cellule sous la menace de pires douleurs à venir. Craignant de céder et de dénoncer ses camarades de combat, il réussit à se dégager de la corde qui lui lie les poignets puis, au moyen d'un petit éclat de lame de rasoir qu'il a su dissimuler jusque là dans la couture de son pantalon, il se taille les veines du poignet avant de se trancher la carotide.

Porté par une intense préparation spirituelle intérieure pendant les jours qui ont précédé, il élargit la plaie de ses doigts, parvient à y plonger sa main

entière, tout entière, et arrache de son être les cartilages et les muqueuses que ses ongles rencontrent. Il ne le précise pas mais, à mon avis, c'étaient des fragments de l'aditus du larynx, du pli vocal et des cartilages thyroïde et cricoïde.

Agissant ainsi, il compte certes se donner la mort mais aussi, manière de pied de nez final à ses bourreaux, leur montrer que, capable de s'infliger lui-même de souffrances pires que les leurs, il les méprise, eux et leur régime honni !

Je n'aurai pas ce courage, moi.

Je n'ai pas, au contraire de Luciano Bolis, la philosophie de Kant pour me justifier à mes propres yeux de la légitimité de l'acte que je m'appête à accomplir sur moi-même. Et je m'en fous.

Et surtout, je n'ai pas eu le loisir, lors de mon arrestation, de planquer un éclat de lame Gillette dans un revers de mon pantalon !

Tout à l'heure, à la nuit tombée, je vais prendre mon élan et me jeter la tête la première sur le mur de ma cellule. Même si je ne me fracasse pas le crâne du premier coup, pas assez, je sais que j'aurai la force de recommencer jusqu'à la fin de toute chose.

Et vlan.

Vlan.

Vlan.

Je le sais.

Ce que j'espère plus que tout au monde, c'est qu'au moment où ma cervelle et mon sang s'écouleront des fissures de ma calotte crânienne, emportant toutes mes horreurs et toutes mes folies en même temps que ma pauvre vie, la dernière image qui m'apparaîtra sera celle-là.

Elle.

Elle collée contre moi, au bord de la Loue, nos quatre pieds nus dans l'eau fraîche du courant, tandis qu'elle faisait chanter son rire rauque à mon oreille, qu'elle collait son doux sein contre mon bras, qu'une escadrille de canards bleus et verts traversait le ciel d'un azur parfait.

Luna. Luna. Luna.

Je ne me serai jamais lassé de le dire, le murmurer, le hurler et l'écrire.

À tout bout de champs, à tout bout de phrase.

Luna.

Même le sachant faux et misérable, ce pauvre nom, masque dont une pauvrese se coiffa un matin de carnaval pour se sentir princesse.

Luna.

Prendre de l'élan.

Courir à fond.

Fermer les yeux.

Taper du front.

Luna.

Prendre de l'élan.

Face au mur.

Courir à fond.

Fermer les yeux.

Taper.

Ce que j'aurais dû faire depuis longtemps. Si longtemps. Avant de te connaître. Avant de me retrouver à faire de nous des proies du malheur...

Courir.

Taper du front.

Brûler mes ultimes forces à gronder une dernière fois ton nom.

Luna.